

ROSSLAWLEW.

OUVRAGES

SOUS PRESSE.

SOUVENIRS INTIMES DU COMTE DE MESNARD, premier écuyer de la duchesse de Berry, recueillis et publiés par madame Mélanie Waldor, 3 vol. in-8.

L'ENFANT SANS MÈRE, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8.

LE PROLÉTAIRE, publié par Georges Sand.

GUY DE RENCUREL, par Barginet, 2 vol. in-8.

LE CAPITAINE SPARTACUS, par Paul Feval, 2 vol. in-8.

VERGNIAUD, roman historique, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.

LE PETIT-FILS DE GIL BLAS, par Jules David, 2 vol. in-8.

LAGNY. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

ROSSLAWLEW

OU

LES RUSSES EN 1812

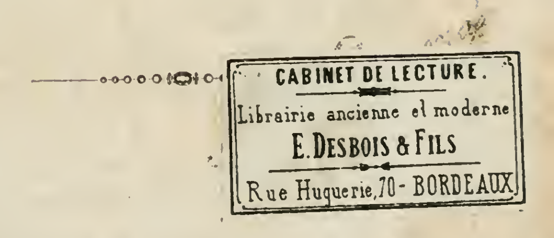
PAR

SAGOSKIN

Traduit du russe

Par Jean Cohen.

Tome Deuxième.



PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
Acquéreur du Cabinet littéraire, Collection universelle des meilleurs romans modernes.
Rue Saint-Jacques, 38.

—

1843.

XVI.

L'ÉTUDIANT EN THÉOLOGIE.

—

Le 2 septembre, à huit heures du matin, Sborski monta dans une charrette de paysan attelée de deux misérables chevaux de voiturier, et dit, après avoir serré pour la dernière fois la main à son ami :

—Adieu, mon ami. Je crains bien de ne pas pouvoir me faire guérir à Kalouga. Les Français nous chasseront sans doute encore de là.

— Mais est-il donc vrai qu'ils soient si près de Moscou? demanda Sarjetzki.

—Écoute ce que celui-ci va nous dire, répondit Sborski en montrant un maréchal-des-logis à longues moustaches, qui se tenait devant eux droit comme une chandelle.

— La frayeur fait souvent prendre une mouche pour un éléphant, reprit Sarjetzki.—As-tu réellement vu des Français?

— Je ne dirai pas précisément que ç'aient été des Français, mon capitaine; mais je suis sûr que ce n'étaient pas des nôtres.

— Et où donc les as-tu vus?

— Hier, mon capitaine, pendant que nous étions en marche, je fus saisi d'une colique si violente que je crus en vérité que je n'en reviendrais pas. L'escadron continua sa route, et me laissa avec deux cavaliers dans le village de Weljana, à trente werstes d'ici. Me trouvant mieux, je me disposais à repartir de grand matin pour rejoindre mon escadron, quand tout à coup, comme le jour commençait à poindre, nous aperçûmes de grands nuages de poussière sur la route de Smolensk. Nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous élancer à cheval et de courir à l'entrée du village. Voilà que des cava-

liers arrivent, en grands bonnets à poils, et derrière eux, Dieu sait combien d'infanterie! Ils s'approchent, et puis, paff! paff! sur nous. Nous leur déchargeons aussi nos pistolets dans la figure, et puis nous partons au grand galop. Nous passâmes au moins devant dix de nos régimens. Les uns allaient à Moscou, les autres tournaient la ville. Notre escadron doit avoir pris une route de traverse.... Ne pourriez-vous pas me dire, mon capitaine, où je le retrouverai.

—Je ne le sais pas plus que toi, mon ami, dit Sborski.—Écoute, Sarjetzki, puisque tu veux t'arrêter dans les environs de Moscou, prends ce brave homme avec toi. Il faut pourtant que tu aies quelqu'un auprès de toi, étant à cheval. Adieu donc, mon ami... De par tous les diables, je ne sais ce que tu en penses, mais j'ai le cœur bien gros! Allons, messieurs les Français, que le ciel vous soit en aide, si nous allons jamais chez vous.

—Pour parler franchement, dit Sarjetzki, en montrant son cœur, je ne suis pas non plus très à mon aise ici. Les Français devant Moscou! Mais pourquoi nous affliger, *mon cher?* Notre tour viendra peut-être; et pour le moment....

— Eh! Fedot, tu peux boire toi-même les dernières bouteilles de vin, ou les jeter dans le puits, comme tu voudras. — Adieu, Sborski.

Sborski traversa la Moskowa dans sa charrette, tandis que Sarjetzki, étant monté à cheval, se rendit, accompagné du sous-officier de hulans, vers la porte de Twer. Arrivé sur le marché Rouge, il remarqua que des groupes nombreux montaient et descendaient la rue Nikolska avec des cris et un bruit épouvantables. En face de la porte Saint-Sauveur, il rencontra Sareadjew qui sortait du Kremlin.

—Comment! toi encore ici, frère! dit Sarjetzki étonné.

— Je pars à l'instant même, répondit Sareadjew. Grâce au ciel, je suis débarrassé de mes prisonniers. Un officier de la landsturm les conduit plus loin.

— Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?

—On dit que Napoléon a passé la nuit à Weljana.

—Les Français peuvent donc déjà, dans quelques heures?...

—Etre sur la montagne Poklonna.

— Et nos troupes?

—Celles qui sont ici vont partir; les autres ont laissé Moscou de côté.

—Il est donc décidé qu'on l'abandonne à l'ennemi sans coup férir.

—Oui. Eh! Sarjetzki, je voudrais pourvoi, du pont de Dragomilow, le saluer au moins de deux ou trois coups chargés à mitraille... Cela soulagerait un peu le cœur. Smolensk même leur a coûté cher, et ils entreraient tout droit à Moscou! D'ailleurs tout est sans doute pour le mieux. Ce n'est pas à nous à demander pourquoi; nous ne devons qu'obéir.

—Il me semble, dit Sarjetzki, que si on livrait une bataille devant Moscou, les habitans se réuniraient avec l'armée.

—Ils nous seraient vraiment d'un grand secours, reprit Sareadjew. Avec ma compagnie toute seule, je les pousserais tous dans la Moskowa. Regarde seulement cette foule qui crie et se presse sur le marché Rouge. Crois-tu qu'elle puisse être bonne à quelque chose? Elle fait beaucoup de bruit, mais il suffirait de deux décharges de peloton pour la disperser.

—Mais pourquoi tous ces cris? interrompit Sarjetzki. Vois donc, en voilà encore quelques-uns qui sortent de la rue Nikolska.... Serait-il

possible que les Français arrivassent déjà? — Eh! mon ami, continua-t-il en s'adressant à un jeune marchand qui se tenait au milieu d'un groupe et paraissait raconter un événément avec beaucoup de chaleur; pourquoi le peuple fait-il tant de bruit?

—On vient à l'instant, monsieur, d'exécuter un traître, répondit le marchand en ôtant respectueusement son bonnet.

—Un traître!.... quel est-il?

—Je rougis de le dire. Un Russe.... et un marchand comme moi. On avait déjà manqué de le prendre avant-hier; mais il était parvenu à s'échapper, le misérable!

— Mais quel est donc son crime?

—Une bagatelle! Il a traduit le manifeste de Napoléon adressé aux habitans de Moscou.

— Ah! l'infâme, s'écria Sareadjew. Mais voilà ce que c'est! Si on l'avait enrôlé, il n'aurait pas songé à traduire le manifeste de Napoléon. Un marchand!... A quoi sert-il aussi qu'un courtaud de boutique sache le français? Vois-tu, aujourd'hui tout le monde veut être éclairé.

—Il n'y a pas de mal à cela, mon cher Sareadjew, dit Sarjetzki. On peut aimer la langue française sans être pour cela un traître. Mais

pour ce garçon, à la vérité, il eût mieux valu qu'il ne l'eût pas sue. En attendant, adieu, j'ai encore quatre werstes à faire jusqu'à la porte de la ville.

Sarjetzki passa par la porte d'Iwor, et suivit la rue Twerskoï. Cette superbe rue, qui, peu de semaines auparavant, était si populeuse, paraissait alors inhabitée. Les belles enseigne des magasins étaient toujours attachées au dessus des portes; mais les portes elles-mêmes étaient fermées. Les palais abandonnés des boyards russes ressemblaient à des couvens, et naguères encore la gaîté et la vie régnaient sous leurs toits hospitaliers! Naguère encore, ces mêmes Français, qui accouraient pour prendre possession de Moscou, trouvaient dans ces palais l'accueil le plus amical; accoutumés à s'y voir combler de prévenances, ils s'imaginaient, sans doute, que les Russes ne pouvaient pas agir autrement. Sarjetzki s'arrêta un instant près de l'arc de triomphe. Il retourna encore une fois involontairement la tête de son cheval pour jeter un dernier regard sur Moscou; son cœur était serré, des larmes roulaient dans ses yeux.

—Il me semble, se dit-il à lui-même, que je pleure. Mais que me fait Moscou?... Encore, si

c'était ma ville natale.... Pétersbourg!.... Là, j'ai des amis, des parens.... Ici, personne, pour ainsi dire.... Et pourtant il me semble.... Oui, je donnerais ma vie pour sauver cette ennuyeuse, insupportable Moscou, dussé-je n'y jamais remettre les pieds.

Il poursuivit sa route, traversa au bout de quelques minutes la porte de Twer, et se dirigea par les champs vers les bois de Sainte-Marie.

—Oserais-je prendre la liberté de vous demander, mon capitaine, où nous allons? dit le maréchal-des-logis.

—Pour le moment, je n'en sais rien moi-même; mais il me semble que nous arriverons par ici vers le chemin de Troitzka.... et là peut-être.... oui, il faut aussi que j'aille voir Rosslawlew. Nous resterons deux ou trois jours chez mon ami, après quoi nous irons rejoindre nos régimens; dans l'intervalle, toi et ton cheval, vous ne manquerez de rien.

—Ce plan est assez bien imaginé, mon capitaine! Pour moi, je ne vais pas trop mal, mais ma pauvre bête n'a pas mangé un grain d'avoine depuis plus de quinze jours. Elle n'en court pas moins bien; mais s'il s'agissait d'attaquer....

— Sois tranquille, mon ami, cela viendra. Je suis sûr qu'à présent les Francais désirent la paix plus que nous.

— La paix, mon capitaine! ce n'est pas le moment. C'est maintenant au contraire que la guerre va commencer. S'ils prennent Moscou et s'ils détruisent la ville, toute la sainte Russie se levera contre eux. Mais comme ils sont audacieux, ces Français! C'est à en devenir fou, mon capitaine.

Sarjetzki, qui n'avait pas grande envie de poursuivre sa conversation avec le communicatif sous-officier, tira de sa poche sa bourse à tabac, battit le briquet et alluma sa pipe. Quand ils eurent passé le petit bois, ils se trouvèrent sur la route qui conduit à Ostankino. Un voyageur, qui suivait le même chemin qu'eux, marchait à cinquante pas en avant. A son habit long, à sa large ceinture sans plis, et surtout à sa petite queue fortement tressée qui se relevait sous son chapeau rond, il ne fut pas difficile de reconnaître en lui un ecclésiastique. Sa face ronde et rubiconde offrait l'expression d'une certaine gaîté insouciante; il marchait très-lentement, s'arrêtait souvent, regardait autour de lui d'un air de satisfaction, et se mit tout à coup à chan-

ter d'une voix forte et claire. Quand Sarjetzki arriva près de lui, il l'interrompit en lui adressant la parole :

—*Quid est?* dit le voyageur en se retournant. Que désirez-vous, monsieur l'officier? continua-t-il en touchant son chapeau

— Ne pourriez-vous pas nous dire par où nous devons prendre pour arriver sur le chemin de Troitzka?

— Allez toujours tout droit; et quand vous serez près du petit bois, vous prendrez à droite. Voyez-vous là-bas le village d'Alexejewsk? il est situé sur cette route...—Eh bien, monsieur l'officier, que dit-on des Français?

— Je pense qu'ils entreront aujourd'hui à Moscou.

— A Moscou!... ah! c'est bien le cas de dire: *Satis pro peccatis!*... Du reste, il ne faut pas non plus perdre l'espérance. *Finis coronat opus;* c'est-à-dire : Si la fin est bonne, tout est bien! Et tout annonce que nous sommes encore loin de la fin.

— C'est aussi mon avis.

— A dire vrai, continua le savant voyageur, Napoléon, ce moderne Attila, est un véritable fléau du ciel; mais attendez : *Non semper erunt*

Saturnalia; ce n'est pas tous les jours fête. On ne saurait disconvenir que ce Napoléon ne soit rusé; mais notre général en chef ne se laisse pas non plus mener par le nez. Croyez-moi, ce n'est pas pour rien qu'il laisse les Français venir jusqu'à Moscou. Ils n'ont qu'à s'y donner du bon temps; il prendra sa revanche. Non, monsieur; notre empereur ferme en ce moment les yeux; mais il est *sibi in mente*, c'est-à-dire : Il sait bien ce qu'il fait.

— Oh! oh! dit Sarjetzki en souriant, je vois que vous êtes un profond politique, monsieur le..., monsieur le...

— L'étudiant en rhétorique au séminaire de Pererwa, répondit le jeune savant en ôtant le chapeau.

— Et d'où venez-vous, monsieur l'étudiant? où allez-vous?

— J'ai quitté aujourd'hui Pererwa; mais où je vais, c'est ce que j'ignore moi-même. Voyez-vous, monsieur l'officier, l'envie m'a pris aussi à moi de me battre avec les Français.

— En vérité! dit Sarjetzki; bravissimo, monsieur le savant! Ne voudriez-vous pas entrer dans les hussards?

— Oh! non, monsieur l'officier; je veux com-

battre en simple bourgeois. Nous allons sans aucun doute avoir maintenant chez nous un *bellum populare*, c'est-à-dire une guerre nationale; et comme il faudra que les paysans aient aussi des chefs...

— Je comprends! vous voulez vous faire chef de guerillas russes; mais pour cela il faut encore quelque expérience, quelques connaissances militaires, et vous...

— Oh! je sais par cœur les commentaires de César *de Bello Gallico*, répondit le séminariste avec un sourire de fierté.

— C'est autre chose, reprit Sarjetzki avec un grand sérieux; vous êtes donc décidé...

— A combattre jusqu'à la dernière goutte de mon sang! oui, monsieur; *per aspera ad astra*... Celui qui restera derrière le poêle ne deviendra jamais un grand homme.

— Un grand homme! Ne vous appelleriez-vous pas par hasard Alexandre, monsieur l'étudiant?

— Précisément, monsieur l'officier.

— Vous prenez un vol un peu haut. D'ailleurs, une carrière bien plus brillante s'ouvre devant vous. Rien n'était plus facile que de battre son ennemi avec la phalange macédonienne.

Votre armée ne se composera que de paysans armés de haches et de fourches; vos escadrons volans seront des femmes avec des pelles et des pincettes. — En avant, partez...

— Riez toujours, monsieur l'officier, riez toujours! Vous verrez merveilles de nos paysans; quand une fois ils se mettront en train, cela ira mal avec les Français. Notre auguste empereur d'un côté, le comte de Wittgenstein de l'autre, et nous de tous les côtés à la fois. Ce sera alors que l'on s'écriera unanimement: *Procul ô procul, profani!* c'est-à-dire: Loin d'ici, profanes! Et vous verrez Napoléon prendre la fuite avec tant de rapidité, que les chiens ne pourront le suivre.

— Je ne crois pourtant pas que Napoléon quitte Moscou de sitôt.

— Pour moi, je pense qu'il est bien fâché d'être venu si loin. Il espère sans doute que l'on épargnera Moscou, et que l'on demandera la paix: ce n'est pas la première fois qu'il fait ce genre de spéculation. Il s'est toujours dit: *Aut Cæsar, aut nihil!* Tout ou rien. Jusqu'à présent, cela lui a réussi; mais si cela lui manque une fois, c'en est fini de sa souveraineté.

— Vous croyez donc, monsieur l'étudiant,

que Napoléon joue maintenant un jeu de hasard.

— Pis que cela, monsieur l'officier; il a déjà perdu, et il cherche à se récupérer.

— Perdu! quand il va entrer à Moscou!

— Cela lui coûtera cher. Notre perte jusqu'ici n'est rien. Pour un homme de tué, dix autres reparaissent sur le champ de bataille; mais il est obligé, bon gré malgré, de mettre au jeu son dernier rouble. Il y a trois ans, je n'étais pas encore en rhétorique, deux étudians jouaient ensemble, pendant la vacance, aux petits tas. Or, vous savez que chez nous on ne sert que deux plats, de la viande et du gruau. Un des étudians, qui avait déjà perdu tout son argent, commença par jouer sa portion de viande, et la perdit. Tourmenté par l'idée du jeûne auquel il allait être condamné, il dit comme Napoléon : *Aut Cæsar, aut nihil*, et proposa de jouer son gruau. Ce gruau, le seul plat qui lui restât pour assouvir sa faim! Tous ses camarades furent saisis d'effroi; pour moi, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête, et je compris, pour la première fois, comment on pouvait risquer au jeu toute sa fortune! Par bonheur on vint nous dire que le dîner était servi,

et mon camarade n'eut pas le temps de pousser à bout son entreprise désespérée. Croyez-moi, monsieur l'officier, Napoléon joue aussi en ce moment son gruau. S'il ne réussit pas à faire la paix, malheur à lui! Mais il faut que nous cessions ici notre entretien, continua l'étudiant : je vais directement à Swirlowo, et vous allez traverser les champs et longer le petit bois. Vous laisserez Alexejewsk de côté, et vous retrouverez la grande route près de Rostokin. Adieu, monsieur l'officier... *Cura ut valeas !*

L'étudiant continua sa route vers Ostankino, en reprenant le refrain de sa chanson.

Après que Sarjetzki eut dîné et donné de l'avoine à ses chevaux à Grand-Mitischtschi, il continua sa route. S'il avait été un voyageur savant ou du moins sentimental, il se serait certainement arrêté dans le village de Bratouschtschino, pour examiner quelques restes d'antiquités russes. Mais notre capitaine de hussards passa sans y faire la moindre attention devant l'église délabrée, construite, selon toute apparence, avant le règne du czar Alexis Michaëlowitsch, et dit en apercevant par hasard un édifice en ruines : — Que diantre! quel est ce singulier magasin? — Misérable! aurait pu lui ré-

pondre quelque savant antiquaire; vandale! ne savez-vous donc pas que vous prenez pour un magasin le pavillon dans lequel les czars de la Russie avaient coutume de se reposer en se rendant au couvent de Troitzka? ne savez-vous pas que naguère encore il y avait ici un autre pavillon impérial bien plus vaste et bien plus beau, et que, grâce à la coupable indifférence d'hommes comme vous, il n'en reste plus même de traces sur l'endroit où il était placé? Barbares! (Je vous prie de considérer que ce n'est pas moi qui dis cela, mais ce même antiquaire dont je viens de parler.) Barbares! qui n'avez pu conserver ce que les Lithuaniens et les Tartares ont respecté! Qu'est devenu le magnifique château de Colomna? et le palais des czars, dans le village d'Alexejewsk? Voyez comme tous les peuples d'Europe conservent avec soin leurs antiquités! Nommez-moi une seule ville chez l'étranger, dont les habitans voulussent abattre une tour gothique mal bâtie, une de leurs vieilles portes[1]! Tous sont fiers de ces précieux restes; ils

[1] Cet antiquaire n'est pas venu en France du temps de la bande noire.

— *Note du Traducteur.* —

les regardent avec le même respect que des enfans pieux le tombeau couvert de mousse de leurs parens; et nous...

Cependant Sarjetzki continuait sa route. Il laissait flotter les rênes et se tenait mélancoliquement assis sur son cheval, qui avançait d'un pas lent et égal; il songeait à l'avenir, cherchait à deviner les moyens dont on se servirait pour détruire l'armée française et suivait l'ennemi dans sa fuite présumée; il courait en imagination à Paris, pour y revivre et oublier pendant quelque temps son ennuyeuse patrie. Déjà il se figurait les galeries du Palais-Royal, et lui-même s'y promenant en frac à la mode et une badine à la main, prêtant complaisamment l'oreille aux agréables tournures du langage français, quand tout à coup une voix de tonnerre lui fit entendre, en russe, les mots : —Qui vive?

Sarjetzki, sortant de sa rêverie, regarda autour de lui. En face, il avait la barrière du village : dans une cabane construite en forme de guérite, se tenait un paysan à barbe rousse et mal peignée, et une longue pique à la main. Derrière la barrière, une demi-douzaine de piques étaient posées contre un râtelier, devant une grande baraque.

— Qui vive? répéta le paysan en sortant de la cabane.

— Tu le vois bien; un officier, répondit le maréchal-des-logis : quel rustre de paysan!

— Tu mens, je ne suis pas un paysan!

— Et qu'es-tu donc?

— Un soldat de la landsturm, répondit le guerrier en mettant fièrement son bonnet sur le côté.

— Que fais-tu ici? demanda Sarjetzki.

— Je suis en faction, mon officier.

— Eh bien! pourquoi tous ces pourparlers? ouvre-nous la barrière.

— Je ne puis l'ouvrir sans ordre. – Hors le poste!

A ces mots, une demi-douzaine de paysans sortirent précipitamment de la baraque, saisirent leurs piques, et se rangèrent en ligne le long du mur. Derrière eux arriva un jeune garçon, en habit gris de cosaque, un bonnet pareil sur la tête, et avec une épée suspendue à un large ceinturon noir qui lui passait par-dessus l'épaule. Il s'approcha de Sarjetzki, et lui demanda poliment qui il était et où il allait.

— Qu'est-que cela te fait, mon ami? demanda Sarjetzki; et qui es-tu toi-même?

— Je suis sous-officier, monsieur.

— Et pourquoi, monsieur le sous-officier, faut-il que vous sachiez qui je suis et où je vais?

— Le régiment de la landsturm de Moscou est ici, monsieur, et le colonel a ordonné de lui envoyer tous les voyageurs, et particulièrement les militaires.

— Serait-ce ici par hasard une forteresse dont votre colonel est commandant?

— Je n'en sais rien, monsieur; j'exécute l'ordre que j'ai reçu. Monsieur le colonel a daigné, il n'y a qu'un instant, ordonner...

— Je me moque de ses ordres. Un colonel de la landsturm, vraiment! Qu'on ouvre sur-le-champ!

— Il vous prie, monsieur, de venir vous rafraîchir chez lui.

— Et si je ne veux pas accepter ses rafraîchissemens?...— Mais qui est votre colonel?

— Nicolas Stepanowitsch Ischorski.

— Ischorski!... Ce nom ne m'est pas inconnu. Ne l'ai-je pas entendu prononcer par Wladimir?... Votre colonel n'est-il pas parent de la dame de Lidin?

— De Praskovia Stepanowna? C'est son propre frère.

— Alors, c'est bien différent... Il me dira si je suis encore loin de la terre de Wladimir Sergejewitsch Rosslawlew.

— Vous n'en êtes pas très-près, monsieur. Elle est située sur la route de Kalouga.

— C'est cela, précisément; je savais bien que je ne me trompais pas... Ouvre la barrière, et conduis-moi à ton colonel.

— Je suis maintenant en faction, monseigneur, et ne puis m'éloigner. Mais je vous donnerai quelqu'un pour vous accompagner. — Holà, camarades : les armes au râtelier!

Les soldats posèrent leurs piques, et se retournèrent pour rentrer dans la baraque.

— Gaweila, continua le sous-officier, conduis M. le capitaine chez le colonel.

— Chez monseigneur? demanda le jeune paysan.

— Certainement, imbécile.

— C'est fort bien. Mais faut-il que je prenne ma pique avec moi, ou que je la laisse?

Le sous-officier se mit à réfléchir.

— Quand un soldat est de service, dit Sarjetzki en souriant, il ne va jamais sans ses armes.

— Prends ta pique, reprit le sous-officier; mais n'agace pas les chiens sur ta route, entends-tu? — En avant, marche!

Le guerrier mit la pique sur l'épaule, et conduisit notre voyageur par une rue longue et large, à l'extrémité de laquelle des piques brillaient devant une maison de paysan, qu'entourait une foule de monde.

—

XVII.

LA LANDSTURM DE MOSCOU.

—

Dans la maison vaste et propre du bailli du village, autour d'une grande table où se montraient une urne d'eau bouillante pour faire le thé, et plusieurs bouteilles de rhum, étaient assis nos anciens amis Nicolas Stepanowitsch Ischorski, Ilmenew et Laduschkin. Le premier portait un habit d'uniforme ordinaire avec des épaulettes d'officier d'état-major, et les deux autres avaient les habits courts et gris de la land-

sturm. Ilmenew, avec son écharpe fortement serrée, son col noir et ses moustaches cirées, semblait rajeuni de dix ans; mais le malheureux Laduschkin, accoutumé à des bottes fourrées et une large redingote à poils, succombait presque sous le poids de son costume militaire. Il osait à peine remuer, et regardait avec effroi tantôt l'énorme sabre auquel il était attaché, tantôt les longs éperons qui par le bruit qu'ils faisaient quand il marchait, lui rappelaient sans cesse qu'il était adjudant et qu'il devait monter à cheval.

— Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Tereschka, dit Ischorski. Wolgin avait promis de me le renvoyer aujourd'hui.

— Mais où est allé Wolgin lui-même, notre ancien maréchal de la noblesse? demanda Ilmenew.

— Et qui est maintenant mon chef de bataillon, dit Ischorski en se rengorgeant. Je l'ai envoyé à Moscou pour voir ce qui s'y passe, et je lui ai donné Tereschka pour l'accompagner, sous la condition expresse que dans le cas où il resterait jusqu'à demain à Moscou, il me le renverrait aujourd'hui avec des nouvelles. Mais parlons maintenant des affaires du service, con-

tinua le colonel en changeant complétement de ton ; — monsieur le trésorier du régiment, en quel état est votre caisse ? A-t-elle augmenté?

— Oui, grâce au ciel, monsieur, répondit Ilmenew en se levant avec vivacité. On nous a envoyé ce matin de la ville pour les munitions qui nous manquent cinq cent trente-trois roubles et vingt-deux kopecks.

— Et vous, monsieur l'adjudant, avez-vous songé à l'ordre du jour ?

— Il est prêt, Nicolas Stepanowitsch, dit Laduschkin en se levant.

— Prends donc garde, frère, prends donc garde; voilà que tu t'es de nouveau accroché avec tes éperons... Allons, aide-le donc, Ilmenew, tu vois bien que sans cela il ne se relevera pas.

— Ah ! mon Dieu ! dit Laduschkin en se remettant sur ses pieds avec le secours d'Ilmenew ; voilà la cinquième fois d'aujourd'hui. Mais permettez-moi donc, Nicolas Stepanowitsch, de me débarrasser de ces maudits crampons de fer.

— Parles-tu sincèrement, frère ? Où a-t-on jamais entendu parler d'un adjudant sans épe-

rons ? On te montrerait au doigt. Tu finiras par t'y accoutumer.

— S'il faut absolument qu'un adjudant porte des éperons, ne pourriez-vous pas m'assigner un autre poste ?

— Ce serait peut-être ce qu'il y aurait de mieux ; car, à bien prendre, tu es un pitoyable adjudant. Il faut de l'adresse pour cette place. Vois Ilmenew ! c'est tout autre chose. Il est militaire, lui, jusqu'au bout des doigts ; malheureusement nous ne sommes ni l'un ni l'autre très-forts sur la composition... Ah ! ça, comment va l'ordre du jour ?

— Le voici, monsieur, veuillez en prendre lecture.

— Donne..... Mot de ralliement..... Mot d'ordre... Cri de guerre... bien, bien ! Mais qu'est ceci ?

« Le soldat de la troisième centurie, Iwan » Losew, recevra des coups de canne devant » le front du régiment, pour avoir dérobé un » dindon et deux cochons...—C'est fort bien... » Monsieur le commandant du régiment exprime sa parfaite satisfaction au chef de bataillon Burkin...—Pourquoi ?—Pour l'excellent » ordre et la parfaite tenue des cinq cents » hommes qu'il commande. » — C'est juste. Je

l'avais presque oublié; j'ai annoncé qu'il y aurait aujourd'hui revue; mais pourtant il me semble qu'il faudrait commencer par voir avant d'exprimer sa reconnaissance.

— Il y a déjà une demi-heure qu'il attend, dit Ilmenew. Veuillez jeter un coup d'œil par la fenêtre; vous le verrez, monté sur son Sultan, parader fièrement en tête de son bataillon.

— Voyez, messieurs. Eh! Saliwnoï! mon sabre, mon bonnet!...

Ischorski sortit de la maison accompagné de son adjudant et de son trésorier. Environ cinq cents hommes de la landsturm, armés de piques, étaient rangés en bataille sur trois rangs dans la rue. Tous les officiers étaient à leur poste; mais Burkin paradait devant le front sur un bel étalon persan.

— Tranquille! cria-t-il en voyant le colonel sortir de la maison.

— C'est bien, c'est fort bien, dit Ischorski d'un ton important; le front est bien placé; les hommes sont alignés; je suis content.

— Attention! dit Burkin : qu'on ôte les bonnets!

— C'est fort bien, répéta Ischorski; ils ont été fort exacts au commandement.

— Mon colonel, continua Burkin en s'approchant d'Ischorski et en baissant la pointe de son sabre.

— Doucement, frère, doucement; voudrais-tu me jeter par terre?

— Monsieur le colonel!

— Mais que le diable t'emporte! Tu t'approches beaucoup trop.

— J'ai l'honneur de vous rapporter que tout est en ordre et en bon état dans mon bataillon. Deux soldats sont à l'hôpital; un sous-officier est mort.

— C'est bien, fort bien!... Mais retiens donc ton cheval, frère... — Ah! Qu'est-ce qui nous arrive là? C'est sans doute Tereschka. Tout juste! — Eh bien! l'ami, où est Wolgin?

— Il est resté à Moscou, répondit le domestique en sautant de la charrette qui s'était arrêtée devant la maison.

— Et reviendra-t-il bientôt?

— C'est ce que je ne saurais dire. Il m'avait renvoyé dès hier au soir; mais j'ai été retenu.

— Comment cela?

— Tout près de Rostokin on a dételé mes chevaux... On a prétendu que c'était pour le service de l'état; mais je ne puis dire si cela est

vrai. Ce n'est que cette après-midi que j'ai trouvé ces chevaux que vous voyez. Ce sont de véritables rosses qui ont pu à peine me traîner jusqu'ici.

— Eh bien! quelles nouvelles?

— Nicolas Stepanowitsch, dit Laduschkin, permettez-moi de vous faire observer que ce lieu n'est pas convenable pour l'interroger.

— C'est juste! Monsieur le chef de bataillon, remettez votre commandement, et venez prendre une tasse de thé avec moi. — Ici, Tereschka, suis-nous dans la salle!

— Attention! cria de nouveau Burkin : qu'on remette les bonnets! — Messieurs les officiers, faites rentrer vos centuries.

— Paix, enfans! paix! Pas de bruit! Tranquille!

Au bout de quelques minutes, la salle occupée par Ischorski se trouva remplie d'officiers de la landsturm. Avec Burkin arrivèrent quelques centurions qui s'assirent autour de la table, et ce fut alors que le colonel, après avoir appelé Tereschka, lui demanda derechef ce qu'il y avait de nouveau.

— On dit, monseigneur, que les Français s'avancent directement sur Moscou.

— Et où sont nos troupes?

— C'est ce que je ne saurais dire.

— Serait-il possible, s'écria Burkin, que l'on eût l'intention de ne pas défendre Moscou, et d'abandonner la ville sans coup férir?... Sans coup férir! cela ne paraît pas possible.

— Ah! mon cher Gregor Paulowitsch, interrompit Laduschkin, avec quoi voulez-vous qu'on la défende? Puisque tout le monde dit...

— Sottise que cela! Tout le monde ne le dit pas. Hier encore j'ai vu un pauvre voyageur de qui j'ai appris des détails qui m'ont fait bien du plaisir. Il m'a dit que toutes nos troupes avaient reçu l'ordre de se rassembler près des Trois Montagnes.

— Et vous avez ajouté foi à ce qu'il vous a dit? reprit Laduschkin d'un ton railleur.

— Certainement, et je lui ai donné pour boire par dessus le marché.

— Sans doute une pièce de quatre-vingts kopecks ou un rouble! vous êtes si généreux!

— Non; je n'avais pas de petite monnaie sur moi.

— Que lui avez-vous donc donné? Peut-être un rouble d'argent?

— Non, frère, je lui ai donné un billet bleu [1]; et un tout neuf encore. Je pensais en moi-même : cela ne me ruinera pas ; — là, mon ami, dis-je à ce brave homme; bois à la santé de la landsturm de Moscou, et prie Dieu qu'il ne nous laisse pas oisifs.

— Cinq roubles! répéta Laduschkin tout bas ; à quoi sert la richesse quand on ne sait pas s'en servir?

— A Moscou le peuple en dit autant, reprit le domestique. Voici un bulletin que l'on distribuait hier dans la ville.

— Donne donc, dit Ischorski... Attends! Il est signé : Comte Rostopchin ! — Monsieur l'adjudant, ayez la bonté d'en faire la lecture à haute voix.

Laduschkin prit le papier et lut ce qui suit :

« Frères ! Notre armée est nombreuse et
» prête à mourir pour la patrie. Nous ne lais-
» serons point venir l'ennemi à Moscou ; mais il

[1] Les billets de banque russes sont de différentes couleurs : les billets bleus valent 5 roubles; les billets rouges 10, et les billets blancs 25, 50, 100 et 200 roubles.

— *Note du Traducteur.* —

» faut que vous vous souleviez. C'est un grand
» péché que de laisser les siens dans l'embarras!
» Moscou est notre mère; elle nous a nourris
» et enrichis. Je vous somme au nom de la mère
» de Dieu de défendre les temples du Sei-
» gneur, Moscou, la sainte Russie. Que chacun
» s'arme comme il pourra. Cavaliers et fan-
» tassins, munissez-vous tous de vivres pour
» trois jours et partez avec la croix. Prenez les
» étendards saints dans les églises, et avec ces
» bannières rassemblez-vous au plus tôt sur les
» Trois Montagnes. Je serai avec vous; ensemble
» nous anéantirons l'ennemi. Gloire dans le ciel
» à celui qui ne restera pas en arrière. Mémoire
» éternelle à celui qui succombera sur le champ
» de bataille! Malheur, au jour du jugement
» dernier, à celui qui cherchera des subter-
» fuges! »

— Vous voyez, dit Burkin, que ce voyageur a pourtant dit la vérité. Je suis fâché de ne pas lui avoir donné un billet rouge.

— En attendant, observa Ilmenew, ce papier ne dit pas un mot de la landsturm de Moscou.

— Je ne pense pas que tu t'imagines que, si les autres régimens de notre landsturm se réu-

nissent à l'armée, nous restions seuls ici les bras croisés.

—Si l'on nous en donne l'ordre, dit Ischorski, nous marcherons aussi.

—Mais sans ordre nous ne pouvons pas remuer, ajouta Laduschkin.

—Veuille le ciel que nous recevions cet ordre! reprit Burkin. — Messieurs les officiers, ne vous sentez-vous pas aussi l'envie d'avoir affaire à ces ennemis?.... Mais je vois à vos regards que vous êtes tous prêts à combattre pour notre chère mère Moscou; et certes, aucun de vous ne reculera d'un pas.

—Reculer! Comment une pareille idée a-t-elle pu vous venir, Grégoire Paulowitsch? dit un grand centurion aussi large qu'il était haut. Non, mon cher, ce n'est pas pour reculer que nous sommes sortis. Je tuerai de ma propre main celui qui fera un pas en arrière.

—Entends-tu, frère Laduschkin? dit Burkin; il ne faut pas plaisanter avec cet homme-là. Il se battrait tout seul contre un ours.

—Tout cela serait fort bon, dit Laduschkin, si nous avions seulement des fusils.

—Ne te rappelles-tu pas, frère, interrompit Burkin, le dicton de notre célèbre Suwarow?

« Le boulet est un sot; la baïonnette est une héroïne. »

— Avons-nous donc au moins des baïonnettes?

— Quelle mauvaise querelle! Une pique ne vaut-elle pas une baïonnette?

— Certainement, dit le centurion; avec une pique je tuerais un ours; à plus forte raison un Français.

— Attendez, messieurs, dit Ischorski, voilà, je crois, un étranger qui nous arrive... C'est un officier de hussards. — Va, Ilmenew, et prie-le d'entrer.

— Ces officiers de cavalerie, dit Laduschkin, sont si fiers qu'ils ne daignent pas seulement nous adresser la parole.

— Écoute, Laduschkin, dit Burkin, arrange ton col et serre la boucle de ton ceinturon; ne vois-tu pas que ton sabre traîne par terre.

— Soyez le bien-venu, dit Ischorski en allant au-devant de Sarjetzki que toute la société salua avec la plus grande politesse; soyez le bien-venu. Accepterez-vous un verre d'eau-de-vie? ou bien préférez-vous une tasse de thé ou du punch? Veuillez prendre place. Approche-toi donc, Grégoire Paulowitsch.

—Je vous remercie beaucoup, répondit Sarjetzki en s'asseyant entre Ischorski et Burkin; je prendrai volontiers un verre de punch.

— C'est très-bien, dit Burkin; je me demande toujours ce que c'est que du thé sans rhum. Et notre rhum est excellent. Je puis vous le recommander. C'est du vrai Jamaïque.

—Je suis en vérité fâché, dit Sarjetzki en s'apercevant qu'un des officiers n'avait pas de place sur le banc. Je crains de vous gêner, messieurs.

—Ne faites donc pas de façons, reprit Burkin; celui qui trouve de la place peut s'asseoir; celui qui n'en a pas n'a qu'à se tenir debout. Nous sommes des soldats, et, entre camarades, il ne faut pas de cérémonie.—N'ai-je pas raison, camarade? continua-t-il en s'adressant au colossal centurion qui caressait son épaisse moustache sans rien dire.

—C'est bien certain, dit-il, Grégoire Paulowitsch; nous sommes des soldats, et en campagne. Dans de pareilles occasions, on traite les personnes étrangères comme des amis intimes. A quoi servent les complimens? — N'est-il pas vrai, monsieur l'adjudant?

— Certainement, certainement, monsieur le capitaine.

— Permettez que je vous présente ces messieurs, dit Ischorski. Ce sont tous les officiers de mon régiment. Voici M. Burkin, mon chef de bataillon.

— Je suis charmé de faire votre connaissance. Ce rhum est vraiment excellent!

— Pourquoi n'aurions-nous pas de bon rhum? dit Ischorski; nous ne sommes pas un pauvre propriétaire....

— Et de plus vous êtes colonel du régiment, observa Burkin.

— Permettez-moi de vous demander, continua Ischorski, car je vois que vous êtes blessé, où vous avez reçu ceci?

— A Borodino.

— Et d'où venez-vous maintenant?

— De Moscou.

— Eh bien! monsieur l'officier, comment vont les affaires? Notre armée se rassemble-t-elle sur les montagnes?

— Dit-on, demanda Burkin, sur quelle aile se placera la landsturm de Moscou?

— Pourvu que ce soit le plus près possible des Français! dit le centurion.

— Ne nous laissera-t-on pas avec la réserve? demanda Laduschkin.

— Je ne sais rien de tout cela, messieurs. Tout annonce au contraire qu'il ne se livrera pas de bataille près de Moscou.

— D'où vous vient cette pensée? s'écria Burkin. N'avez-vous pas lu le bulletin? Le voici.

— C'est singulier! dit Sarjetzki, après avoir lu la proclamation du gouverneur-général. A voir ceci, on croirait qu'une bataille doit se livrer près de Moscou, et, si j'en étais sûr, je retournerais immédiatement sur mes pas. Mais les mouvemens de nos troupes indiquent tout le contraire.

— C'est une ruse de guerre, dit Ischorski.

— Certainement, dit Burkin avec sa grosse voix. Moscou, voyez-vous, n'est autre chose que l'appât. Notre empereur veut y attirer Napoléon, comme un loup dans un piége. Laissez-le seulement approcher de Moscou, et vous verrez le peuple l'attaquer de face, nous autres de côté, et pendant ce temps, l'armée tombera sur ses derrières....

— *Sacré D...! quelle omelette cela fera!* s'écria Sarjetzki en français et en riant de toutes ses forces.

—Qu'est-ce que cela veut dire, frère? demanda Burkin au centurion; quelle langue vient-il de parler?

—Serait-ce après tout un Français? dit le gros officier en jetant un regard de méfiance sur Sarjetzki. Cela ne serait pas impossible. D'ailleurs, ses manières ne sont pas tout-à-fait russes.

—Non, frère, c'est tout simplement un de ces enfans gâtés qui ont sucé la langue française avec le lait. D'ailleurs, les officiers de cavalerie sont tous des jeunes gens à la mode, qui aiment la toilette.

—Permettez-moi de vous demander, monsieur le colonel, dit Sarjetzki, si vous n'êtes pas parent de madame de Lidin?

Ischorski rougit, s'embarrassa, et répéta avec une inquiétude visible :

—De madame de Lidin? C'est-à-dire de Praskovia Stepanowna?

— Je crois en effet que c'est ainsi qu'elle s'appelle.

—Oui, je ne puis le nier, j'étais autrefois son parent... Mais pourquoi me demandez-vous cela?... Auriez-vous entendu parler de son aventure?

—Quelle aventure?

—Rien, rien... Mais la connaîtriez-vous, par hasard?

—Je n'ai pas cet honneur; mais je suis l'intime ami de Wladimir Sergejewitsch Rosslawlew.

— Rosslawlew! Vous le connaissez donc, le pauvre diable!

—Que voulez-vous dire? Est-ce que sa blessure?...

—Il est donc blessé?

—Certainement; et il est allé se faire guérir chez sa fiancée.

—Chez sa fiancée, répéta Ischorski à demi-voix. Hélas! mon cher, il n'a plus de fiancée.

— Que dites-vous! Sa Pauline serait-elle morte?

—Plût au ciel qu'elle fût morte il y a longtemps! Maintenant, si elle mourait, je ne ferais pas dire de messes pour elle; je ne verserais pas une larme sur sa tombe. Et je l'aimais tant! ajouta Ischorski ému; oui, je l'aimais comme si elle eût été ma fille.

—Mon Dieu! mais que lui est-il donc arrivé?

—Elle a, c'est-à-dire ma nièce a.... Non, monsieur l'officier, je ne saurais prendre sur moi de vous le dire.

—Allons, Nicolas Stepanowitsch, dit Burkin, ce qui est fait est fait; on ne peut ni le changer ni le cacher.—Voyez-vous, monsieur l'officier, la fille aînée de Praskowia Stepanowna Lidin, la fiancée de votre ami Rosslawlew, a épousé un officier français prisonnier.

—Est-il possible?

—On dit que ce Français est un colonel et un comte. Quant à moi, il serait marquis que je n'en rougirais pas moins. Dieu tout-puissant! Un Français! Un de nos plus mortels ennemis!... En un mot, c'est une honte qui rejaillira sur la province tout entière.

—Un comte! répéta Sarjetzki. C'est tout justement le colonel français auquel j'ai sauvé la vie, et que Rosslawlew lui-même avait adressé à sa fiancée.... Il faut convenir que les jeux de la destinée sont inexplicables.

—La destinée! interrompit Ischorski; qu'a-t-on besoin de la destinée pour expliquer la conduite d'une folle comme ma sœur.... c'est-à-dire de ma ci-devant sœur? Elle fait encore plus de mal que la destinée.... Ce n'est qu'hier que j'en ai reçu la nouvelle. Je vous assure qu'elle a été pour moi un vrai coup de foudre! Je voulais courir moi-même pour faire connaissance

avec mon nouveau parent, quand j'ai appris que des Français s'étaient montrés dans ces environs. Qui sait s'ils ne l'ont pas déjà délivré de sa captivité? Pour ma part, il peut emmener sa comtesse et sa belle-mère, et aller avec elles au diable. Je plains dans tout cela la pauvre Olga. Je crois en vérité que si ces illustres époux et leur chère maman veulent conduire la bonne Olga avec eux en France, je ferai le voleur de grand chemin, et je me mettrai en embuscade pour leur enlever ma nièce, à qui je destine tous mes biens.

—Permettez-moi de vous demander, Nicolas Stepanowitsch, dit Laduschkin, qui a pu vous dire que l'on avait vu des Français dans notre voisinage. Cela n'est pas possible.

—Et pourquoi cela ne serait-il pas possible?

—S'ils veulent aller à Moscou, à quoi bon se détourner sur la route de Kalouga? Il n'est pas facile de s'égarer sur le grand chemin de Smolensk, et si cela leur arrivait, ils ne manqueraient pas, je pense, de guides.

—Eh! frère, il ne s'agit pas de savoir s'ils prennent la route de Kalouga ou non...

—Je vous demande pardon; c'est précisément de cela qu'il s'agit. Vous pouvez dire ce que

vous voulez, ils n'ont pas le moindre motif pour cela. Ne dirait-on pas que c'est une bagatelle de faire un pareil détour?

— Mais, en définitive, qu'est-ce que cela te fait donc, frère?

— Plaignez-moi, mon cher Nicolas Stepanowitsch; mon petit bien est situé sur le bord de la route.

— C'est donc pour cela! s'écria Burkin. Ah! que tu es juif! Les Français peuvent prendre Moscou, pourvu que ton Sehtschelkoperowo n'en souffre pas.

— Que voulez-vous, Grégoire Paulowitsch; ma chemise est plus près de ma peau que mon habit. Songez vous-même...

— Mais serai-je donc plus heureux que toi? Ne sommes-nous pas voisins? Si l'on brûle ta maison, la mienne ne restera pas sur pied. Vois-tu pour cela que je pleure?

— C'est que vous êtes riche.

—Et tu es peut-être pauvre? Tais-toi, frère; ce ne sont pas les âmes[1], mais l'âme qui te manque.

— Cessez donc, messieurs; qu'est-ce que

[1] En Russie les paysans serfs s'appellent des *âmes*. Le seigneur de telle terre possède dix milles *âmes*.

— *Note du Traducteur.* —

cela veut dire ? Nous savons que vous plaisantez toujours ensemble; mais cet étranger pourrait enfin penser...

— J'en serais bien fâché, interrompit Sarjetzki; ne sommes-nous pas tous militaires?

— Certainement! certainement!

— Et pourquoi faire des façons? Entre camarades il faut avoir le cœur sur les lèvres. Mais permettez-moi de vous demander où est mon ami Rosslawlew.

— On dit qu'il est allé à Moscou.

— Et il y est encore, monseigneur, dit Terentji, le domestique d'Ischorski, qui, pendant cette conversation, s'était tenu à la porte. J'ai rencontré à Moscou son domestique Jegor. Il m'a dit que Wladimir Sergejewitsch était malade d'une fièvre chaude, et qu'il logeait près de la porte de Serpuchow, dans la maison d'un marchand appelé Sesemow.

— Mon Dieu! s'écria Sarjetzki; Wladimir est malade, et les Français entreront peut-être aujourd'hui même à Moscou!

— Ecoutez! une clochette de postillon! dit Ilmenew en s'approchant de la fenêtre. C'est sans doute Michel Federowitsch.

— Wolgin? demanda Ischorski en se levant.

— Oui, c'est lui-même. Il faut convenir qu'il n'a pas épargné ses chevaux ; ils sont en nage.

Wolgin, en capote d'uniforme sur laquelle était jeté un manteau de couleur sombre, entra précipitamment dans la salle.

— Eh bien ! quelle nouvelle, Michel Federowitsch ? demanda Ischorski.

— Patience ! vous saurez tout, répondit Wolgin d'une voix concentrée.

— Mais dis donc ce qu'il y a de nouveau.

— De nouveau ! De l'autre côté de la Moskowa, tout est en feu ; et comme je sortais de la porte, la rue des Voitures commençait aussi à brûler.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien ! s'écria Wolgin en jetant son bonnet par terre ; rien, frère, si ce n'est qu'il ne nous reste plus qu'à mourir.

— Mais enfin, qu'est-il arrivé ?

— Moscou a été rendue sans coup férir. Les Français sont dans le Kremlin.

— Dans le Kremlin ! s'écrièrent tous les autres d'une seule voix.

Le plus profond silence régna dans la salle pendant une minute. Des larmes coulaient sur

les joues d'Ischorski. Ilmenew pleurait comme un enfant.

— Ah ! Moscou, notre pauvre *Nourrice!* dit enfin Burkin en sanglottant ; nous n'avons donc pas même pu mourir pour toi !

— Malheureuse Moscou ! dit Ischorski en s'essuyant les yeux.

— Pauvre Rosslawlew ! dit en soupirant Sarjetzki.

—

XVIII.

LA NUIT DANS LE BOIS.

—

— Grand'maman, grand'maman ! quel est donc ce bruit que j'entends dans la rue ?

— Dors, mon enfant, dors; ce n'est que le vent.

— Grand'maman ; je ne sais ce que j'ai, mais je ne puis pas m'endormir.

— Fais ta prière, mon ami, et couche-toi sur l'autre côté ; tu finiras par fermer les yeux.

Telle était la conversation qui avait lieu, dans une mauvaise maison de paysan, vers la dou-

zième heure de la nuit, entre un jeune enfant de dix ans et sa grand'mère, à côté de qui il était couché sur le poêle.

— Ecoutez donc, grand'maman, reprit l'enfant en se mettant à moitié sur son séant; comment se fait-il que le jour vienne sitôt ce matin?

— Mais qu'as-tu, mon enfant? que Jésus-Christ soit avec toi! Comment veux-tu qu'il fasse jour, les coqs n'ont pas encore chanté?

— Attendez, continua l'enfant en descendant du poêle, je veux regarder par la fenêtre. Eh bien, grand'maman, ne t'avais-je pas dit? Il fait horriblement clair dans la rue.

— C'est étrange! dit la vieille en s'approchant à son tour de la fenêtre. Sainte mère de Dieu! s'écria-t-elle ensuite en joignant les mains; ah! mon enfant, mon enfant! Notre bonne Moscou est en feu!

— Vois donc, grand'maman! cria l'enfant, quelle rougeur! C'est précisément comme autrefois, à l'incendie de notre four à Seilur. Il semble qu'on entend le pétillement des flammes.

Au même instant on frappa à la fenêtre.

— Qui frappe? demanda la vieille.

— Des voyageurs.

— Ce n'est pas ici une auberge.

— Permettez seulement que nous entrions dans l'étuve pour nous chauffer. Nous vous paierons.

— Laissez-les entrer, grand'maman, dit l'enfant. Peut-être nous donneront-ils quelque chose, et tu pourras t'acheter une kalatsch.

— Ah! mon enfant, songe que nous sommes absolument seuls. Si par malheur ce n'étaient pas d'honnêtes gens. A la vérité, il n'y a rien à prendre chez nous...

— Eh! bonne femme! reprit le voyageur, laissez-nous entrer; nous vous donnerons une pièce de quatre-vingts.

— Avez-vous entendu, grand'maman?

— Va donc ouvrir, Wanja.

L'enfant jeta à la hâte sur lui sa pelisse, et courut dans la cour; pendant ce temps, la vieille soufflait le feu et allumait un bout de chandelle dans un chandelier de corne. Une minute après, un homme de moyenne taille entra dans la chambre; il portait un habit de drap grossier, une ceinture, un mauvais bonnet de cuir, et était suivi d'un cosaque armé de pied en cap.

— Que Dieu vous soit en aide, bonne femme,

dit le voyageur, sans ôter son bonnet ; y a-t-il loin d'ici à Moscou ?

— Environ dix werstes, mon cher monsieur, répondit la vieille en jetant un regard méfiant sur l'étranger, qui, en entrant chez elle, n'avait pas fait le signe de la croix, et qui ne se découvrait pas devant les images des saints.

— Dix werstes ! répéta le voyageur. Je puis donc, je pense, prendre sans inconvénient sur le côté.—Mironow, ajouta-t-il en s'adressant au cosaque, conduis les chevaux sous le hangar, et donne-leur du foin. Je veux me reposer un peu.

Quand le cosaque fut sorti, le voyageur ôta son surtout, sous lequel il avait un petit spencer vert à aiguillettes d'or et collet noir. Il tira ensuite de sa poche un cornet à poudre et une paire de petits pistolets, dont il examina la lumière, et mit de la poudre fraîche dans le bassinet ; puis, après une courte pause, il demanda à la vieille paysanne s'il n'y avait point de Français dans son village.

— Non, mon cher monsieur, répondit la vieille, jusqu'à présent Dieu nous a épargnés.

— Mais dans les environs ?

— Je n'en ai point entendu parler, monsieur.

— Y a-t-il loin de votre village à la route de Wladimir ?

— C'est ce que je ne saurais vous dire, monseigneur.

— Mais d'où vient donc que tu ne sais rien ?

— Que voulez-vous, mon bon monsieur, je suis une vieille femme. Si mon fils était à la maison...

— Et où est-il donc allé ?

— Il s'est rendu hier soir au moulin ; mais son tour ne peut pas encore être venu, et il est bien temps qu'il revienne à la maison. Attendez, j'entends quelqu'un..... ne serait-ce pas lui?..... Non, ce sont des cavaliers..... des militaires, je crois !... Ce sont peut-être des Français... Que le ciel nous soit en aide !

— Y en a-t-il beaucoup ? demanda le voyageur en se levant précipitamment du banc sur lequel il était assis.

— Ils ne sont que deux, mon cher monsieur.

— Que deux ! répéta le voyageur tranquillement en se rasseyant et en rapprochant de lui ses pistolets.

— Ils s'arrêtent devant notre porte ; ils ont sans doute vu la lumière... Ils frappent !...—Qui

va là ? continua la vieille en mettant la tête à la fenêtre.

— Un officier russe, répondit une voix forte; ouvre, vieille femme, et vite.

— Faut-il que je les laisse entrer, monseigneur?

Le voyageur fit avec la tête un signe d'assentiment.

— Wanja, continua la vieille, cours ouvrir encore une fois la porte.

— Ah! je suis gelé, dit notre ancienne connaissance Sarjetzki en entrant dans la chambre; que le vent est froid! Ayant aperçu le voyageur, il le salua, et lui dit: — Vous êtes sans doute entré ici comme moi, pour vous chauffer?

— Oui, répondit le voyageur; mais je vous conseille de ne pas ôter votre manteau. Dans cette mauvaise chambre, le vent entre de tous les côtés. Je pense qu'il faut que moi-même je m'enveloppe de nouveau.

En parlant ainsi, il remit sa grosse redingote et serra la ceinture.

Sarjetzki regardait avec étonnement le voyageur, qu'à son spencer vert et ses aiguillettes d'or, il avait d'abord pris pour un officier.

— Mon costume vous paraît sans doute

étrange, dit le voyageur en souriant. Mais si vous saviez quels bons services il m'a déjà rendus !

— Pardonnez, interrompit Sarjetzki en continuant toujours à l'examiner avec attention ; si je ne me trompe, ce n'est pas aujourd'hui la première fois que j'ai le plaisir de vous rencontrer. Seulement, je ne puis plus me rappeler où.....

— En ce cas, ma mémoire me sert mieux que la vôtre. Il y a quelques mois, j'ai dîné avec vous à Saint-Pétersbourg, dans le restaurant de.....

— Frenzel ! c'est juste ! Maintenant je me le rappelle. Vous êtes ce même officier d'artillerie...

— Pour vous servir.

— Si j'ai bonne mémoire, vous eûtes à cette époque une querelle avec un Français...

— Oui ; et si dans ce moment il tombait dans mes mains, je le ferais pendre sans forme de procès. Alors, je n'avais d'autre ressource que de lui chercher querelle... Mais j'y songe !... vous étiez avec un de vos amis ; je l'ai rencontré depuis... Où est-il maintenant ?

— Qui ? le pauvre Rosslawlew ?

— Je sais qu'il a été blessé; mais cela ne paraissait pas dangereux.

—Jugez de son malheur! il était allé à Moscou pour se faire guérir.

— Et il a été fait prisonnier? Mais aussi, pourquoi n'a-t-il pas suivi mes conseils?

— On m'a dit qu'il était malade, et qu'il logeait chez un marchand appelé Sesemow.

— C'est dommage que je n'aie pas su cela il y a quelques heures; j'aurais été le voir.

— Comment! dit Sarjetzki; vous avez donc été à Moscou?

— J'en arrive à l'instant même.

— On peut donc...

— Y a-t-il rien d'impossible à un soldat? A la vérité, quand les Français découvrent que vous n'êtes pas ce que vous prétendez être, ils vous font fusiller sans pitié. Mais à tout prendre, le danger n'est pas très-grand; il faut seulement avoir l'esprit inventif, ne pas perdre la tête, et savoir profiter de toutes les circonstances favorables.

— Mais, au nom du ciel, dites-moi donc ce qui a pu vous engager à vous exposer à un danger si évident?

— D'abord, le désir de voir de mes propres

yeux ce qui se passait à Moscou. Secondement... Je ne sais pas au juste comment vous l'expliquer... Permettez ; vous êtes officier de cavalerie, et vous me comprendrez. Vous est-il jamais arrivé que, sans aucune nécessité, vous ayez sauté par dessus une barrière deux fois aussi haute qu'elles le sont d'ordinaire, malgré le danger que vous couriez de vous casser le cou?

— Oh! oui; plus d'une fois.

— N'est-il pas vrai aussi, qu'après ce saut si difficile et si périlleux, vous éprouviez une certaine satisfaction intérieure, qui ne tirait sa source que du sentiment de votre force et de votre adresse? C'est précisément ce sentiment qui fait que j'aime tant à m'exposer à toutes sortes de dangers; et d'ailleurs, me mêler inconnu parmi mes ennemis, marcher au milieu d'eux, entendre prononcer mon nom, tantôt avec des éloges, et tantôt avec des imprécations; oh! c'est là pour moi une volupté pour laquelle je risquerais tout. Mais maintenant, permettez-moi de vous demander où vous comptez aller?

—Dieu seul le sait. Je cherche mon régiment.

— Vous connaissez donc sans doute tous les

chemins de traverse et tous les sentiers de cette contrée?

— C'est là une connaissance dont je ne saurais me vanter.

— En ce cas, permettez-moi de vous faire mon compliment. Vous devez vous trouver fort heureux de n'être pas encore tombé dans les mains des Français. J'ai été moi-même obligé de sortir de Moscou par une porte autre que celle par laquelle j'étais entré, et de faire un grand détour pour ne pas être enlevé par leurs patrouilles.

— Mais que faut-il donc que je fasse? Je ne veux pas aller à Reafan ou à Wladimir, pour rester parmi les malades, quand je sens que ma blessure ne m'empêche pas de me battre contre les Français, et qu'elle se guérira d'elle-même dans quelques jours.

— Si vous ne demandez qu'à vous battre avec les Français, je puis vous en fournir journellement l'occasion. Ne vous sentiriez-vous pas disposé à être pendant quelque temps mon compagnon d'armes?

— Votre compagnon d'armes?

— Oui; mon escadron volant est sur le chemin de Wladimir, à dix werstes d'ici. Ne vou-

lez-vous pas partager pendant cinq ou six jours notre vie nomade ?

— De tout mon cœur. Vous êtes donc un de nos partisans ?

— Oui ; et le plus jeune de tous, répondit le voyageur en souriant.

— Est-ce par le grade que vous voulez dire ?... Il faut donc que ..

— Il suffit. Vous voyez que je suis masqué, et on ne nomme pas les masques par leur nom. —Eh bien, Mironow, quelles nouvelles ? continua l'officier en remarquant le cosaque qui venait d'entrer.

— Je venais, mon officier, répondit le cosaque, d'apporter notre bissac. N'auriez-vous pas besoin de manger un morceau ?

— Très-volontiers, mon ami. Prends pour toi une demi-mesure d'eau-de-vie, et pour nous une bouteille de Champagne et un morceau de fromage. Mais ne bois pas la demi-mesure tout entière ; car nous allons partir sur-le-champ.

— Afin d'être bien sûr qu'il vous obéira, dit Sarjetzki, dites-lui de partager avec mon maréchal-des-logis.

— As-tu entendu, mon ami ?

— Très-bien, mon officier; j'y avais déjà pensé.

— Ce n'est pas à moi que tu feras accroire cela. Vous autres cosaques, n'aimez pas trop à partager. Là, tu peux aller. — Bonne femme, donne-nous deux verres; tu as sans doute du pain chez toi?

— Oui, mon cher monsieur, répondit la vieille avec une profonde révérence. Ayez la bonté d'en manger tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en posant sur la table un grand pain de ménage et deux gobelets de bois peint.

— Apprenez-moi donc, dit Sarjetzki en vidant son premier verre de Champagne, comment vont les affaires à Moscou.

— Ne le voyez-vous donc pas d'ici?

— Je vois que la ville brûle; mais vous avez été sur les lieux.

— Et, à dire vrai, j'ai éprouvé une véritable satisfaction. La ville est en feu aux quatre coins; les maisons de bois brûlent comme des allumettes. Dans deux jours, il n'y aura pas une poutre de reste à Moscou. Et quel magnifique spectacle! Je vous dis que c'était superbe. Ici, la flamme sort d'un grand palais de pierre, comme du sein du Vésuve; là, une fabrique

de suif émet une brillante clarté; au dessus de cette auberge, la flamme s'élève en pyramide bleue; plus loin se consume une rue tout entière; en un mot, c'est une illumination telle que le diable lui-même n'en ferait pas de plus belle.

— Quelle horreur! dit Sarjetzki en frémissant malgré lui.

— Et quelle confusion dans les rues! c'est à mourir de rire! Les Français courent çà et là, comme des chats échaudés : ils se sauvent du feu, et le feu les poursuit; ils l'éteignent en un endroit, et il éclate en vingt autres. Et d'ailleurs, avec quoi l'éteindraient-ils? dans toute la ville, il n'y a pas une seule pompe à incendie.

— Ce ne sont donc pas les Français qui ont mis le feu à Moscou?

— Et pourquoi auraient-ils mis le feu à une ville où ils comptaient se reposer et s'amuser?

— Ce sont donc les habitans eux-mêmes?

— C'est tout simple. Ne connaissez-vous donc pas les Russes? Ils brûleront tout ce qu'ils possèdent, pour ne pas le laisser tomber dans les mains de l'ennemi.

— Il est vrai que c'est là un trait caractéristique du peuple, et il faut convenir qu'il y a

dans ce trait quelque chose de grand, de sublime...

—Je ne sais pas s'il est sublime, interrompit l'officier d'artillerie; mais en tous cas, je suis convaincu qu'il abat un peu l'orgueil de ces conquérans du monde; et ce qui vaut mieux, c'est qu'il augmente encore la haine des Russes contre les Français. Vous verrez comme le peuple tombera maintenant sur eux.

— C'est donc lui qui a mis le feu à notre chère Moscou?

— Qu'est-ce que cela nous fait, pourvu qu'ils les tuent?

— Il y a bien quelque chose de vrai là-dedans. Si les Français n'étaient pas venus à Moscou...

— Nous n'y aurions pas mis le feu; c'est tout naturel.

— Mais vous avouerez pourtant que c'est un horrible malheur. Je ne parle pas de ceux qui ont pu quitter Moscou. Ils ne sont que ruinés, rien de plus; mais les malades, les pauvres, tous ceux qui ont été obligés de rester...

— Pensez-vous qu'il y en ait eu beaucoup?

— Je veux bien admettre que leur nombre soit peu considérable; mais sont-ils moins à

plaindre pour cela? Quand on songe que des familles entières, privées de toutes ressources, n'ayant pas un morceau de pain à manger...

— Qu'est-ce que cela fait, pourvu que les Français n'aient rien à manger non plus?

— Sans secours, sans abri...

— Elles coucheront à la belle étoile, pourvu que les Français fassent de même.

— Les nuits sont déjà froides; et que deviendront ces infortunés, si l'hiver est précoce?

— Ce qu'ils deviendront? Rien n'est plus facile à dire : ils géleront dans les rues; mais, en revanche, les Français n'auront pas chaud non plus... Soyez sans inquiétude.

— Convenez pourtant que l'humanité...

— Taisez-vous donc, interrompit l'officier d'artillerie avec un sourire effrayant; l'humanité, la philanthropie, la compassion, et toutes ces vertus sentimentales, ne valent pas une charge de poudre dans notre profession.

— Comment! s'écria Sarjetzki, vous voulez que le militaire soit sans compassion?

— Demandez à Napoléon. Il n'aurait pas été loin, avec votre philanthropie! Ainsi, par exemple, si par générosité il n'avait pas voulu laisser ses Français dans l'embarras en Egypte, il ne

serait jamais devenu empereur; et s'il n'avait pas fait fusiller le duc d'Enghien [1]...

— Il ne se serait pas attiré les malédictions de toute l'Europe, interrompit Sarjetzki avec humeur.

— C'est possible; mais aussi, il n'aurait pas convaincu les Bourbons que la France leur était fermée à jamais. J'avoue, continua l'officier d'artillerie avec une sorte d'enthousiasme, que je ne puis assez admirer cet homme : quelle inébranlable fermeté! quel mépris pour toute l'espèce humaine! comme la vie des générations enlevées est sans importance à ses yeux! comme il choisit avec sang-froid ses victimes, imitant en cela la destinée; et comme il se rit des murmures impuissans des peuples couchés à ses pieds! Oh! il faut dire la vérité : Napoléon est un grand homme. Oui, oui, ajouta l'officier d'artillerie, vous pouvez en penser ce qu'il vous plaira : celui qui a dit qu'il pouvait *consommer* tant de mille hommes par jour, était fait pour

[1] Depuis long-temps il a été prouvé que Napoléon n'était pour rien dans la mort du duc d'Enghien, et que Murat avait tout fait. D'ailleurs que faisait à Napoléon un Bourbon de plus sur le globe, et que fait à sa mémoire l'opinion d'un Russe!

commander à autant de millions. Mais achevez votre verre; il est temps de partir.

— Vraiment, dit Sarjetzki, vous êtes passé maître en fait de panégyriques. Le plus mortel ennemi de Napoléon n'aurait pu imaginer contre lui de satire plus sanglante que votre éloge.

— L'officier d'artillerie sourit et ne répondit rien.

Au bout d'environ cinq minutes, nos officiers quittèrent le village en observant toutes les précautions militaires. Le cosaque, marchant le premier, formait l'avant-garde. Il était suivi des deux officiers, et à vingt pas plus loin venait le maréchal-des-logis des hulans en arrière-garde. Après qu'ils furent sortis de la barrière, ils prirent sur la droite et suivirent un chemin de traverse ; ils pénétrèrent dans un bois épais de bouleaux. Les arbres étaient agités par un vent glacial, qui rugissait comme un lion dans la forêt. Au-dessus de leurs têtes roulaient, sur le sombre azur d'un ciel nocturne, comme des flots de laves, d'épais nuages éclairés par l'incendie de Moscou, que l'épaisseur du bois cachait à leur vue. Nos voyageurs gardaient le silence. Depuis long-temps Sarjetzki avait remar-

qué que le chemin ou plutôt le sentier qu'ils suivaient dérivait sur la droite, et les rapprochait par conséquent de Moscou.

— Sommes-nous sur la bonne route? demanda-t-il à la fin à son compagnon.

— Soyez tranquille, répondit celui-ci; nous ne nous égarerons pas.

— Mais il me semble que nous nous rapprochons de Moscou.

— Vous avez raison. Nous n'en sommes plus qu'à quatre werstes.

— Mais ne serait-il pas plus sûr de nous en éloigner, au contraire?

— Pour cela il faudrait traverser la plaine, tandis qu'ici, quoique plus près des Français, nous sommes dans le bois. Mais le bois commence à s'éclaircir. Là, à gauche, à ce qu'il me paraît... voyez-vous ce grand sapin?... tout juste... Dans un moment, nous serons dans une vaste prairie; puis nous rentrerons dans la forêt; ensuite nous arriverons sur la route de Kolomanski, nous tiendrons sur la gauche, et, à ce que j'espère, dans deux heures nous serons à la maison, c'est-à-dire dans mon camp... bien entendu, pourvu qu'il n'y soit rien arrivé pendant mon absence. Mais, même quand cela se-

rait, je sais où je trouverai mes hommes. Les Français ne les prendront pas.

Pendant cette conversation, nos voyageurs parvinrent à une grande clairière, d'où l'incendie de Moscou s'offrit à leurs regards dans toute son effrayante majesté. De distance en distance on voyait, comme autant d'îles solitaires dans cette mer de feu, des parties sombres : c'étaient les quartiers de la ville déjà brûlés.

— Quel magnifique tableau ! dit l'officier d'artillerie en arrêtant son cheval. Voyez comme on distingue bien les cathédrales, l'Iwan-Weliki, tout le Kremlin. Ne dirait-on pas un tableau transparent dans un cadre de feu?

— L'enfer même ne saurait être plus effroyable! s'écria Sarjetzki en frémissant à l'aspect de ce spectacle de destruction.

— Oh! oh! continua son compagnon, le feu atteint le Kremlin. Voyez; tout autour, de tous les côtés... Braves gens! En vérité, si Napoléon est encore dans le Kremlin, il conviendra que nous l'avons reçu comme il convient à un étranger à qui l'on veut faire honneur, et que nous l'avons régalé d'un bain à la russe.

— Un beau bain, vraiment! dit Sarjetzki à demi-voix.

— Ne connaissez-vous donc pas l'ancien proverbe? Il faut proportionner la saucisse à l'homme qui doit la manger. Des gens tels que vous et moi se baignent dans une étuve ordinaire; mais pour sa majesté impériale, ne faut-il pas chauffer tout le Kremlin? Je suis sûr que les murs sont déjà brûlans. Et puis, la Moskowa est sous la main. On n'a qu'à arroser les pierres, et l'on ne manquera pas de vapeur.

— Je m'étonne seulement, dit Sarjetzki, que vous puissiez encore plaisanter.

— N'est-il pas vrai que cela est étrange? mais venez.

Ils firent encore deux werstes dans le bois, en gardant un profond silence.

— Comme le vent mugit! dit enfin Sarjetzki; et le croiriez-vous? quand on écoute bien, on trouve une sorte d'harmonie dans ces mugissemens. Ils passent d'un ton à un autre. Tantôt c'est une basse-taille, et tantôt une haute-contre. Et... qu'est-ce que cela veut dire?... Ne dirait-on pas le bruit d'une chute d'eau?

— Non, de par tous les diables! dit le compagnon de Sarjetzki en retenant la bride de son cheval; ce n'est ni du vent ni de l'eau.

— Qu'est-ce donc?

— Ce sont des pas de chevaux. Tout juste! voilà Mironow qui vient nous avertir. — Eh bien! l'ami, quelles nouvelles?

— De la cavalerie arrive par le chemin de Kolomenski, mon officier.

— De quel côté?

— Du côté de Moscou.

— Ce sont par conséquent des Français. Je vous prie de vous tenir tranquilles.

Au bout de quelques minutes, un détachement de dragons français se fit voir sur le chemin qui passait à environ dix pas de nos voyageurs. Les soldats parlaient ensemble à haute voix; les officiers riaient; seulement, de temps en temps, une expression qui ressemblait à une imprécation, et qui pourtant ne s'adressait pas à la Russie, parvenait à l'oreille de Sarjetzki.

— Mon officier, dit le cosaque à voix basse après que la troupe ennemie fut passée, ils ont laissé un traînard après eux.

— En vérité?

— J'aperçois là-bas un dragon qui, à ce que je crois, resserre la sangle de son cheval. Si vous m'en donnez l'ordre, je vous l'amenerai en un instant en laisse.

— Je le veux bien; pourvu seulement qu'il ne souffle pas.

Le cosaque détacha doucement une corde de sa selle, et se glissa presque sur le ventre jusqu'à la lisière du bois. Au moment où le dragon mettait le pied à l'étrier pour remonter à cheval, il lui jeta un nœud coulant autour du cou, et le tira à terre presque étranglé. Dans l'espace d'une demi-minute, le Français fut placé sur le cheval, un bâillon à la bouche, et les mains liées derrière le dos. En cet état, on le remit à la garde d'un maréchal-des-logis de hulans, à côté de qui il suivit nos voyageurs. Après que ceux-ci eurent fait encore dix werstes dans le bois, qui devenait de plus en plus épais, ils aperçurent enfin un petit feu à travers les arbres. Mironow siffla, on lui répondit de la même manière, et une dizaine de cosaques vinrent au-devant de nos voyageurs. C'était le piquet d'avant-postes de l'escadron volant que commandait notre officier d'artillerie.

XIX.

L'INCENDIE.

—

Le vent s'était calmé. La fumée ne se déroulait plus en épais nuages dans les airs. Elle restait suspendue comme des masses de plomb sur les toits des maisons incendiées. L'atmosphère épaisse et fétide gênait la respiration ; aucun être vivant n'animait le ciel mort de Moscou. Les pigeons ne voltigeaient point au-dessus des ruines du marché à la volaille; seulement, bien haut au-dessus des nuages, planait une sombre troupe de noirs vautours.

Sur la côte de la montagne qui unit les murs élevés du Kremlin, debout, les mains derrière le dos, se tenait un homme de moyenne taille, vêtu d'une redingote grise, un petit chapeau à trois cornes et à forme basse sur la tête. A ses pieds coulait la Moskowa, dont les flots, éclairés par le reflet de l'incendie, semblaient teints de sang. Baissant la tête, il jeta un regard pensif sur ses eaux. Hélas! elles réfléchissaient pour la dernière fois l'étoile de son bonheur, qui devait ensuite s'éteindre pour jamais. A dix pas environ de lui, des maréchaux français, des généraux et quelques aides-de-camp gardaient un respectueux silence. Ils contemplaient avec horreur cette mer de feu, dont les vagues, se déroulant autour du Kremlin, semblaient vouloir dévorer cette sainte et antique demeure des czars de Russie. Dans le même temps, un marchand d'une figure agréable, portant un cafetan bleu, usé s'appuyait, au bas du Kremlin, sur la rampe de fer du quai, à côté de la porte de Tainitzk. Il contemplait, avec une satisfaction visible, tantôt le Kremlin, entouré de tous côtés de maisons en feu, tantôt la vaste partie de la ville située au-delà de la rivière, et qui commençait aussi déjà à brûler.

— Ah! est-ce toi, Wanja, dit-il en faisant quelques pas pour aller au-devant d'un jeune garçon vigoureux, qui avait l'air d'un ouvrier; eh bien! quelle nouvelle?

— Grâce au ciel, André Wassianowitsch, tout est déjà en feu de l'autre côté de la Moskowa. Dans la rue de Satzjepa et tout le long du rempart, le terrain est nu comme l'aire d'une grange. Dans celles de Peatnitzka et d'Ordinka, il reste encore, par-ci par-là, quelques maisons; mais, en revanche, la rue de Poleanka brûle si bien, qu'il n'y restera pas une poutre.

— Et à la porte de Serpuchow?

— Nous avons mis le feu en trois endroits; mais les ennemis l'éteignent toujours. La maison d'Iwan Archippowitsch Sesemow commençait déjà joliment à brûler; mais nos gens et moi l'avons éteinte d'après vos ordres.

— Je vous remercie, mes enfans. Iwan Archippowitsch est un pauvre vieillard, et sa femme n'est pas bien portante. Mais cela n'empêche pas que j'aurais trouvé moyen de les faire partir pour Kalouga, si ce n'est qu'ils ont chez eux un officier malade.

— Un des nôtres? un Russe?

— Certainement! Mais garde-toi bien de

bavarder. Attends! si je ne me trompe, il recommence à faire du vent... Veuille le ciel! Et de plus, il me semble qu'il souffle du côté de Pétersbourg!... Cela serait excellent.

— Oui, vraiment, dit l'ouvrier; voyez seulement ces tisons qui s'élèvent du marché à la volaille et de la rue de Machowoï... Peut-être cette fois lef eu atteindra-t-il le Kremlin.

— Ah! ah! dit le marchand en levant la tête; il paraît qu'ils ont eu trop chaud là-dedans. Ils sont sortis de leur tanière.

— Quelles sont ces gens, André Wassianowitsch? Sans doute des généraux français... Ils sont tout couverts d'or..... Comme ils sont brillans!

— Attends un peu, frère; ils ne tarderont pas à être enfumés.

— Voyez donc, celui qui a le plus d'or sur son habit et qui se tient devant les autres..., quel bel homme!... Ne serait-ce pas Bonaparte?... Non, pas là; directement au-dessus de nous.

Le marchand ne répondait pas, et tenait les yeux fixement attachés d'un autre côté.

— Oui, Wanja, dit-il enfin en prenant le bras du jeune ouvrier; je ne me trompe pas.

Le voilà, tout près du bord, en habit gris... c'est lui.

— Qui?... ce petit roquet-là?... Vous vous moquez de moi.

— En aucune façon. Ne vois-tu donc pas, Wanja, qu'il est le seul qui ait gardé le chapeau sur la tête?

— C'est vrai! Ah! saints du paradis! c'est étrange! Cela vérifie le proverbe : Plus l'oiseau est petit, plus ses serres sont aiguës. Seigneur Dieu! il est trop petit pour une recrue, et il fait tant de mal!

— Vois donc, continua le marchand, comme il se tient là tout seul dans la fumée..., absolument comme un milan qui regarde du sein des nuages et plane au-dessus de notre tête!

— Ah! voyez donc! ils changent de place. Quelle fumée s'élève derrière eux! Il paraît que le feu les serre de près.

— Oui, il paraît qu'en effet il commence à faire trop chaud pour eux.

— Ah! André Wassianowitsch! s'écria l'ouvrier; je crois qu'ils descendent vers la porte de Tainitzk. Ne ferions-nous pas bien de nous éloigner avant qu'il soit trop tard?

— Pourquoi cela? Ils nous demanderont

peut-être de leur montrer le chemin. Il n'est pas facile maintenant de sortir de la ville. Eh bien! pourquoi me regardes-tu comme cela?

— Eh quoi, monsieur! consentirez-vous à servir nos ennemis? dit l'ouvrier d'un air d'étonnement.

— Et pourquoi pas? répondit le marchand en souriant. Est-ce que je ne les sers pas déjà depuis deux jours, par mes paroles et par mes actes? Mais attends... les voilà!... Ils sont sortis comme des rats d'une cave empoisonnée.

Cinq à six officiers français et un général polonais sortirent précipitamment de la porte de Tainitzk, et arrivèrent sur le quai.

— Vois-tu comme ce général regarde de tous côtés? dit à voix basse le marchand; *Mossié* ne sait sans doute pas son chemin.

— Mon Dieu! s'écria le général, je ne vois partout que du feu! Le Kremlin n'a-t-il donc pas d'autre sortie?

— Non, répondit un des officiers; ce côté est sans contredit celui qui offre le moins de danger.

— Mais ne voyez-vous donc pas, interrompit le général, que le feu pénètre de tous les côtés?

— Et en face du château il y a des poudrières, ajouta l'officier.

— Ces maudits Russes! s'écria le général; les barbares!

— Des barbares! dit un officier qui portait un énorme bonnet à poil; vous êtes en vérité trop bon. Ce ne sont point des barbares, ce sont des bêtes féroces. Nous espérions nous reposer ici, nous amuser... Et maintenant! Ces maudits Kalmouks! oh! il faut absolument les refouler en Asie; il faut délivrer l'Europe de ces Tartares... En voilà précisément deux... Avec quelle brutale indifférence ils contemplent cet effroyable incendie!... Et ces animaux bipèdes porteront le nom d'homme!

— Arrêtez, dit le général; puisqu'ils sont si tranquilles, ils connaissent sans doute une issue à ce labyrinthe de feu.—Eh! mon ami, poursuivit-il en s'adressant en assez bon russe à l'ouvrier; ne pourrais-tu pas nous conduire à la porte de Twer?

— A la porte de Twer! répondit l'ouvrier en se grattant derrière l'oreille; mais où est donc la porte de Twer, mon cher monsieur?

— Où? mais du côté du chemin qui conduit à Pétersbourg.

— Le chemin de Piter? Mais ou est ce chemin, monseigneur?

— Imbécile! comment ne sais-tu pas cela?

— Je ne le sais vraiment pas, mon cher monsieur; je ne suis pas de ce pays-ci.

— Si monseigneur veut le permettre, dit le marchand, je le conduirai à la porte de Twer.

— Ecoute, l'ami, si tu nous y conduis sains et saufs, nous te paierons bien; mais si...

— Soyez tranquille, mon cher monsieur, je suis un ancien habitant de Moscou, j'en connais tous les recoins.

— Voilà, je crois, l'empereur lui-même qui vient, s'écria l'un des officiers; grâce au ciel, il s'est enfin décidé à quitter le Kremlin.

L'homme à la redingote grise sortit de la porte de Tainitzk, entouré d'une foule de généraux. Son visage sombre, mais calme, n'offrait pas la moindre trace d'inquiétude. Il jeta un regard en passant sur tous les alentours du pont de pierre, et murmura en lui-même :

— Les barbares! les Scythes!

Puis, se tournant vers le général polonais, et fixant sur lui un regard d'aigle, il dit :

— Eh bien!

— J'ai trouvé un guide, répondit respectueu-

sement le général; et si votre majesté le désire...

— En avant!

Le général polonais appela le marchand, et, se plaçant à côté de lui, marcha devant; le groupe qui entourait Napoléon suivait le guide vers le pont de pierre. En arrivant à la tour qui fait l'angle du Kremlin, ils eurent devant les yeux toute la rue de Reglinna, celle de Machowoï, et plusieurs rues de traverse qui ne formaient qu'une immense mer de feu. A droite, le long du bord de la petite rivière de Reglinna, le marché au fer s'élevait comme un mur de feu, tandis qu'à gauche les flammes des maisons qui brûlaient couvraient tout entier le quai, qui est fort étroit.

— Comment! s'écria le général polonais, faut-il que nous passions à travers ces flammes?

— Sans doute, répondit le marchand.

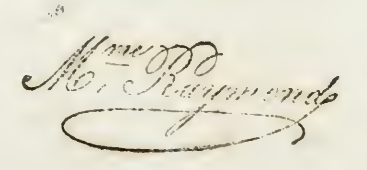
— Mon Dieu! c'est un véritable enfer!

Le marchand sourit.

— De quoi ris-tu, imbécile? s'écria le général avec humeur.

— Je vous demande pardon, monseigneur, répondit le marchand; ce feu n'est pourtant pas plus effrayant que les boulets russes.

— Les boulets russes!... Nous ne craignons



pas vos armes; mais être vainqueurs et brûler vifs!... Non, cela n'est pas agréable... — Mais où diable vas-tu donc?

— Dans cette rue de traverse, à gauche.

Le général recula en s'écriant avec effroi :

— Dans cette rue de traverse!

En effet, il n'y avait que trop de motifs de s'effrayer. La rue étroite par laquelle le marchand voulait les conduire ressemblait à la bouche d'un four allumé. Elle régnait derrière les maisons bâties sur le quai, et paraissait n'avoir aucune issue.

— Ecoute, continua le général en regardant le marchand avec méfiance; si tu avais l'infamie de vouloir nous trahir, je te jure que ta tête volerait à tes pieds avant qu'un seul d'entre nous pérît.

— Eh! mon cher monsieur, qu'est-ce que je gagnerais à me brûler vif avec vous? répondit le marchand avec un grand sang-froid ; mais en supposant qu'une pareille idée me fût entrée dans la tête, la menace de la mort m'empêcherait-elle de l'exécuter? On ne meurt qu'une fois.

— Mais pourquoi ne passes-tu pas par cette rue, qui est plus large?

— Par la Snamenka, mon cher monsieur?

Cela ne se peut pas. Un oiseau même ne pourrait plus traverser le marché d'Arbatsch.

— Ce chemin me paraît pourtant meilleur que...

— Je le veux bien ; mais après cela ne rejetez pas la faute sur moi, si nous ne parvenons pas dans la campagne; d'ailleurs, il ne sera plus temps après cela de retourner sur nos pas.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêté? dit Napoléon au général.

— Sire, je craignais..., je tremble pour vous...

— Vous tremblez... général?... Cela n'est pas possible.

— Il faut que nous passions par cette rue de traverse.

— Eh bien! n'y a-t-il pas d'autre chemin?

— Notre guide prétend que non.

— S'il en est ainsi.... Messieurs, vous n'avez jamais eu peur du feu.... Suivez-moi!

Les Français suivirent Napoléon. En une demi-minute, la chaleur devint insupportable; tous leurs habits commencèrent à fumer. Un vent violent ajoutait à l'ardeur de la flamme, qui, avec un bruit épouvantable, consumait les maisons entre lesquelles ils marchaient. Tantôt elle tourbillonnait dans l'air, tantôt elle

formait une voûte de feu au dessus de leurs têtes. De tous côtés, les toits s'écroulaient; de la tôle et des poutres à moitié consumées tombaient par terre. A chaque pas d'énormes tisons et des tas de briques leur barraient le chemin. Ils marchaient sur un sol de feu, sous un ciel de feu, entre des murs de feu [1].

—En avant! messieurs, criait Napoléon, en avant! la promptitude peut seule nous sauver.

Ils étaient déjà parvenus à la moitié de la rue de traverse qui faisait un détour subit sur la gauche. Tout à coup le général polonais s'arrêta. La rue aboutissait à une maison en feu. Il n'y avait point d'issue.

—Scélérat! traître! s'écria-t-il en saisissant son guide par le bras.

Le marchand se débarrassa de lui, renversa le général par terre, et s'élança dans une maison qui brûlait.

—Suivons le guide! s'écrièrent quelques voix; il faut que cette maison ait une double issue.

Mais en ce moment, la façade s'écroula avec un bruit affreux, et un large escalier de pierre

[1] Expressions d'un témoin oculaire, le général Ségur.

se fit voir entre deux colonnes de feu. Sur une des marches les plus élevées se tenait le marchand, entouré de feu et de flammes, et ressemblant à un malin esprit gardant les portes de l'enfer. Il jeta un regard sur la troupe de Français désespérés, et disparut, avec un grand éclat de rire, au milieu des ruines brûlantes.

— Nous sommes perdus! s'écria le général polonais. Napoléon pâlit; mais la main du Très-Haut voulut préserver encore sa tête pour de nouveaux malheurs. L'heure de la rétribution n'avait pas encore sonné. Dans le moment où tout espoir de salut paraissait perdu, cinq grenadiers français se présentèrent à la porte de la maison qui leur barrait le chemin.

— Soldats ! s'écria l'un des maréchaux, sauvez l'empereur!

Les grenadiers jetèrent aussitôt le butin qu'ils venaient de faire, et conduisirent Napoléon à travers le feu jusque dans une vaste cour couverte des débris d'édifices incendiés. Là, ils trouvèrent encore quelques chasseurs de la garde italienne, et par leur secours, toute la troupe, passant d'un tas de décombres sur l'autre, arriva enfin à l'Arbata. On trouva un mauvais cheval pour Napoléon; il monta des-

sus, et dans ce cortége triomphal, le conquérant de la Russie parvint, dans un profond silence, au pont de Dragomilow. Là, le visage des personnes de sa suite s'éclaircit pour la première fois. Le danger était surmonté, ils étaient presque hors de la ville.

—Il me semble, dit un des aides-de-camp de Napoléon, que c'est précisément par le même chemin que nous sommes entrés hier à Moscou.

—Oui, répondit un vieux colonel de cavalerie; là-bas, de l'autre côté de la rivière, est la maison de bois dans laquelle l'empereur passa l'avant-dernière nuit.

—Il aurait bien mieux fait d'y rester. Ces barbares! Comme ils nous ont accueillis dans leur Kremlin. Aurait-on pu s'attendre à une pareille réception?... Ne vous rappelez-vous pas que la veille de notre entrée dans cette maudite Moscou, on nous amena un marchand pour être interrogé.... Je crois en vérité que c'était ce même traître qui vient de nous servir de guide... C'est cela.... Maintenant je comprends tout.

—Quoi donc?

—Avez-vous donc oublié que ce Tartare, sur ma question comment les habitans de Moscou

nous recevraient, a répondu :—Il n'est pas probable qu'ils vous envoient une députation; mais ils illumineront certainement à votre entrée. N'a-t-il pas dit la vérité? Dans quel endroit a-t-on fait pour nous une plus magnifique illumination?

— Au diable cette illumination! dit Roustan, le mameluck de Napoléon, en se caressant la moustache roussie par le feu.

—Il faut convenir, reprit le premier aide-de-camp, que nos écrivains ne nous ont pas trompés dans leurs descriptions de ce pays de barbares. Quel peuple! Peut-on bien donner à ces Scythes le nom d'Européens?

—Je crois pourtant, observa le colonel, que vous avez vu plusieurs officiers russes qui ne ressemblaient aucunement à des Scythes.

— Oh! vous prenez toujours la défense des Russes, s'écria l'aide-de-camp, et cela seulement parce que vous avez eu une fois la patience de passer une année entière dans cet empire des frimas.

—Par cette même raison aussi je les connais mieux que vous, et je ne veux pas, comme beaucoup de mes compatriotes, répéter tous les sots contes que l'on débite contre la Russie;

je ne veux pas payer leur hospitalité par des calomnies.

—Mais permettez-moi, monsieur le défenseur des Russes, de vous demander comment vous justifiez l'incendie de Moscou, cet exemple inouï d'ignorance, de barbarie, de...

—Et de patriotisme, interrompit le colonel. Je conviens que cette action, nullement européenne, a quelque chose de barbare, de sauvage; mais quand je songe à la manière dont on nous a accueillis dans d'autres capitales, et que je regarde en même temps cette Moscou en feu, j'admire et je pourrais presque dire que j'envie ces Scythes.

—Vous conviendrez pourtant, colonel, interrompit un homme entre deux âges, et qui portait l'uniforme de général, vous conviendrez que cette action, à certains égards, est impossible à justifier; et que ceux qui ont mis le feu à Moscou sont incontestablement criminels.

—Envers qui, monsieur de Ségur? Si c'est devant notre tribunal, je suis parfaitement d'accord avec vous; mais je doute fort qu'on les punisse de ce crime.

—Vous ne pouvez nier, colonel, s'écria l'aide-de-camp, que l'incendie ne soit toujours

un crime; et que doit-on penser du citoyen qui, pour se débarrasser de l'ennemi, met le feu à sa propre maison [1] ?

— Il me semble qu'il est très-facile de répondre à votre question. Il est bien certain que ce citoyen hait les ennemis de sa patrie plus qu'il n'aime sa maison. Si les habitans de Moscou étaient venus au devant de nos troupes, et les avaient reçues avec joie, je crois qu'un Russe trouverait leur conduite moins aisée à justifier.

— Permettez-moi, colonel, dit l'aide-de-camp avec un peu d'humeur, de vous faire observer que vous défendez nos ennemis avec une chaleur qui peut paraître étrange de la part d'un officier français.

— Monsieur l'aide-de-camp, vous êtes encore trop jeune pour savoir mieux que moi ce qui convient à un officier. Je combattais déjà pour l'honneur de ma patrie, quand vous étiez encore au maillot, et je puis dire hardiment que je suis fier du titre de Français. Mais, par la même raison, j'estime aussi la magnanime na-

[1] C'est la question que fait M. Dulaure, auteur des *Esquisses historiques de la révolution française*.

tion russe. Cette abnégation, cet amour sans bornes de la patrie, mon cœur les comprend, car je suis.... Français. Et ne sentez-vous pas qu'en rabaissant nos ennemis, nous diminuons notre propre gloire? Une victoire remportée sur un ennemi méprisable serait-elle digne des guerriers de Napoléon?

— C'est fort bien, interrompit M. de Ségur :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire!

Mais nous voici enfin hors de la ville.

Napoléon se dirigea sur la droite, passa la Moskowa sur un pont volant, près du village de Choroschewo, et arriva enfin, après avoir fait quelques werstes à travers champs, sur le chemin de Pétersbourg. Ce fut ainsi que se termina ce fameux voyage de l'empereur des Français du Kremlin à la maison de Plaisance de Petrowsk, d'où il ne rentra à Moscou que quand l'incendie fut complétement éteint, c'est-à-dire quand la capitale presque tout entière ne fut plus qu'un amas de cendres.

—

XX.

L'ÉVASION.

—

Napoléon était depuis plus de trois semaines de retour dans le Kremlin. La grande armée russe, commandée par l'immortel Kutusow, couvrant nos fertiles provinces, restait tranquille dans son camp. Elle avait des provisions en abondance, et se renforçait journellement par des troupes fraîches qui arrivaient de toutes les provinces du Bas-Volga. La situation de l'armée française devenait au contraire de jour

en jour plus critique. Moscou, convertie en un tas de décombres, n'offrait déjà, depuis longtemps, plus de ressources, et, malgré toutes les précautions militaires, des détachemens entiers de fourrageurs s'égaraient sans que l'on entendît plus parler d'eux. De moment en moment, la haine nationale contre les Français augmentait. La conduite des soldats, qui commençaient à oublier l'obéissance militaire, l'incendie de Moscou, mais par dessus tout la profanation des églises, qui, après avoir été pillées, avaient été transformées en magasins ou en écuries, portèrent cette haine jusqu'à l'exaspération. Tuer un Français de la manière ordinaire, semblait au paysan russe une chose trop commune. Tous les genres de mort les plus cruels étaient réservés aux malheureux soldats qu'attaquaient des troupes de paysans armés, qui, devenant toujours plus hardis, finirent par engager le combat avec des détachemens considérables de fourrageurs, et remportaient même souvent la victoire. Ces pertes, en apparence peu sensibles, mais qui se renouvelaient sans cesse, affaiblissaient l'ennemi, et pour rendre ses malheurs plus grands encore, nos troupes légères coupèrent presque entièrement la communication

de la grande armée française avec ses magasins et ses réserves. On peut dire, sans aucune exagération, que tant que les Français avancèrent ou restèrent dans Moscou, les partisans russes formèrent leur arrière-garde; mais que dès qu'ils eurent commencé leur retraite, ces partisans devinrent l'avant-garde, et interceptèrent tous les convois de vivres et d'habillemens destinés à l'armée française.

Plein de confiance dans l'étoile de son bonheur, Napoléon signait au Kremlin de nouveaux réglemens pour les théâtres de Paris, se promenait par la ville dans sa redingote grise, et, sans s'inquiéter de l'affreuse situation de son armée, attendait d'un jour à l'autre des propositions de paix de notre cour. Mais la parole du czar de Russie est sacrée; il avait promis à son peuple de ne pas remettre l'épée dans le fourreau tant qu'il y aurait un seul ennemi dans les limites de son empire, et il garda religieusement sa promesse. Les jours s'écoulaient, et personne ne venait humblement s'incliner devant le vainqueur. Napoléon se fâcha, nous appela des barbares, qui n'avions aucune idée d'une guerre européenne, et finit par envoyer, sans doute par humanité, et pour ne pas ruiner

complétement la Russie, son favori Lauriston au quartier-général du prince Kutusow, avec des pleins-pouvoirs pour signer la paix, sous les conditions les plus avantageuses pour nous. On sait quel fut le résultat de cette démarche *si généreuse*. Lauriston revint à Moscou, et annonça à son maître que les barbares du Nord ne voulaient point entendre parler de paix, et prétendaient que la guerre, loin d'être terminée, ne faisait que de commencer.

Tout cela se passait vers la fin de septembre, et précisément à cette époque, la compagnie franche commandée par notre officier d'artillerie, qui se transportait sans cesse d'un lieu à l'autre, s'arrêta un soir non loin de la route de Kalouga pour y passer la nuit.

Le jour naissait. Dans une grande prairie, entourée de tous côtés de bois touffus, on distinguait, à la faible lueur des feux près de s'éteindre, quelques douzaines de baraques rangées en demi-cercle. Une demi-douzaine de chariots de bagages, deux ou trois charrettes de paysans; un assez grand nombre de chevaux attachés ensemble par troupes, les marmites de

campagne éparses sur la terre, les costumes variés des hommes assis dans les baraques ou autour des feux, tout donnait à ce lieu l'apparence d'un camp de Bohémiens. Mais en même temps de grands tas de piques fichées en terre, et des cosaques placés en faction sur la limite du bois, indiquaient que cette prairie était occupée par le bivouac d'un corps franc russe.

Dans une petite baraque entr'ouverte, étaient couchés trois officiers enveloppés de manteaux bleus. Ils paraissaient dormir profondément. Non loin d'eux et dans une autre baraque, deux fois à peu près aussi grande que la leur, un officier russe, en spencer vert, était assis devant un feu vif et pétillant. Il fumait du tabac et levait de temps en temps la tête avec une expression marquée d'impatience. Tout à coup il entendit le *qui vive* de la sentinelle. L'officier se leva, fit quelques pas en avant, et s'arrêta de nouveau. Au bout d'une minute encore, il entendit distinctement des pas de chevaux, et un cosaque de bonne mine arriva au galop dans la prairie.

— Eh bien! Mironow, quelles nouvelles? demande l'officier en s'approchant du cosaque qui était descendu de cheval; l'ennemi s'est-il réellement montré sur le chemin de Kalouga?

— Oui, mon officier; les Français ont passé la nuit à cinq werstes d'ici.

— Quelle est la force de l'ennemi?

— Je n'ai vu que les avant-postes. Je pense qu'ils sont au nombre d'environ cinq ou six cents; mais les paysans m'ont dit qu'une quantité innombrable de Français les suivait.

— C'est-à-dire deux ou trois régimens.

— C'est ce que je ne puis savoir, mon officier; mais on dit qu'ils ont aussi beaucoup de canons.

— En ce cas, ce ne sont point des fourrageurs. Va réveiller Jésaul, nous partons sur-le-champ.

En une demi-minute tout le camp fut sur pied. Mais l'officier s'approcha de sa baraque, et cria : — Holà! messieurs, levez-vous.

— Qu'y a-t-il? demanda Sarjetzki en se mettant sur son séant et en se frottant les yeux.

— Nous partons à l'instant.

— Et précisément j'étais en train de bien dormir. Avec cela, j'ai diablement mal à la tête, et c'est ce maudit punch qui en est la cause. Il faut convenir qu'en voulant bien traiter hier nos prisonniers français, nous nous en sommes fièrement donné nous-mêmes. Mais où sont-ils donc?

— N'ayez pas peur; ils ne se sauveront pas;

dit en sortant de la baraque un officier en habit court de drap gris, et qui parlait avec un accent servien très-marqué.

— Que font-ils en ce moment?

—Ils dorment, répondit le Servien d'un ton sec.

— Quand ils se réveilleront, reprit Sarjetzki, et quand ils se rappelleront tout ce qu'ils nous ont raconté, ils seront sans doute bien fâchés d'avoir bu un verre de trop. Mais il faut convenir aussi, messieurs, que vous savez merveilleusement profiter de leur franchise passagère.

Un autre officier en manteau à poil, avec un bonnet blanc de cavalier sur sa tête, répondit à l'observation de Sarjetzki :

— C'est que nous n'oublions jamais le proverbe russe : « Ce que l'homme à jeun a dans le cœur, l'homme gris l'a sur la langue. »

—Vous verrez qu'ils nieront aujourd'hui leurs aveux d'hier.

— Cela leur sera difficile, dit l'officier d'artillerie avec un sourire amer.

— Où allez-vous maintenant? demanda Sarjetzki.

— Sur la route de Wladimir, et peut-être serons-nous bientôt à moins de dix werstes de Moscou.

— A moins de dix werstes! répéta Sarjetzki... Ah! si d'une manière ou d'une autre je pouvais découvrir ce qu'est devenu mon ami Rosslawlew!

— A votre place, dit l'officier d'artillerie, j'irais lui faire une visite.

— Ah! si je pouvais seulement aller à Moscou!....

— Qu'est-ce qui vous en empêche? D'ailleurs, je vous avoue que vous avez besoin d'y aller. Il me semble que vous aimez beaucoup nos ennemis, et je pense qu'un regard jeté sur Moscou dissipera quelque peu le charme. Vous parlez bien français, nous possédons un uniforme complet de chasseur à cheval. Mettez cet habit, montez sur ce cheval, que j'ai pris à un officier ennemi, et partez tranquillement pour Moscou. On y voit maintenant un tel mélange de nations et d'uniformes, qu'il n'entrera dans la tête à personne d'examiner à quel régiment vous appartenez. . .

— En effet, si Rosslawlew est encore en vie, dit Sarjetzki, je trouverai peut-être moyen de le tirer de Moscou, et de rejoindre avec lui notre armée.

— Peut-être; mais habillez-vous vite, car nous allons partir.

Au bout de quelques minutes, Sarjetzki, par le secours d'un sous-officier de cosaque, fut transformé en officier français. Il jeta par-dessus son uniforme un manteau bleu à grand collet, sauta sur le cheval, qui était caparaçonné à la française, et dit :

— Comme ces prisonniers seront étonnés de me voir dans cet accoutrement. Mais où sont-ils donc?.... Ils dorment sans doute encore, il faut les réveiller.

— Pourquoi? demanda l'officier d'artillerie en montant à cheval; nous sommes entourés de tous côtés de Français, nous ne pouvons les traîner avec nous.

— Mais puisque nous partons?

— Ils restent.

— Tant qu'ils seront endormis.

—Allez, ils ne se réveilleront pas, dit le Servien en allumant sa pipe.

Sarjetzki sentit son cœur se glacer d'effroi. Il regarda ses compagnons avec horreur et se tut. Toute la troupe pénétra dans l'épaisseur du bois par un étroit sentier qui les conduisit dans les champs. Après avoir fait environ dix wers-

tes, ils se retournèrent sur un terrain boisé, et vers onze heures du matin ils firent halte pour se reposer dans un bois épais de sapins, non loin du village de Karatscharowo.

— Eh bien! si vous n'avez pas changé d'avis, dit l'officier d'artillerie, vous pouvez maintenant vous rendre à Moscou; moi, je vais me détourner sur la gauche, et je ne m'arrêterai plus que je n'en sois éloigné au moins de trente werstes.

Après qu'ils se furent un peu reposés, et que les chevaux eurent mangé un peu d'herbe, la troupe se prépara au départ; cependant Sarjetzki prit assez froidement congé de son compagnon d'armes, et, sortant du bois, il se dirigea en droiture vers la route qui traversait le village de Karatscharowo. Étant arrivé près d'un long chemin de fascines qui s'étendait le long d'un terrain bas jusque tout près du village, il remarqua que devant la barrière il y avait un fort piquet ennemi. Désirant se trouver aussi peu que possible avec ses nouveaux camarades, il prit à travers les champs, et évita avec soin tous les villages et hameaux qui étaient remplis de Français. De temps en temps il rencontrait des soldats dispersés dans les jardins des maraî-

chers; les uns le saluèrent, à ce qu'il crut voir, à contre-cœur, tandis que les autres le regardaient passer avec l'air de la plus profonde indifférence. Plus il approchait de Moscou, plus le nombre de ces soldats errans devenait considérable. Près de la Porte du Sauveur, les jardins étaient encombrés de militaires de toutes les nations. Sarjetzki remarqua que plusieurs d'entre ces soldats traînaient après eux des habitans de basses classes, sur le dos desquels ils avaient chargé des sacs de pommes de terre, de navets et de légumes de toute espèce, absolument comme s'ils avaient été des bêtes de somme. Il crut qu'en arrivant à la porte, on lui adresserait un grand nombre de questions; mais heusement cette crainte ne fut pas vérifiée. Le factionnaire, couvert d'un vieux manteau, avec des souliers percés et un grand bonnet de grenadier, ne présenta à la vérité pas les armes en le voyant, mais aussi lui épargna-t-il des questions embarrassantes.

Quel spectacle à la fois étrange et douloureux se présenta aux yeux de Sarjetzki quand il entra dans la ville! Au lieu de rues, il ne vit que de longues rangées de cheminées et de fours, au milieu desquels s'élevaient de distance en dis-

tance quelques maisons en pierres à moitié détruites. A chaque pas il rencontrait des troupes de soldats déguenillés; les uns, couverts de cendres et noirs comme des nègres, se roulaient dans les décombres; les autres ivres, d'eau-de-vie russe, criaient à tue tête : *Vive l'empereur*! et chantaient des chansons dans toutes les langues de l'Europe. Des tables et des chaises brisées, des tableaux déchirés, des glaces et de la porcelaine cassées, des bouteilles et des futailles vides, des chevaux morts, jonchaient pêle-mêle le pavé. Le tout ensemble offrait un tableau si affreux de désordre et de destruction, que Sarjetzki eut de la peine à s'empêcher de s'écrier : — Les méchans! en quel état ont-ils réduit la malheureuse Moscou! Élevé comme la plupart de nos jeunes gens par un précepteur français, Sarjetzki était loin d'être dévot; mais pourtant il éprouva une sensation inexprimable lorsqu'en passant devant une grande église, il lut au-dessus de la porte cette inscription : « *Écuries du général Guilleminot.* »

— Non! messieurs les Français, s'écria-t-il, oubliant qu'il était entouré d'ennemis, cela est trop fort! Outrager ce qui est sacré aux yeux d'une nation tout entière. Si vous appelez cela

être exempts de préjugés, si vous appelez cela des lumières, au diable les lumières et les peuples qui s'en vantent !

Quand Sarjetzki se trouva à peu près au centre de la ville, il eut soin de se cacher derrière des ruines toutes les fois qu'il apercevait de loin un uniforme brodé, de peur de rencontrer un général qui aurait pu lui adresser quelques questions captieuses. Parfois il fut obligé d'entrer à cheval dans un salon, et après être resté pendant quelque temps derrière une cheminée de marbre, de se faire jour à travers une suite de pièces sans parquets ni plafonds, mais qui présentaient encore des restes de dorures. Après avoir passé la petite rivière de Jause, il suivit au galop le quai de la Moskowa, et la maison des Enfans-Trouvés que les flammes avaient épargnée. Après qu'il eut heureusement dépassé le Kremlin, il remarqua qu'au milieu du pont de pierre, il y avait un grand rassemblement de peuple, et la foule l'obligea de s'arrêter à côté de deux soldats de la garde impériale. Ils causaient ensemble avec beaucoup de feu.

— Comment ! s'écria l'un d'entre eux ; les deux jeunes filles !

— Oui, répondit l'autre, elles se sont jetées devant mes yeux du pont dans la rivière.

— *Mâtin! elles sont farouches ces bourgeoises de Moscou!* se jeter dans la rivière parce que deux soldats de la garde impériale leur avaient proposé d'aller faire une promenade et se divertir avec eux! A quoi sert la galanterie française auprès de pareilles barbares?

— C'est que, vois-tu, ils voulaient les emmener de force.

— De force!.... de force!...: Mais aussi c'est que ces sottes ne savaient pas vivre!.... Quel peuple que ces Russes!.... Quelle ignorance crasse!... Tu as beau bien parler le meilleur français, ils ne comprennent pas un mot. *S.... N.. de Dieu! comme ils sont bêtes, ces barbares!*

— Bonjour, Durand, dit un inconnu à Sarjetzki en français; eh bien! es-tu content de ton cheval?

Sarjetzki étonné, s'étant retourné, vit un officier de cavalerie qui recula d'un pas, et s'écria plein de surprise:

— Ah! mon Dieu! je me suis trompé..... je vous fais mes excuses,.... je vous prenais pour mon ami.... Mais vous a-t-il réellement vendu

son cheval ?.... Oui, c'est bien lui !... Permettez-moi de vous demander combien vous l'avez payé ?

— Quatre cents francs, répondit Sarjetzki au hasard.

— Que cela ! Il m'en avait donné huit cents et il vous l'a laissé pour quatre !... C'est étrange !... Servez-vous dans le même régiment que lui ?

— Non, répondit laconiquement Sarjetzki, en cherchant à se frayer une route à travers la foule, et comme il retournait son cheval dans tous les sens, il arriva que son manteau s'ouvrit.

— C'est singulier, reprit l'officier français ; vous ne servez pas dans le même régiment que Durand, et pourtant vous portez le même uniforme.

— Les uniformes de nos régimens se ressemblent beaucoup ;.... mais, pardonnez...., je n'ai pas le temps de m'arrêter.... Place, messieurs.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? poursuivit l'officier français, en barrant le chemin de Sarjetzki ; je ne me trompe pas. Vous avez aussi son sabre.

— Je le lui ai acheté avec le cheval.

— Ce sabre !... Permettez que j'en voie la poi-

gnée.... C'est cela!... Le nom d'Adélaïde y est gravé... C'est inconcevable! Ce sabre lui avait été donné par ma sœur, et vous me dites qu'il vous l'a vendu avec le cheval?...

— Oui, monsieur, avec le cheval.... Allons, place!

— Pardonnez!... Mais cela est si étrange, si incroyable!... Je connais trop bien Durand pour croire qu'il ait été capable d'un trait si bas.

— Voulez-vous dire par là que je suis un menteur? dit Sarjetzki en faisant l'offensé.

— Oui, monsieur, c'est une fausseté.

— Une fausseté! répéta Sarjetzki d'une voix troublée. *Un démenti à moi!* Votre nom, monsieur.

— Permettez-moi d'abord de m'informer.....

— Votre nom, monsieur?

— Mais expliquez-moi donc auparavant....

— Votre nom, et pas un mot de plus.

— Renaud, capitaine de gendarmerie : et le vôtre, monsieur?

— Le capitaine Renaud!.... C'est fort bien.... Je sais où vous demeurez.... Nous nous verrons aujourd'hui même.... Oui, monsieur, aujourd'hui même!... — *Un démenti à moi!* répéta Sarjetzki en piquant des deux.

— Monsieur l'officier, monsieur l'officier! s'écriait-on de tous les côtés; allez donc plus lentement! Vous nous foulez aux pieds!.... Ah! ah! ah! miséricorde!.... Arrêtez donc cet enragé!...

Mais Sarjetzki, n'écoutant ni plaintes ni juremens, travaillait comme un possédé pour sortir de la foule, et, arrivé sur l'autre rive, il suivit au grand galop la rue de Poleanka.

Sarjetzki ne respira librement que lorsqu'il eut entièrement perdu de vue le pont de pierre. Quand il ne craignit plus d'être rejoint par le curieux officier de gendarmerie, il ralentit le pas, et la pensée consolante que peut-être il allait bientôt embrasser Rosslawlew, bannit de son esprit toute autre réflexion. Presque toutes les maisons des environs de la porte de Serpuchow étaient demeurées intactes, de sorte que tout justifiait pour lui l'opinion qu'il lui serait facile de trouver celle du marchand Sesemow. Quand il arriva à l'extrémité de la rue de Poleanka, il s'arrêta. Quelques centaines de soldats ennemis se promenaient sur la place du marché; les uns fumaient du tabac, les autres vendaient toutes sortes d'objets. Au milieu des divers idiomes de l'Allemagne, on entendait aussi

parfois les sons harmonieux de la langue italienne, le tout entremêlé de ces exclamations et de ces dictons dont le langage du soldat français est si riche. Mais dans tout ce monde, Sarjetzki ne remarqua pas un seul habitant de Moscou. Il fit le tour du marché, regarda toutes les fenêtres et se décida enfin à entrer dans une maison au dessus de la porte de laquelle pendait une enseigne où étaient écrits ces mots en français et en allemand : *François Singer, orfèvre.*

Sarjetzki attacha son cheval au perron, et entra dans une petite chambre dont les murs étaient garnis de papier déchiré. Quelques mauvaises chaises, un miroir cassé et une estampe dans un cadre noir, représentant Napoléon, formaient tout l'ameublement de cette pièce. Derrière un comptoir de bois commun était assise une jeune fille d'environ douze ans, vêtue d'une robe d'indienne fort propre, et qui travaillait à l'aiguille. En voyant entrer Sarjetzki, elle se leva précipitamment, le salua d'un air prévenant, et demanda en mauvais français ce que monsieur l'officier désirait. Puis, sans attendre sa réponse, elle ouvrit une montre qui renfermait environ trois douzaines de bagues d'or, quelques ca-

chets, des chaînes et deux ou trois croix de la Légion-d'Honneur.

— Où est le maître de la maison? demanda Sarjetzki.

— Mon papa? il est sorti.

— Ne pourriez-vous pas, ma chère enfant, m'indiquer la maison du marchand Sesemow.

— Sesemow? Non, monsieur l'officier, mais si vous pouvez attendre un peu, mon papa ne tardera pas à venir, et il le saura certainement.

Sarjetzki fit un signe d'assentiment, et la jeune fille, s'étant rassise, se remit à tricoter son bonnet de nuit de coton à raies bleues.

Il s'écoula plus d'un quart d'heure; Sarjetzki commençait à éprouver de l'impatience : à la fin, la porte s'ouvrit, et un gros Allemand à yeux étincelans entra dans la boutique. Après avoir salué poliment Sarjetzki, il répéta également en langue française la question de sa fille.

— Que désire monsieur l'officier?

— Ne pourriez-vous pas me dire où est située la maison du marchand Sesemow?

— A vingt pas d'ici; c'est une maison jaune avec des volets verts. Vous voulez sans doute parler à l'officier qui est logé chez lui?

— Oui. Vous dites dans une maison jaune à volets verts?

— Permettez donc, permettez donc!... Vous ne trouverez plus cet officier chez lui, il a changé de quartier.

— En vérité! dit Sarjetzki. N'importe! je saurai bien le découvrir.

— Permettez;... il demeure maintenant chez moi.

— En vérité!... mais il paraît qu'il n'est pas à la maison.

— Non, il est sorti; mais si vous voulez passer dans sa chambre, monsieur le capitaine ne tardera pas à rentrer.

— J'aime mieux revenir une autre fois.

— Mais arrêtez donc un moment; il me suit.

— Non,.... je me rappelle précisément.... je dois... je voulais... adieu!

— Attendez donc, monsieur l'officier, attendez donc, dit l'Allemand en regardant par la fenêtre; le voilà qui arrive!

Avant que Sarjetzki eut le temps de se recueillir, il vit entrer dans la boutique ce même officier de gendarmerie avec lequel il s'était querellé sur le pont de pierre.

— Voici un officier qui vous cherchait, dit l'Al-

lemand, et qui est entré par hasard chez moi sans savoir que vous y logiez.

Une pensée heureuse se présenta tout à coup à l'esprit de Sarjetzki.

— Monsieur Renaud, dit-il avec fierté, j'avais promis de nous revoir, et j'ai tenu ma parole. L'offense que vous m'avez faite exige une satisfaction. Il faut que vous vous battiez avec moi à l'instant même.

L'Allemand pâlit, commença à se retirer, et finit par disparaître dans une chambre voisine; mais sa fille restait toujours à la même place, et tournait ses yeux bleus vers les deux officiers, avec une expression de bonté et de curiosité enfantine.

— Avant que je vous réponde, dit froidement le capitaine Renaud, permettez-moi de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler.

— Que vous importe, monsieur? vous voyez que je suis un officier français.

— Pardonnez; je vois seulement que vous portez l'uniforme d'un officier français.

— Que voulez-vous dire par là? demanda Sarjetzki avec une inquiétude involontaire.

— Rien, monsieur, si ce n'est que Moscou

est rempli en ce moment d'espions russes, sous tous les costumes imaginables.

— Comment, capitaine, vous osez croire...

—Oui, monsieur, continua Renaud; un officier français doit connaître le service, et ne songerait pas à provoquer en duel un officier de gendarmerie, spécialement chargé de prévenir de pareilles affaires.

— Mais, monsieur...

— Un officier français ne cacherait point son nom, et ne foulerait pas le peuple aux pieds pour éviter de répondre à des questions embarrassantes, que tout officier de gendarmerie a le droit de lui adresser.

— Cependant, monsieur...

— Un officier français ne s'éloigne jamais sans permission de son régiment. Le vôtre est cantonné loin de Moscou. Il faut donc que cette permission vous ait été donnée par écrit. Voulez-vous avoir la bonté de me la montrer?

— Mais si je n'en ai point?

— En ce cas, vous voudrez bien me remettre votre sabre.

— C'est fort bien, monsieur... Vous m'avez offensé, et vous employez ce vil moyen pour éviter un duel. Permettez-moi, d'après cela, à

mon tour, de vous demander si vous êtes Français ?

— Vous épuisez en vain votre éloquence. J'ai peut-être été un peu trop vif; mais vous me pardonnerez!... Toutes vos réponses étaient si singulières; le cheval que vous avez acheté à moitié prix; le sabre qu'il est impossible que vous ayez acheté; jusqu'à l'embarras que je lis en ce moment dans vos yeux, tout me force à vous prier de me suivre chez le commandant : là, cette affaire s'éclaircira ; là, nous verrons si c'est à moi à vous demander pardon, ou si je dois vous remercier de m'avoir procuré l'occasion de prouver que je ne porte pas inutilement cet uniforme. Mais de grâce, ne vous échauffez pas... Il y a des gendarmes dans la pièce voisine. Votre sabre !

— Là, prenez-le vous-même, s'écria Sarjetzki en reculant de deux pas.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un très-bel homme, en uniforme de cuirassier et avec des épaulettes de colonel, se présenta dans la salle. A sa vue, Sarjetzki ne put s'empêcher de faire une exclamation involontaire.

— Ah ! c'est vous, comte ! s'écria-t-il, reconnaissant sur-le-champ en cet officier le colonel

Sénicour; que je suis charmé de vous voir! Ayez, de grâce, la bonté de certifier à M. Renaud que je suis réellement le capitaine Danville.

— Le capitaine Danville! répéta le colonel en fixant sur Sarjetzki un regard d'étonnement.

— Comment, comte, vous ne me reconnaissez pas?

— Pardonnez-moi, je vous ai reconnu sur-le-champ.

— Et vous vous rappelez sans doute aussi que j'ai eu le bonheur, il y a quelques mois, de vous sauver la vie?

— Comment! s'écria le capitaine de gendarmerie, vous auriez réellement...

— Oui, Renaud, interrompit le colonel, ce monsieur a dit la vérité; mais je ne m'attendais nullement à le rencontrer à Moscou, et j'avoue franchement que je suis très-étonné...

— Vous le serez encore davantage, colonel, reprit Sarjetzki, quand vous saurez que j'y suis sans la permission de mes chefs; mais votre étonnement cessera quand je vous aurai fait connaître mes motifs.

— C'est ce que j'ai peine à croire, dit le co-

lonel en secouant la tête; une telle imprudence!... Mais puis-je savoir le sujet de votre discussion avec M. Renaud?

—Imaginez-vous, comte, que M. Renaud m'a cruellement offensé; et quand je viens le chercher dans son logement, que je le trouve chez lui et que je lui demande satisfaction...

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le colonel en regardant les deux officiers. Vous venez à Moscou... pour chercher un capitaine de gendarmerie..., pour le provoquer en duel... Le diable n'y comprendrait rien.

— Ecoutez-moi, colonel, interrompit Renaud; pouvez-vous m'assurer que ce monsieur est réellement capitaine dans l'armée française?

— Ne le voyez-vous pas? D'ailleurs, je suis prêt à répéter que ce brave et généreux officier m'a arraché des mains de soldats ennemis; et si je suis encore en état de servir l'empereur et de me battre contre les Russes, c'est à lui seul que je le dois.

—Si cela est ainsi!... monsieur Danville, je reconnais mes torts... Mais ce maudit sabre!...A dire vrai, je suis toujours hors d'état d'expliquer comment Durand a pu se décider à vendre un sabre que sa prétendue lui avait donné... Avouez

que je devais plutôt croire qu'il était mort..., que son cheval et ses armes étaient devenus la proie de l'ennemi..., et que vous... Mais puisque le colonel vous connaît...

— Cette affaire est donc terminée, dit Sénicour; — je crois, monsieur Danville, que vous devez être maintenant content. D'ailleurs, le temps ne vous permettrait pas de donner suite à cette querelle, et je vous conseille, en ami, de retourner au plus vite d'où vous venez.

— Pardonnez-moi, dit Renaud; j'ai rempli le devoir d'un honnête homme, en avouant mes torts; il me reste à faire ce que le service exige de moi. Monsieur Danville s'est éloigné de son régiment sans permission; il faut absolument que j'en prévienne mes supérieurs.

— Pourquoi cela, Renaud? interrompit le colonel. Qu'est-ce qui vous en reviendra, quand on punira mon ami de son imprudence? A la vérité, ajouta-t-il en jetant un regard significatif sur Sarjetzki, sa conduite a été plus qu'imprudente; elle a été à quelques égards impardonnable; j'en conviens : mais je suis convaincu qu'il n'a été guidé par aucun motif déshonorant ou indigne d'un officier.

— Tout cela est fort bien, colonel; mais vous savez que l'ordre du service...

— Je sais tout cela, capitaine! Mais supposez que vous ne l'ayez pas rencontré... —Venez, Danville.

— Puisque vous le voulez absolument, colonel, je ne dois, je ne puis pas vous refuser.— Mais faites en sorte de vous éloigner promptement, monsieur Danville: et je vous conseille d'être plus prudent à l'avenir. L'empereur a toujours été très-sévère sur la discipline; mais à présent il l'est encore davantage. On dit qu'il est de très-mauvaise humeur; ces maudits Russes lui font perdre tout-à-fait patience. Les barbares! ils ne songent point à faire la paix! comme si la guerre devait durer toujours! Adieu, messieurs.

— Est-ce là votre cheval? demanda le colonel quand ils arrivèrent au bas du perron.

— Oui, colonel.

— Détachez-le, et faites-moi l'honneur de vous promener un instant avec moi dans la rue.

Sarjetzki, tenant son cheval par la bride, s'éloigna, avec le comte Sénicour, d'une centaine de pas de la maison du bijoutier. Le colo-

nel ayant regardé autour de lui, et s'étant assuré que personne ne pouvait les écouter, jeta un regard scrutateur sur Sarjetzki, et lui dit d'un ton sévère :

— Maintenant, permettez-moi de vous demander ce que signifie cette mascarade ?

— J'ai voulu voir si un de mes amis intimes, qui lors de votre entrée à Moscou n'a pu quitter la ville à cause d'une grave maladie, était encore en vie.

— Et vous n'aviez aucun autre but ?

— Aucun, sur mon honneur.

— C'est bien. Vous êtes un brave militaire ; je crois à votre parole d'honneur ; mais savez-vous pourtant que, d'après toutes les règles de la guerre, on devrait vous fusiller comme espion ?

— Je le sais.

— Et malgré cela, vous aviez pris la résolution de venir voir votre ami ?

— Oui, colonel ; c'est pour cela seul que je me suis décidé à endosser l'uniforme français, et à venir à Moscou...

— J'avoue que jusqu'à présent je croyais que l'amour seul pouvait inspirer de pareilles folies... Mais les momens sont précieux ; la moin-

dre imprudence peut vous coûter la vie; quittez Moscou le plus tôt que vous pourrez.

— Sans avoir vu mon ami!

— Remettez cette réunion à un temps plus opportun. Nous ne resterons pas éternellement ici...

— Je l'espère bien, monsieur le comte... Mais si mon ami vit encore, je puis le sauver.

— Le sauver!

— C'est-à-dire l'emmener hors de Moscou.

— Il est donc militaire?

— Oui, monsieur le comte! Mais votre gouvernement n'en sait peut-être rien?

— Pardonnez-moi! Maintenant je sais que votre ami est un officier, et par conséquent un prisonnier qui ne peut quitter Moscou.

— Comment, monsieur le comte, vous voudriez abuser de ma franchise?

— Oui, monsieur; j'ai déjà agi contre ma conscience et mes principes en sauvant un homme du supplice qu'il avait mérité : mais je vous dois la vie; et, quoique ce ne soit pas un présent bien digne d'envie, je n'en suis pas moins sous ce rapport votre débiteur. Maintenant nous sommes quittes, et je ne souffrirai

jamais que vous emmeniez avec vous cet officier prisonnier.

— Mais savez-vous, colonel, quel est cet officier prisonnier?

— Que m'importe?

— Savez-vous que vous lui avez déjà arraché plus que la vie?

— Comment?

— Oui, comte; cet officier est... Rosslawlew.

— Rosslawlew! le prétendu de...

— Oui, le ci-devant prétendu de Pauline de Lidin.

— Est-il possible? s'écria Sénicour en serrant la main de Sarjetzki. Quoi! cet infortuné!... ah! quel souvenir m'avez-vous rappelé!... Cette nuit affreuse!... Non!... elle ne sortira jamais de ma mémoire... Sans connaissance... nageant dans son sang... à la porte de l'église... Et puis cette folle!... O mon Dieu, mon Dieu!

Le colonel se tut, il pâlit, ses lèvres tremblèrent.

— Oui! s'écria-t-il enfin; je lui ai arraché plus que la vie..., car il l'aimait!

— Que restera-t-il à mon ami, dit Sarjetzki, si vous lui retirez sa dernière consolation, la

liberté et la possibilité de mourir pour sa patrie?

— Non, non! Je ne veux pas être deux fois son assassin. Il sera libre... Oh! si je pouvais du moins par là réparer le mal que je lui ai fait sans le savoir! je le jure devant Dieu! En me sauvant la vie, vous avez été la cause du malheur de votre ami; il faut que vous le sauviez. Allez le trouver; je ferai tout au monde pour vous; oui, tout; mais au nom de Dieu, ne lui dites pas... Ecoutez!... il a été malade..., il n'est peut-être pas encore en état de marcher. Mon domestique vous attendra à la porte avec un cheval. Dites-lui seulement que vous êtes le capitaine Danville, et il vous le laissera... Adieu... Je rentre chez moi... Allez trouver votre ami..., allez.

Le colonel traversa d'un pas pressé la place du marché, et Sarjetzki ayant remarqué qu'il n'était plus qu'à deux pas de la maison jaune à volets verts, s'approcha de la porte et frappa. Au bout d'une minute, un jeune garçon en cafetan gris déchiré vint lui ouvrir.

— Est-ce ici la maison du marchand Sesemow? demanda Sarjetzki, en s'efforçant autant

que possible de prononcer le russe avec un accent étranger.

— Oui, monsieur; mais qui demandez-vous? Il n'y a ici que des soldats.

— Il faut que je parle au maître de la maison en personne.

— Au maître de la maison? reprit l'enfant en jetant un regard de méfiance sur Sarjetzki; mais il n'y a rien chez nous, monsieur...

— N'ayez pas peur, mon enfant, je ne vous ferai pas de mal; tenez mon cheval.

L'enfant obéit, non sans inquiétude.

Sarjetzki entra dans la cour. La maison formait deux corps-de-logis : dans celui qui donnait sur la rue, on entendait parler à haute voix. Sarjetzki ouvrit la porte, et vit une dizaine de soldats de la garde impériale qui dînaient.

— Bonsoir, camarades, leur dit-il.

Les soldats le regardèrent. Un seul répondit: — Bonsoir, monsieur; mais aucun ne songea à se lever.

— Où trouverai-je le maître de la maison? demanda Sarjetzki.

— Allez toujours tout droit; il habite la chambre du coin, répondit un des soldats. — *Eh! la*

vieille! continua-t-il en frappant un grand coup de poing sur la table; *brout!*

—Que désirez-vous, monsieur? demanda une femme d'environ soixante ans qui se présenta dans la chambre.

—*Arrivez donc, vieille sorcière.... Brout!*

—Nous n'en avons pas, mon cher monsieur.

—Avons pas, cher monsieur, répéta le soldat en imitant l'accent de la vieille femme. Allons! dans l'instant. *Brout!* ou S.... D...!

—Laissez cette vieille femme tranquille, mes amis, dit Sarjetzki; voilà un ducat pour acheter du pain et de l'eau-de-vie.

—*Merci, mon officier*, dit une vieille moustache;— attendez, camarades. Je cours chez notre cantinière. Avec de l'argent, on obtient tout d'elle.

Sarjetzki fit signe à la vieille femme de le suivre, et passa avec elle dans une autre pièce.

—Écoutez, ma mère, lui dit-il à demi-voix; n'est-il pas vrai que le propriétaire de cette maison est le marchand Sesemow?

—Oui, mon cher monsieur, et je suis sa femme.

—Tant mieux. Vous avez un malade chez vous ?

— Oui, mon cher monsieur, notre plus jeune fils...

—Cela n'est pas vrai; un officier russe...

—Aussi vrai qu'il y a un Dieu, non! s'écria la vieille en pâlissant.

—Tout bas! tout bas! Ne criez pas comme cela. Il s'appelle Wladimir Sergejewitsch Rosslawlew.

— Seigneur de ma vie!... Qui a pu nous avoir trahis ?

—Soyez tranquille; je suis son ami; je suis un officier russe comme lui.

—Comment, monseigneur!

—Doucement donc, ma mère, doucement. Conduisez-moi auprès de lui.

—Ah! mon cher monsieur.... Est-ce bien vrai ce que vous me dites ?

—Vous verrez-vous-même comme il se réjouira de me voir. Conduisez-moi promptement auprès de lui.

—Je le veux bien, mon cher monsieur; mais Dieu vous punira si vous trompez une pauvre vieille femme.

Après qu'ils eurent passé par deux petites

pièces, la maîtresse de la maison ouvrit tout doucement une porte qui les introduisit dans une chambre bien éclairée, et meublée avec une sorte d'élégance. Sur un lit élevé dont les rideaux étaient en indienne, Rosslawlew était assis, le bras appuyé sur une petite table placée à côté du lit, pâle et maigre comme une ombre. Non loin de lui, un vieillard à barbe blanche lisait avec beaucoup d'attention dans un gros livre relié en cuir noir. Comme Sarjetzki entrait par la porte, le vieillard lisait à demi-voix les mots :

« Biographie de notre vénérable père de l'église... »

—Alexandre! s'écria Rosslawlew.

—Non, mon cher monsieur, interrompit le vieillard; ce n'est pas Alexandre; c'est Macaire d'Égypte.

—Chut! mon ami, dit Sarjetzki; tu as raison; c'est moi; mais sois tranquille.

—Es-tu prisonnier?

—Non, mon ami.

—Comment es-tu donc venu à Moscou? Que signifie cet uniforme français?

—Je te raconterai tout; mais le temps est

précieux. Réponds vite. Pourrais-tu aller à pied jusqu'à la porte de la ville?

—Oh! oui.

—Dieu soit loué! En ce cas tu es sauvé.

—Comment, monsieur, dit le vieillard qui, pendant cette conversation, avait regardé Sarjetzki avec étonnement; vous êtes un officier russe? Vous espérez pouvoir emmener Wladimir Sergejewitsch hors de Moscou?

—Oui, bon vieillard, je l'espère.—Mais toi, jette bien vite sur tes habits une redingote ou un manteau. Plus il sera simple, mieux cela vaudra.

—Si ce n'est que cela, mon cher monsieur, dit la vieille femme, nous trouverons bien un costume. Mais voyez comme il est faible! Le malheureux! Comment voulez-vous qu'il se traîne jusqu'à la porte de la ville?

—Soyez sans inquiétude, dit Rosslawlew en se levant; je suis presque entièrement rétabli.

—Maura Andrejewna, dit le vieillard, prends dans la malle la redingote d'Iwan. Elle ira parfaitement à monseigneur. Où est la pelisse d'André?

—Dans la cave, Iwan Archippowitsch; je l'ai cachée derrière de vieux tonneaux.

— Apporte-la... Eh bien! Qu'as-tu donc, Maura Andrejewna? Vas donc!

— Mais avec quoi, Iwan Archippowitsch, répondit la femme en jouant d'une main avec sa pelisse, veux-tu que notre André sorte?

— Eh! ma mère, il aura assez chaud dans son cafetan.

— Bientôt viendront les gelées, et les soirées sont déjà très-froides.

— Moi-même je ne souffrirai pas, interrompit Rosslawlew, que vous dépouilliez pour moi vos enfans.

— Allez, Wladimir Sergejewitsch, il ne faut pas écouter ma vieille. Elle ne sait pas ce qu'elle dit.

— Je vous paierai tout comptant, dit Sarjetzki.

— Entends-tu, Maura Andrejewna? entends-tu la honte que tu fais à ma vieillesse.... Va-t-en sur le champ.

La vieille se retira.

— Non, messieurs, continua Iwan Archippowitsch; je ne suis pas encore, grâce au ciel, assez pauvre pour cela. Et quand je le serais, j'aimerais mieux n'avoir qu'une chemise sur le corps, que de prendre un kopeck de mon

bienfaiteur. D'ailleurs, elle ne sait pas elle-même combien ses discours sont absurdes. André a encore une demi-pelisse; puis il est bien portant, grâce au ciel, et vous, mon cher monsieur, êtes encore en convalescence. Veuillez donc vous habiller. Voici votre bourse et votre portefeuille, continue le vieillard en les tirant tous deux de la malle. Dans le portefeuille, il y a cinq cents roubles en billets de banque; quant à la bourse, je ne me rappelle plus si elle contenait cinquante ou soixante roubles en or et en argent. Veuillez compter vous-même.

— Comment pouvez exiger cela de moi, Iwan Archippowitsch?

—L'argent veut être compté, mon cher monsieur.

—Nous compterons après, dit Sarjetzki en aidant Rosslawlew à s'habiller; voici la caisse... Eh bien! que te faut-il encore?... Mets-la dans la poche de côté.... C'est cela.... Ah! Wladimir, tu es bien maigri.

—Mon cher monsieur, dit la vieille femme en rentrant dans la chambre, voici la pelisse d'André. — Pardonne-moi, Iwan Archippowitsch! J'avais tout-à-fait oublié que nous avons

encore deux pelisses de peau de mouton, et une de peau de renard cachées dans le grenier.

—Maintenant, interrompit Sarjetzki, mets un chapeau rond ou bien ce bonnet... — Si vous voulez bien permettre, Iwan Archippowitsch ?

—Je vous prie de prendre tout ce qui peut vous être agréable.

— Wladimir, il est temps de prendre congé et de nous en aller.

— Mais où est mon Jegor ? demanda Rosslawlew.

—Il est sorti, mon cher monsieur, répondit la vieille.

—Dites-lui qu'il tâche de rejoindre notre armée comme il pourra. Adieu donc, mes bons hôtes ; portez-vous bien.

—Permettez, mon cher Wladimir Sergejewitsch ; toute entreprise doit commencer par la prière, et surtout quand elle est si importante, et que la vie en dépend.—Veuillez vous asseoir, messieurs. — Assieds-toi, Maura Andrejewna.

—Pardonnez, dit Sarjetzki, nous sommes réellement pressés.

— Assieds-toi, Alexandre, interrompit Rosslawlew, n'offense pas mon bon hôte.

— Je respecte tous nos anciens usages, dit Sarjetzki en prenant une chaise évidemment à contre-cœur; mais ayez la bonté d'être aussi court que possible.

Le vieillard ne répondit pas un mot. Tout le monde s'assit. Le silence que les assistans gardent dans des occasions semblables donne à cet usage, qu'une grande partie des Russes suit encore aujourd'hui avec une grande exactitude, quelque chose de solennel. Pendant près d'une demi-minute, le silence fut complet; tout à coup on entendit du bruit, et de grandes exclamations, partant des soldats français, retentirent dans toute la maison.

— A la santé de l'empereur!.... Vive l'empereur!... s'écriaient des voix de tonnerre. Les soldats paraissaient avoir quitté la table, et s'être répandus dans toutes les chambres.

Le vieillard, et, à son exemple, tous les autres, se levèrent de leurs siéges. Il se tourna vers les images des saints, s'inclina trois fois jusqu'à terre, et dit à voix basse :

—Sainte mère de Dieu! prenez sous votre sainte protection votre serviteur Wladimir. Puissent les anges du Seigneur diriger ses pas, frapper d'aveuglement les yeux de ses ennemis,

le conserver en santé, et le préserver de tout accident! Car à vous, Seigneur, appartient le pouvoir de protéger et de sauver.

—Amen! dit la vieille.

—*Vivent l'amour et le vin!* mugit une voix désagréable presque devant la porte de la chambre.

—Fais vite, mon ami, fais vite, dit Sarjetzki.

Rosslawlew embrassa en silence les bonnes gens chez qui il avait reçu l'hospitalité et qui fondaient en larmes.

—Wladimir Sergejewitsch, dit le vieillard en sanglottant, je t'ai long-temps appelé mon fils; permets que je te donne en ce moment ma bénédiction.

Puis, faisant sur Rosslawlew le signe de la croix, il ajouta :

—Maintenant, Maura Andrejewna, fais-les sortir promptement par la porte de derrière.— Que Dieu soit avec vous, mes amis! Allez avec Dieu! Je prierai pour vous.

La vieille femme conduisit nos amis dans la rue. Là, elle prit encore une fois congé de Rosslawlew, et ferma ensuite sur eux la petite porte.

— A présent, mon ami, dit Sarjetzki, tu ne prendras pas de mauvaise part si je monte à cheval et te laisse aller à pied. Je conviens que cela n'est pas très-poli de ma part; mais il faut que cela se fasse ainsi. Il faut que j'aie l'air d'être envoyé quelque part et de t'avoir pris pour guide. Tâche seulement d'arriver jusqu'à la porte. Après cela tu monteras aussi.

— Moi monter! Mais où prendras-tu un cheval?

— Cela ne te regarde pas. Je te prie seulement de ne pas m'adresser la parole, et me regarder avec effroi et en trêmblant, et de ne pas oublier que je suis un officier français et toi un bourgeois de Moscou.

Quand ils eurent passé sans malencontre la place du marché qui était couverte de soldats ennemis, Sarjetzki prit à droite et suivit la rue du Don où l'on ne rencontrait presque personne. Le petit nombre de Français qui y passaient ne faisaient presque aucune attention à eux. Bientôt ils aperçurent les murs du couvent du Don, et à l'extrémité de l'horizon, les montagnes de la pittoresque route de Kalouga.

— Qu'as-tu, Wladimir? dit Sarjetzki; tu me parais bien fatigué. Eh bien! pourquoi ne ré-

ponds-tu pas? Sois tranquille, il n'y a personne ici, continua-t-il en regardant autour de lui.... Mais qu'est donc devenu Wladimir?... Ah! le voilà là-bas!.... Comme il est resté en arrière, le pauvre garçon! *Eh! veux-tu avancer, coquin!* cria-t-il en français d'une voix dure et en arrêtant son cheval; mais Rosslawlew paraissait ne rien voir et ne rien entendre. Il demeurait comme enraciné.

— Qu'as-tu donc, Wladimir? continua Sarjetzki en s'approchant de son ami. Ne reste pas en arrière, frère. Et pourquoi tiens-tu ainsi les yeux fixés sur cette maison? Ah! je vois déjà ce que c'est, frère; tu regardes cette femme qui se tient à la fenêtre, et qui s'appuie sur l'épaule d'un officier français.... Elle n'est vraiment pas mal, mais un peu pâle.... Viens, nous n'avons pas le temps de regarder en ce moment les jolies femmes.

— Non, je ne me trompe pas, dit Rosslawlew; c'est elle.

— Paix, mon ami, paix! Tu as raison! Mon Dieu! C'est le comte Sénicour!

— Oui, c'est lui; adieu, Alexandre.

— Que veux-tu faire, Wladimir? Songe donc au lieu où tu es?

— Scélérat! continua Rosslawlew en jetant un regard flamboyant sur le colonel; je t'ai laissé impuni; mais tu étais prisonnier, et je ne voyais pas Pauline dans tes bras!..... Mais maintenant..... ton sabre, Alexandre..... Non, continua-t-il en saisissant un des pistolets de Sarjetzki; ceci est plus sûr...... Il est chargé..... Dieu soit loué!

Sarjetzki sauta à bas de son cheval, et saisit Rosslawlew par le bras.

—Laisse-moi, laisse-moi, cria Rosslawlew en cherchant à se dégager.

—Écoute, Wladimir, dit son ami avec un accent ferme; je suis ici sous un nom supposé; si je suis reconnu, on me fusillera comme espion.

— Comme espion?

—Oui. Va trouver maintenant le colonel, si tu veux; je te suis.

Rosslawlew ne répondit pas; il paraissait soutenir une lutte intérieure. Tout à coup ses yeux brillans se remplirent de larmes; il les couvrit de la main, jeta le pistolet loin de lui; et, avant que Sarjetzki eût eu le temps de le ramasser et de remonter à cheval, il était déjà arrivé sous les murs du couvent du Don.

— Doucement! s'écriait Sarjetzki, qui avait de la peine à le ratraper, doucement Wladimir; si tu cours comme cela, tu n'arriveras pas jusqu'à la porte de la ville.

— Sois sans inquiétude, répondit Rosslawlew en s'arrêtant un moment pour reprendre haleine, je me sens maintenant la force d'aller jusqu'au bout du monde. Viens, mon ami, viens.

Ils furent bientôt hors de la porte de Kalouga. A l'entrée du faubourg, ils trouvèrent un domestique avec un cheval de selle.

— Je suis le capitaine Danville, dit Sarjetzki en s'approchant de lui; donnez ce cheval à mon guide.

Le domestique aida Rosslawlew à monter; et, aussitôt qu'ils se trouvèrent en pleine campagne, ils prirent le premier sentier qu'ils trouvèrent, pour quitter la grande route, sentier qui, serpentant entre des collines couvertes de broussailles, aboutissait à une forêt touffue.

—

XXI.

LA SURPRISE.

—

Dans les commencemens, nos voyageurs, qui gardaient un profond silence, avancèrent le plus rapidement possible; mais quand ils furent parvenus à huit ou dix werstes de la ville, et qu'après avoir laissé de côté plusieurs villages ils se trouvèrent au milieu d'une forêt où depuis plus d'une demi-heure ils n'avaient rencontré personne, Sarjetzki commença à questionner Ross-

lawlew sur tout ce qui lui était arrivé depuis qu'ils s'étaient quittés.

— Maintenant, Wladimir, dit-il quand son ami eut achevé son récit, je comprends pourquoi Sénicour pâlit quand je parlai de son mariage.... Ah! saint du paradis! sais-tu que de ton aventure on pourrait faire un roman à la Radcliffe , qui ferait dresser les cheveux sur la tête! Le cimetière... minuit... et avec tout cela Fédora la folle... quels riches matériaux!... Certes, il faut en convenir, voilà des nœuds formés sous de bien heureux auspices!..... Je n'aime pas les vers; mais dans cette occasion il est impossible de ne pas se rappeler celui d'Oserow: *L'Hymen n'y parut point, Mégère y présida!* En effet peut-on se figurer une plus parfaite furie grecque que cette Fédora échevelée! Mais explique-moi une chose, mon ami. Dans le premier moment tout indique que la raison a le dessus sur les passions; tu agis avec le sang-froid le plus parfait, tu ne cherches pas à voir ton infidèle, tu ne songes point à te venger de son mari, puisque tu possèdes mille moyens de nuire à ton rival sans défense, et maintenant qu'un temps considérable s'est écoulé; maintenant que ta triste position et la maladie au-

raient dû te rendre toute ta tranquillité, tu as été au moment de faire la plus grande sottise que tu aies faite de ta vie, et cela pour cette même Pauline! Il faut en convenir, elle n'est pas mal du tout; elle a une taille charmante; et, si avec cela elle a un petit pied, je crois que j'aurais pu moi-même en être fou pendant quelques jours, pendant un mois entier.....!

— Ah! mon ami, interrompit Rosslawlew, tu ne connais pas l'amour; tu ne peux te faire une idée de ce sentiment qui est en même temps la source du bonheur et du malheur de notre vie. Oui, Alexandre, moi aussi je croyais que le repos était rentré dans mon cœur. Parfois, pour m'éprouver, je me figurais que je voyais Pauline à côté de son mari, et il me semblait que j'étais en état de supporter l'aspect de leurs caresses mutuelles et de me réjouir même de leur bonheur. Que mon erreur était grande! Quand je levai les yeux sur la fenêtre de cette maison, quand je vis une femme qui ressemblait à Pauline appuyée sur l'épaule d'un officier français, quand je la reconnus.... Oh! que Dieu te préserve à jamais d'une pareille sensation! Un froid mortel glaça mes veines, tandis que tous les feux de l'enfer s'étaient rassemblés dans

mon cœur. Ah! mon ami! tu ne sais pas encore quelles souffrances peuvent accabler notre âme, tout ce que nous pouvons et, selon toute apparence, devons supporter pendant que nous languissons dans cet exil, dans ce cachot que nous appelons la vie.

— Et pourtant tu serais toi-même fâché de quitter ce cachot, interrompit Sarjetzki en souriant. En vérité, frère, tous ces enthousiastes à grands sentimens, comme toi, sont des êtres bien ingrats : ils se plaignent toujours de la destinée. Dis-moi, la vie te paraissait-elle un cachot quand tu te croyais sûr que Pauline t'aimait?

— Mais je me suis trompé, mon ami!

— Cela fait-il que tu aies été moins heureux? Voilà comme vous êtes, messieurs; aussitôt que la moindre chose va de travers, vous vous plaignez comme si vous n'aviez jamais joui d'un moment de bonheur.

— Mais que sont les jours passés....

— Devant les peines du moment?... Va, *mon cher*, les unes s'oublient comme les autres. Je conçois, à la vérité, que ton amour-propre ait souffert....

— Que parles-tu d'amour-propre, frère?

— Oui, mon ami, ne le prends pas de mau-

vaise part! l'amour-propre joue dans ces cas un rôle très-important. Tu peux me dire ce que tu voudras; mais c'est bien contrariant quand on vient vous enlever comme cela votre prétendue sans dire gare; mais il n'en est pas moins ridicule pour cela d'en devenir fou. On crie, on tempête, et puis l'affaire est finie. A cet égard on ne peut s'empêcher d'admirer nos ennemis. Qui est-ce qui sait mieux qu'eux jouir de la vie? Le Français ne mourra jamais ni à force de rire, ni à force de pleurer; vois seulement comme il est toujours gai, toujours content de lui-même. Quand il parle raison, on aime à l'entendre, car il sait un peu de tout; quand il dit des niaiseries, elles sont encore amusantes par la grâce qu'il sait mettre dans chacune de ses paroles; et qu'elles sont aimables ces façons de parler, dans lesquelles au fond il n'y a pas une étincelle de sens commun!...Il y a sans doute chez eux des exceptions, mais elles sont extrêmement rares... Un Français mélancolique! N'est-il pas vrai que cela paraît être une contradiction dans les termes; et pourquoi sont-ils si heureux? Seulement parce que leur âme n'est pas susceptible d'impressions vives. Ils ne prennent, pour ainsi dire, que la superficie de la vie.... Écoute, mon

ami, si tu veux absolument comparer la vie à quelque chose, compare-la à la mer, mais pas à une mer orageuse; cette comparaison est déjà usée.

— A quelle mer donc, Alexandre?

— A celle de Pétersbourg quand elle est gelée. Traverse-la en tous les sens, à pied, à cheval ou en voiture; seulement n'oublie pas que sous ce miroir de glace la mort te guette, et un abîme sans fond se cache. Ne reste pas long-temps à la même place, n'appuie pas trop fort; borne-toi au contraire à glisser sur la surface.

— C'est-à-dire, ne t'intéresse à rien, répondit Rosslawlew, n'aime et ne plains personne, fuis le malheureux; sa vue pourrait t'affliger; tâche de ne point te donner d'indigestion; songe le moins possible à l'avenir qui t'attend dans la vieillesse.... C'est sans doute là ce que tu veux dire, Alexandre?

— Oh! non, mon ami; je ne veux point être un égoïste.

— Et pourtant tu ne veux t'affliger de rien! Cela n'est pas possible.

— Je conviens qu'à la première vue il y a là dedans une légère contradiction.... et pourtant je suis convaincu que cette philosophie....

— Ne vaut pas mieux que la mienne! Selon moi, la vie est une prison; et, selon toi, un jour de fête. Grâce au ciel, ni l'un ni l'autre n'est vrai. Celui qui se plaint toujours et celui qui est toujours gai.... sont tous deux des égoïstes.

— Comment cela?

— Parce que l'homme qui est incapable de partager les peines et les plaisirs des autres n'aime que lui-même.

— On peut cependant aimer même un ami, jusqu'à un certain point, s'entend.

— Mais jusqu'à quel point s'étend cette amitié dans un homme qui seulement pour voir et pour sauver son ami....?

— En voila assez, *mon cher;* ne parle pas de cela. Tu vois que j'en suis revenu sain et sauf.

— Je le vois en effet; mais j'avoue que cela m'étonne, et que je serais fort curieux de savoir comment tu t'y es pris pour cela.

— Tu seras plus étonné encore quand tu sauras que, pendant mon séjour à Moscou, j'ai provoqué en duel un capitaine de gendarmerie française.

— Est-il possible?

— Imagine-toi qu'il s'était mis en tête de vouloir m'interroger. Je commençai par men-

tir, et ce maladroit eut l'impertinence de me le dire en face.

—L'incivil personnage!

— Comme de raison, je m'échauffai et crachai du français que c'était un plaisir...

— Et il ne devina pas que tu étais un Russe?

— Comment l'aurait-il deviné?

— Il n'est pas possible que tu parles français aussi bien que si tu étais né en France.

—Pas possible! Ne savez-vous donc pas, monsieur, que j'ai été élevé dans la maison de ma tante? Savez-vous qui j'ai eu pour précepteur depuis l'âge de cinq ans? Avez-vous jamais entendu parler de l'abbé Grigel, qui parlait le parisien le plus pur? Savez-vous qu'à l'âge de dix ans je ne pouvais pas encore écrire un mot de russe? Savez-vous, monsieur, que tout Pétersbourg admirait mon accent français, et que tous les amis de ma tante la félicitaient d'avoir un neveu qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un Français? Encore aujourd'hui je me souviens que cette bonne dame disait, les larmes aux yeux, toutes les fois qu'elle me donnait sa bénédiction : « Dieu soit loué, je savais que Saschinka (le petit Alexandre) me fe-

rait honneur! » Faut-il s'étonner après cela qu'on ait pu me prendre pour un Français?

— Je veux bien admettre, mon ami, qu'à ton accent on ne t'ait pas pris pour un Russe; mais il n'est pas possible que dans tes manières, dans ton maintien...

— Dans mes manières? Attends, frère, je vais tout de suite te faire voir un cavalier français que l'on dirait sorti d'hier du Palais-Royal... Là, y a-t-il rien de russe dans ces mouvemens?

Sarjetzki se laissa aller négligemment sur sa selle, et plaça son bonnet français *en tapageur* sur l'oreille. Pendant qu'il se préparait au rôle qu'il voulait jouer, deux hommes de mauvaise mine étaient cachés derrière un buisson; l'un d'eux avait une barbe rousse, et l'autre, qui paraissait n'avoir pas été rasé depuis quinze jours, était défiguré par une énorme cicatrice. Un petit col noir, seul reste de son ancien costume, faisait reconnaître en lui un soldat licencié. Nos voyageurs continuèrent à marcher au pas sans faire attention à cette embuscade.

— Eh bien, dit Sarjetzki, y a-il quelque chose de russe en moi? Vois comme je suis assis négligemment à cheval, regarde cet air satisfait

de ma personne... qu'en dis-tu, frère? *Vivent l'empereur et la joie!... Chantons!...*

Sarjetzki donna des éperons à son cheval, le fit caracoler deux ou trois fois et se mit à chanter:

Enfant chéri des dames;
Je fus en tous pays
Très-bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

Soudain un coup de fusil se fit entendre, et une dixaine de paysans armés sortirent des buissons. Avant que Sarjetzki eût eu le temps de la réflexion, un second coup de fusil blessa le cheval de Rosslawlew, qui prit le mors aux dents. Sarjetzki courut après lui; mais il eut bientôt perdu Rosslawlew de vue. Celui-ci, affaibli par sa maladie, n'était plus en état de gouverner son cheval. Etant arrivé dans une clairière d'où partaient trois routes différentes, l'animal se jeta dans celle qui conduisait au fond du bois; une ou deux fois Rosslawlew essaya de l'arrêter; mais toujours en vain, jusqu'à ce qu'enfin au bout de deux werstes de chemin il s'abattît. Rosslawlew, croyant que son cheval se mourait, prit la résolution de se diriger du côté

où il jugea le plus probable qu'un lieu habité se présenterait bientôt à lui.

A peine avait-il fait quelques pas qu'il entendit non loin de lui les voix de plusieurs personnes. Dans le premier moment il ne savait point s'il devait se cacher ou aller au devant de ces personnes. Au bout de quelques instans il entendit très-distinctement prononcer le mot allemand *Schwerenoth*, suivi de ceux-ci proférés en français d'une voix impérieuse:

Allons, S... D...en avant!

Rosslawlew se jeta de côté; mais il était déjà trop tard; une troupe tout entière de traînards ennemis sortit du taillis.

—Halte! s'écria un grand chevau-léger bavarois en le couchant en joue avec sa carabine. Et aussitôt vingt soldats de différens régimens et nations entourèrent Rosslawlew.

— Messieurs, que voulez-vous de moi? dit-il en français, je suis un pauvre voyageur.....

— Pauvre! c'est ce que nous allons voir tout à l'heure, dit le Bavarois en écorchant la langue française.

— A vous entendre, vous êtes tous pauvres, cria un voltigeur italien en saisissant Rosslawlew

au collet; nous vous connaissons déjà, vous autres Russes. *Maledetto*!

—Doucement, camarades, dit un grenadier français d'un ton impérieux; ne lui faites pas de mal; il parle français.

—Belle recommandation! reprit un soldat français, à moitié gris, dont l'uniforme de hulan était recouvert d'un manteau déchiré. Ce mauvais sujet est peut-être un émigré.

—Eloignez-vous donc tous, dit le grenadier toujours avec les mêmes manières; je veux l'interroger.

—*Per Dio sacrato!* qu'est-ce que cela veut dire? s'écria l'Italien, cet hérétique porte une croix.

—Il n'est donc pas Français! dit d'un air dédaigneux le soldat en manteau.

—Oui, et une croix d'or par-dessus le marché! continua l'Italien en arrachant à Rosslawlew une petite croix d'or qu'il portait au cou suspendue à un étroit cordon.

—Veux-tu bien le laisser tranquille, *sacré Italien!* s'écria le grenadier en le repoussant; ne craignez rien et répondez à mes questions: qui êtes-vous?

—Un bourgeois de Moscou.

— Êtes-vous Russe?

— Oui.

—D'où vient donc que vous parlez français?

— Je l'ai appris.

— C'est bien; cela prouve que vous estimez notre grande nation... —Doucement, messieurs, ne le touchez pas, je vous en prie!—Ne pourriez-vous pas nous dire s'il y a des paysans armés dans le village voisin?

— Je n'en sais rien.

— Tu ne le sais pas! mille tonnerres! reprit le Bavarois; comment est-il possible que tu ne le saches pas? Parle.

— J'ai toujours suivi le bois et n'ai passé par aucun village.

— Il ment! s'écria l'Italien; donnez-lui des coups de crosse... *Corpo di Dio!* cela le rendra plus communicatif.

— Doucement, camarades, interrompit le grenadier; ce barbare estime notre nation, et je ne souffrirai pas que personne l'insulte!

— Vraiment! dit le Bavarois; et si je veux l'insulter?

— Je ne te le conseillerais pas.

—Qu'est-ce que tu veux dire par-là? T'imagi-

nerais-tu par hasard qu'un chevau-léger bavarois ne vaut pas un grenadier français?

— Comment! que diable? tu oserais te comparer à un soldat français? *Misérable Allemand*! mais sais-tu donc.....?

— Je sais que je dois obéir à mon capitaine; mais si tout soldat français...

— Mais sais-tu aussi, animal, ce que c'est qu'un grenadier français? sais-tu qu'entre toi et ton capitaine il y a une plus grande distance qu'entre moi et le roi de Bavière?

— Comment? quoi?

— Oui; un rustre comme toi ne deviendra de sa vie capitaine, tandis que chaque grenadier français peut devenir votre roi.

— Diantre! Et comment cela?

— Très-naturellement mon propre frère est devenu en une seule campagne, de sergent, capitaine; à la vérité, après avoir enlevé à l'ennemi deux drapeaux et trois pièces de canon. Et ne pourrait-il pas m'arriver de prendre une douzaine de drapeaux et une batterie tout entière? par ce moyen je deviendrais pour le moins colonel, puis général, puis maréchal; et, après cela, au premier moment je serais roi. Alors si le ha-

sard veut que ce soit au tour du vôtre à cesser de régner.....

— Cela est vrai, très-vrai; *il a raison!* s'écrièrent à la fois tous les soldats français?

— Maintenant, gros lourdaud d'Allemand, reprit le grenadier français, commences-tu à comprendre ce que c'est qu'un soldat français?

Le Bavarois, attaqué de tous les côtés, perdit sa présence d'esprit, et ne répondit pas un mot.

— Camarades, dit alors le grenadier, nous n'avons pas de temps à perdre; nous sommes encore loin de Moscou; allez toujours en avant; il faut que j'interroge encore une fois ce Russe en secret. —*Allons, mordieu! avancez donc.*

Toute la troupe se remit donc en marche; mais le grenadier français s'approcha de Rosslawlew, et lui dit à demi-voix.

— Ne craignez rien!..... le Français est toujours généreux... mais vous connaissez le droit de la guerre.... avez-vous de l'argent sur vous?

— Je vous donnerai volontiers tout ce que je possède.

— Epargnez-vous cette peine, continua le grenadier en fouillant Rosslawlew de tous les côtés, je le prendrai bien moi-même... un porte-

feuille!... c'est cela! des billets de banque... je ne peux pas souffrir ces chiffons de papier.... ils n'ont de valeur qu'ici, et ce que nous prenons ne nous rapporte rien... Ah, ah! une bourse!... de l'argent blanc!..... c'est excellent!..... de l'or!..... *c'est charmant! adieu!*

— La Valeur! où restes-tu donc? dit le hulan français en venant au devant du grenadier. Il n'y a que toi qui connaisses cette contrée. Par où faut il que nous passions maintenant?

— Toujours tout droit.

— Oui; mais il y a deux routes.

— Cela ne se peut pas.

— Mais quand je te dis deux.....

— Cela vient seulement de ce que tu vois double.

— Cela n'est pas vrai. Ainsi je vois fort bien par exemple que ce Russe n'a qu'un manteau et non deux. En conséquence je ne le prends pas, je le troque contre le mien qui ne me tient pas chaud du tout... Ah! ah! je crois vraiment que c'est une pelisse!... —ôte-la, camarade!

Rosslawlew obéit; le hulan jeta son propre manteau et endossa la pelisse.

— Les Russes ne sont pas si bêtes, dit-il en s'en allant avec le grenadier; et si ce sont vrai-

ment eux qui ont inventé ces pelisses, c'est une excellente idée qu'ils ont eue là.

Quand Rosslawlew eut perdu toute la troupe de vue, et qu'il eut mis le manteau abandonné par le Français, il remarqua qu'une des poches contenait un objet assez lourd; mais il n'eut pas le temps de satisfaire sa curiosité et d'examiner la trouvaille qu'il avait faite. Il entendit tout à coup à peu de distance des cris sauvages, suivis de coups de fusil, et au bout de quelques minutes le bruit de plusieurs hommes qui fuyaient.

Rosslawlew n'eut pas de peine à deviner que les traînards français avaient été surpris par une troupe de paysans armés. Il délibérait encore sur le parti qu'il devait prendre, quand il vit cinq soldats français poursuivis par des paysans passer devant lui et se disperser dans les bois.

— En voici encore un, dit un jeune paysan en montrant Rosslawlew.

— Donne-lui son compte, rugit un grand homme à barbe rousse; et au bout d'un instant Rosslawlew se vit entouré de toute la troupe de paysans armés de faux, de fusils et de haches.

—



XXII.

LES FOURRAGEURS.

—

Au milieu d'un grand village, sur une vaste pelouse qui servait de marché, où des moutons paissaient et des enfans jouaient, s'élevait une vieille église de bois avec un grand clocher. A la porte, sur un des degrés du perron où l'herbe croissait, était assis un vieillard octogénaire vêtu d'une redingote verte à collet de galon rouge. Une demi-douzaine de médailles de différentes formes et grandeurs couvraient sa poitrine. Il

parlait avec un jeune homme qui se tenait debout devant lui, et qui, d'après son costume, paraissait appartenir à l'état ecclésiastique.

— Non, Alexandre Dmistrisch, disait le vieillard en secouant la tête; cela a beau tarder, il faudra bien qu'à la fin notre village finisse par y passer. L'ennemi doit être furieusement en colère contre nous?

— Et ce n'est pas sans motif, répondit le jeune homme. Nous leur donnons terriblement de fil à retordre. Mais Dieu est bon. Jusqu'à présent nous avons toujours eu le dessus. *Audaces fortuna juvat*, c'est-à-dire, qui ne risque rien n'a rien, Kondratji Pachomitsch.

— Sans doute, mon cher. Dieu protège la bonne cause; mais avec tout cela, si l'on apprend à Moscou que cinq à six cents Français ont déjà été tués dans notre village, et si l'on nous envoie encore une couple de régimens...

— Eh bien! nous nous battrons.

— C'est là le mal; vous vous battrez; mais moi que ferai-je? il faudra que je me laisse assommer comme un chien.

— Allez, Kondratji Pachomitsch; la mort aussi a sa douceur.

— Il ne s'agit pas de mourir, mon cher; quand

vous autres jeunes gens n'avez pas peur, pourquoi ferais-je tant de façons à mon âge ? mais je ne puis souffrir l'idée que peut-être ces scélérats se moqueraient de ma vieille tête blanche. Qui sait si par mépris ils ne me laisseront pas en vie? Ah! la vieillesse, la vieillesse! si j'étais encore comme autrefois, j'embrocherais trois Français sur ma baïonnette. Les Turcs sont des hommes bien plus forts, et pourtant je ne les craignais pas! Quand nous prîmes d'assaut Ismaël, sous les ordres du comte Suwarow, monseigneur Sergie Dmistrisch était notre capitaine... que Dieu veuille avoir son âme ! Ce n'était point un chef, c'était un père! Et quel brave soldat!... Il me semble que je le vois encore... nous n'avions pas eu le temps de compter trois, que, comme un faucon, il était déjà sur le mur et toute la compagnie après lui... hourrah!

— Vous m'avez déjà raconté cela, Kondratji Pachomitsch.

— Oui, mon cher, dans ce temps j'étais un autre homme; j'allais avec plus de courage dans le feu. Je savais bien que l'ennemi ne m'aurait pas vivant. Mais, maintenant que suis-je?... un enfant peut me jeter par terre... Seigneur Dieu, comme la main me tremble! hier

j'ai voulu essayer de tirer; j'ai visé la haie, et j'ai tué la vache du curé. Mais où donc est le prêtre Jegor? est-il déjà de retour ou non?

—Pas encore, on m'a dit que les Français l'avaient fait prisonnier.

— Ah! les brigands! les prêtres même ne sont plus en sûreté contre eux! et les hérétiques ne songent pas que de cette manière un pauvre vieillard comme moi peut mourir sans confession ni viatique.

— Ils auront sans doute appris qu'il était de notre village. Les Français nous appellent des révoltés.

— Des révoltés! ah! les infâmes! mais comment osent-ils parler ainsi? nous révoltons-nous contre notre empereur? les accueillons-nous favorablement?

— C'est précisément parce que nous ne le faisons pas. Ils disent:—*Tui quid nihil refert, ne cures*, c'est-à-dire, ne t'embarrasse pas de ce qui ne te regarde pas; et nous disons au contraire *Cuneus cuneum trudit*, c'est-à-dire, un clou chasse l'autre.

— Ah! mon cher, cesse donc une fois de ne pas parler russe.

— C'est une habitude, Pachomitsch! chez

nous, à Peruwa, on ne peut pas faire un pas sans citer un proverbe latin.

— Les moines du couvent de Peruwa sont-ils donc des Latins et pas des Russes? Tu ne sais pas combien cela déplaît à nos paysans. Qu'est-ce que cela veut dire? disent-ils; ce séminariste qui est avec nous paraît être un bon garçon, et pourtant il parle toujours français.

— Français! les ignorans!

— Alexandre Dmistrisch, cria une voix du haut du clocher, les nôtres viennent.

— Es-tu bien sûr que ce soient les nôtres, André? dit le séminariste en levant la tête; fais bien attention.

— Oui, ce sont eux. Devant eux marchent Jerema le Louche et le soldat Potapitsch. Ils conduisent quelqu'un. C'est sans doute un Français qu'ils ont fait prisonnier.

—Je ne pense pas que ce soit un Français, dit le vieux sous-officier en secouant la tête; ils lui auraient donné son fait vingt fois sur la route. Qui sait s'ils n'ont pas pris un espion ou un traître, comme l'ont fait dernièrement ceux de Bronnitz?

—Que dis-tu? Pachomitsch? Que Dieu nous

en préserve! Il suffit qu'*un* Russe se soit déshonoré en servant nos ennemis.

— Que veux-tu, mon cher? il y a des mauvais sujets dans toutes les familles.

— Voilà que nos gens sortent déjà du bois. Viens, Kondratji Pachomitsch, dans la salle de justice. S'ils ont réellement arrêté un homme suspect, il faudra bien l'interroger; sans quoi ils feraient d'un innocent un coupable : *Auri est bonus....*

— Cesse donc de cracher ainsi du latin, interrompit le vieillard avec humeur. Prends garde, Alexandre Dmistrisch, de prononcer de ces phrases finlandaises dans la salle du tribunal; car il pourrait t'en arriver malheur.

—Finlandaises! répéta le séminariste en lui-même; finlandaises!... *Ignarus!... Barbarus!*

—Allons, que ce soit fini!—Et toi, André, continua l'invalide en s'adressant au jeune garçon qui était au haut de la tour, donne-nous un signal si tu vois des ennemis.

Le tribunal, qui était situé sur la même pelouse ou marché, à côté de l'église, ne se distinguait des autres maisons qu'en ce qu'il n'avait point de cour, et qu'il était un peu plus grand. Quand l'invalide et le séminariste y entrèrent,

ils y trouvèrent déjà réunis cinq vieillards et le bailli du village. Le sergent et notre savant latiniste saluèrent les assistans, et s'assirent à la place d'honneur, sous les images des saints. Au bout de quelques minutes entra un soldat licencié avec un fusil, et derrière lui un gros paysan à barbe rousse, avec un grand couteau de cuisine à sa ceinture. Autour de la maison et dans le vestibule se pressèrent environ deux cents paysans, la plupart armés de fusils évidemment enlevés à des soldats français.

—Eh bien, frère, demanda le bailli, avez-vous pris quelques Français dans le village de Bogorodsk?

—Non, Nikita Paramowitsch, dit l'homme à la barbe rousse; ces chiens nous ont échappé.

—Ils ont fait, dit-on, les cent coups dans le château pendant toute la matinée. Ils ont renfermé l'intendant dans un cercueil dont ils ont cloué le couvercle. Le croirais-tu? Ils ne veulent que du karatsch, et méprisent notre pain.

—Ah! les impies, s'écria le bailli. Mépriser les dons de Dieu

—Ils sont gourmands en diable, dit un jeune

paysan bien fait en cafetan bleu. Ils devraient être trop heureux d'avoir de quoi manger. Le froment ne croît pas pour tout le monde.

—Ceux de Bogorodsk sont bêtes à manger du foin, dit le paysan roux. Ils nous envoient un exprès, et courent eux-mêmes dans les bois. Ils auraient dû recevoir les ennemis avec le sel et le pain; leur offrir du vin et de la bière; les tranquilliser complètement... et alors nous serions arrivés et serions tombés sur eux à l'improviste.

—Comme nous nous retirions, dit le soldat en retraite, nous rencontrâmes des Français; mais le diable peut savoir si c'étaient ceux-là ou d'autres.

—Eh bien, mes enfans, demanda le sergent, qu'en avez-vous fait? Les avez-vous bien peignés?

— Très-joliment, Kondratji Pachomitsch.

—Ils ne se sont donc pas défendus?

—Mais oui! Quand nous sommes sortis du taillis pour tomber sur eux, ils s'arrêtèrent pour nous recevoir, et commencèrent à tirer. Il y en avait un surtout, en bonnet à poil (c'était sans doute le commandant), qui ne faisait que crier

allong, cam'rad'! Quant aux autres, cela allait mal; ils n'écoutèrent pas le commandement; ils firent trois décharges, après quoi ils prirent la fuite. Je ne sais pas au juste combien il y en a eu de tués; mais un bon tas est resté couché dans le bois.

—Ce qui m'étonne, dit le bailli, c'est d'où peuvent venir tant de Français! Nous ne faisons qu'en tuer, et il en reparaît toujours.

— Croyez-moi, compère Paramowitsch, interrompit le paysan en habit bleu, ils sont comme les mouches d'automne; ils crèveront tous dès que viendra l'hiver.

—Nous en avons pris un vivant, Paramowitsch, dit le roux; le diable sait qui ce peut être; il parle russe, et soutient fort et ferme qu'il est un vrai croyant. Je ne pourrais pas redire tout ce qu'il nous a raconté; il a prétendu qu'il était un officier russe qui s'était sauvé de Moscou, qu'il n'avait rien de commun avec nos ennemis, et mille autres billevesées encore, auxquelles je n'ai rien compris. Tout ce que je sais, c'est que ce ne sont que des mensonges, et qu'il ne faut pas croire un mot de tout ce qu'il débite. C'est un Français, j'en réponds, en corps et en âme.

—Qu'est-ce qui te fait penser ainsi? demanda le séminariste. Si par hasard il avait dit la vérité?

—La vérité! En ce cas, pourquoi l'aurions-nous trouvé avec des Français?

—Il les avait peut-être rencontrés tout comme vous autres.

—Mais il y a une heure qu'il voyageait avec un officier français, dit le soldat; j'ai tué aussi son cheval.

—Comment! avec un officier français?

—Certainement.

—Mais es-tu donc bien certain que cet officier était Français?

—Si j'en suis certain? Belle demande! Ah! monsieur le séminariste, nous connaissons les uniformes français mieux que vous. J'en ai vu tant et plus à Austerlitz. D'ailleurs, un officier russe chanterait-il des chansons françaises? Et cela avec autant de facilité que l'eau qui coule d'une fontaine?

— Et celui que nous avons pris chantait avec lui, dit le paysan roux; je l'ai entendu de mes oreilles.

—Pour moi, je ne l'ai point entendu, interrompit le soldat; mais je les ai vus marcher à

côté l'un de l'autre, amicalement comme si c'eût été deux frères.

— Pourquoi tous ces discours? s'écria le bailli; il n'y a pas de doute que ce ne soit un Français. Qu'en pensez-vous, vrais croyans?

— Assurément, Nikita Paramowitsch, assurément! s'écrièrent tous les vieillards.

— Et si c'est un Français, ajouta l'un d'entre eux; il faut qu'on le pende.

— Il ne manquait plus que cela, dit le bailli; vous voulez qu'il nous en coûte une corde! Dans le puits pour rejoindre ses camarades! et personne ne saura ce qu'il est devenu.

— Ne vous pressez pas trop, mes enfans, dit le séminariste; *melior consult....*

— Insensé! que fais-tu? dit le sergent à l'oreille de son voisin et en le prenant par le bras. Vrais croyans, ajouta-t-il, écoutez-moi; je suis vieux. Ne vaudrait-il pas mieux l'interroger, afin de ne pas nous tromper?

— Si tu t'imagines qu'il te dira la vérité, observa le chauve, tu es vraiment bien bon.

— Attendez, frères, dit le paysan au cafetan bleu; si ce prisonnier n'est vraiment pas un Russe, il se contredira tellement qu'il ne pourra plus s'en retirer. Faut-il s'étonner s'il parle

russe? Les Français sont si adroits qu'ils savent tout faire, excepté prier le bon Dieu. Vous rappelez-vous encore, frères, l'autre jour, quand nous en avons tué cent cinquante, que pas un seul d'entre eux n'avait une croix autour du cou?

—Pas un seul, Terentji Iwanitsch, répondit le bailli, je l'ai remarqué moi-même.

—Si celui-ci est un Français, il n'en aura pas non plus; mais, si c'est un vrai croyant, il portera une croix, n'est-ce pas?

—Certainement, Terentji Iwanitsch, certainement, répétèrent tous les assistans.

— Amenez-le donc ici, afin que nous voyions s'il porte la bénédiction paternelle autour du cou.

Des paysans armés de haches amenèrent Rosslawlew dans la chambre.

—Wanja, dit Terentji à l'un d'eux; déboutonne le col de sa chemise... c'est cela.

—Que faites-vous, mes enfans? demanda Rosslawlew, je suis vraiment un Russe.

— C'est bien; c'est ce que nous allons voir tout de suite.—Eh bien! Wanja, a-t-il la croix? demanda le bailli.

—Non, Paramowitsch, ni croix, ni image de saint.

—Vous voyez, vrais croyans, dit Jerema le roux, vous en faut-il encore davantage?

—Dans le puits! crièrent presque tous les paysans.

—Écoutez, frères, s'écria Rosslawlew. Aussi vrai qu'il y a un Dieu, j'avais une croix; mais les Français me l'ont ôtée.

—Pourquoi donc tous ces discours? dit le bailli. Dans le puits!

—Non pas, non pas! interrompit Jerema. C'est ainsi qu'on a déjà gâté tous les puits. Est-il donc si difficile de l'achever?—Eh! Wanja, qu'as-tu à regarder cet hérétique dans les yeux? Coupe-lui plutôt la tête.

—C'est vrai, crièrent les autres paysans; coupe-lui la tête.

Un des paysans qui gardaient Rosslawlew prit une hache à sa ceinture.

—Arrêtez, mes enfans, interrompit le sergent; que vos mains sont pressées! Il n'y a rien de plus facile que de tuer. Mais, si les Français l'ont vraiment dépouillé?

—Et s'il est vraiment un officier russe? ajouta le séminariste.

—Qu'est-ce donc que ceci? s'écria Jerema, en tirant une bourse d'argent de la poche de côté du manteau de Rosslawlew. Ah! ah! mon trésor; on t'a donc dépouillé? Voyez, vrais croyans; et ce n'est pas même de l'argent russe.

—Ce manteau n'est pas le mien, dit Rosslawlew; un Français m'a forcé de troquer avec lui.

—Et il t'a donné de l'argent par dessus le marché! s'écria Jerema. Ah! maudit hérétique, tu nous prends donc pour des imbéciles? Mais à quoi sert de nous amuser à causer avec toi? Wanja, prends-le par le toupet!... Allons, cela sera-t-il bientôt fait?... Si tu hésites long-temps, frère, il faudra que moi-même....

En parlant ainsi, Jerema tira son grand coutelas.

—Arrête, compère, ne te presse pas trop, dit Iwan.—Écoute, jeune homme; tu dis que les Français t'ont pris ta croix. Dis-nous comment elle était. Était-elle en bois ou en argent?

—Elle était en or, répondit Rosslawlew.

—C'est bien. Et quelle était la couleur du ruban; noire ou rouge?

—Ni l'une ni l'autre. C'était un ruban de soie verte.

—Eh bien, mes enfans, il dit vrai. Voici sa croix; je l'ai trouvée dans la poche d'un Français tué.

—Oui, frères, vous pouvez m'en croire, dit Rosslawlew, je ne vous trompe point. Je suis vraiment un officier russe.

—C'est bien certainement un Russe, dit le séminariste.

—En ce cas, observa le soldat licencié, c'est un traître.

— Un traître! répéta Rosslawlew vivement.

—Sans doute, un traître! s'écria Jerema. Pourquoi, sans cela, accompagnerais-tu un officier français?

—Mon compagnon était aussi un officier russe qui avait pris ce déguisement pour m'aider à sortir de Moscou.

—Quel conte! Est-il croyable qu'un officier russe chante des chansons hérétiques?

—Non, certainement, s'écria tout le monde.

—Je vous jure devant Dieu, continua Rosslawlew, que mon compagnon et moi sommes tous deux des Russes. Il est le capitaine de hussards Sarjetzki, et moi je suis le lieutenant de la garde Rosslawlew.

—Rosslawlew! répéta le sergent avec une

vivacité extraordinaire, et comment s'appelait votre père?

— Sergei Dmistritch.

— Sauriez-vous où il a servi comme capitaine?

— Sous Suwarow, dans le régiment de Fanagor.

— C'est bien cela! s'écria le sergent en sautant de son banc; — mon officier, feu votre père était mon commandant, et nous avons monté ensemble à l'assaut d'Ismaïl.

— Entendez-vous cela, frères, dit le séminariste.

— Nous l'entendons, dit Jerema; mais qu'est-ce que cela nous fait?

— Comment, interrompit le sergent, le fils de mon commandant pourrait-il être un traître? Cela est-il possible? Non, mes enfans.

Tous les paysans se levèrent et se regardèrent les uns les autres. Celui-ci se grattait derrière l'oreille, celui-là hésitait, personne ne répondait.

— Qu'est-ce que cela signifie, frères? continua le sergent; ne croiriez-vous plus votre vieux camarade?

— Nous vous croyons bien, dit Jerema; mais je dis seulement, Pachomitsch, que les enfans ne ressemblent pas toujours à leur père.

— Cela peut arriver, ajouta Terentji; mais ce n'est pourtant pas sans raison que le proverbe dit que la pomme ne tombe pas loin de l'arbre. Qu'en pensez-vous, vrais croyans?

— Que dis-tu à cela, Terentji Iwanitsch! répondirent le bailli et les autres?

— Je suis d'avis que, si Kondratji Pachomitsch répond de lui, il ne nous reste plus qu'à lui céder la place d'honneur. Êtes-vous contens, vrais croyans?

— Puisqu'il en est ainsi, nous le voulons bien, s'écrièrent unanimement les paysans; soyez donc le bien-venu, cher monsieur.

— Wanja, dit Terentji, cours chez moi et apporte-nous une cruche de braga, un pain, et dis à Andrejewnu qu'elle nous envoie un gâteau de gruau. Monseigueur a sans doute faim.

— Cours aussi chez ma vieille, dit le bailli, et apporte une mesure de jerofeitsch.

— Je vous remercie, mes bons amis, dit Rosslawlew; quoique je n'aie pas dîné, je n'ai pas grand appétit.

— Paix! dit le bailli. Qu'est-ce que j'entends?

— Les Français! les Français! crièrent mille voix dans la cour. A l'instant même la salle se

vida, et une troupe nombreuse de paysans entourèrent la cloche.

— Eh bien! André, dit le bailli; où sont les Français?

— Là bas, là bas, près de l'abatis.

— Sont-ils beaucoup?

—Oh oui, Paramowitcsh; il y a de la cavalerie et de l'infanterie, cela ne finit pas.

— Maintenant, mes enfans, dit le sergent, défendez-vous bravement pour notre sainte Russie et pour la foi.

— Nous sommes prêts à nous défendre, interrompit le bailli; mais tu viens de l'entendre, Kondratji Pachomitsch; ils sont innombrables.

— Eh bien!

— Nous ne pourrons pas résister. Combien sommes-nous?

— Nous sommes certainement autant qu'eux, dit Rosslawlew; ils se seront éparpillés dans la marche, et c'est ce qui fait que de loin ils paraissent si nombreux.

— Ah! mon cher monsieur, dit Terentji, ils sont réunis, les chiens. Il y a long-temps qu'ils nous en veulent ces hérétiques, et ils n'auront pas envoyé contre nous une poignée de monde.

— Allons, vrais croyans, dit Paramowitsch, parlez, que faut-il faire?

Pas une seule voix ne répondit à la question du bailli. Tous les paysans se regardaient, et sur leurs traits se peignaient visiblement l'embarras et l'inquiétude.

— Ceci prend une mauvaise tournure, dit tout bas le sergent. — Pourquoi ne prendriez-vous pas le commandement? ajouta-t-il en s'adressant à Rosslawlew. Vous êtes militaire, et cela donnera peut-être du courage à nos gens. — Eh! frères, par ici! Faites ce que monseigneur vous commandera.

— Comment! quoi! ce n'est pas un Français? disent les paysans.

— Non, mes enfans, monseigneur est un officier russe, le fils de mon ancien capitaine.

Des cris d'étonnement se firent entendre de tous les côtés.

— Mes amis, dit Rosslawlew, quelle est votre résolution? Voulez-vous vous soumettre à l'ennemi, ou le combattre jusqu'à la dernière goutte de votre sang?... Eh bien! pourquoi gardez-vous le silence?

— C'est que, voyez-vous, répondit un paysan, André dit qu'ils sont nombreux.

—Songez, dit le séminariste, que nous n'avons rien à espérer d'eux. Ils savent combien nous leur avons tué d'hommes.

— Cela est vrai, dit le soldat licencié, nous ne leur avons pas fait de grâce; ils ne nous en feraient pas.

— Et d'ailleurs, reprit Rosslawlew, ne craignez-vous pas de commettre un péché en leur abandonnant vos femmes et vos enfans? Croyez-moi, frères, puisque vous avez une fois commencé à servir fidèlement votre légitime czar, continuez jusqu'au bout. Pourquoi compteriez-vous nos ennemis? Votre cause est juste, Dieu combat avec nous.

— Et le diable avec eux! cria Jerema. Comment pouvons-nous encore balancer? Si vous voulez combattre, combattez.

— Suivez-moi donc, vrais croyans! s'écria Rosslawlew. Hourrah pour notre empereur et la sainte Russie!

— Hourrah! cria toute la troupe.

—C'est absolument comme feu son père, dit tout bas le sergent en regardant Rosslawlew; il lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

—Écoutez-moi maintenant, mes enfans, continua Rosslawlew. — Quant à vous, monsieur le

séminariste, je m'aperçois que vous avez le cœur bien placé. Prenez avec vous une cinquantaine d'hommes armés de fusils, et placez-vous en embuscade dans le bois derrière la marre, à côté de la route, et aussitôt que l'ennemi vous aura dépassé.....

— Nous tirerons et nous nous mettrons à sa poursuite; je comprends, monsieur l'officier. C'est une manuœvre dans le genre de celles dont parle César dans ses Commentaires *de bello Gallico*....

— Tu ne deviendras donc jamais sage, Alexandre Dmistritsch! dit le sergent.

—Quant à vous, poursuivait Rosslawlew en s'adressant au soldat licencié et à Jerema, prenez cent hommes armés aussi de fusils, dirigez-vous vers la rivière, rompez le pont, et quand les Français commenceront à la passer au gué....

— Nous les saluerons d'un feu si bien nourri, qu'ils prendront le ciel pour une contre-basse.

— Et nous deux, compagnon d'armes de mon père, dit Rosslawlew en serrant la main au sergent, nous attendrons avec le reste des hommes l'ennemi à l'entrée du village; et, si je recule d'un pas, prononce le nom de ton ancien commandant, et tu verras si je suis son

fils. — Maintenant, mes enfans! avec l'aide de Dieu.

Les paysans chargèrent leurs fusils et se rendirent aux postes qui leur avaient été assignés. Il ne resta sur la pelouse qu'environ quatre-vingts hommes armés de massues, de haches et de piques. Ils furent rejoints par à peu près trois cents femmes avec des pincettes et des fourches à fumier. Les enfans, les vieillards, les malades, tout ce qui était en état de soulever un objet quelconque se rendirent sur la pelouse.

Dans un silence interrompu de temps en temps par des plaintes et des prières, la foule entourait l'église.

— Eh bien, André! s'écria enfin le sergent; nos ennemis approchent-ils?

— Ils sont tout près, Pachomitsch, répondit l'enfant du haut de la tour... Les voilà dans la prairie.... Ils passent devant notre embuscade... Ils ne la voient pas..... Des cavaliers vont devant... Ils portent des bonnets de fer à queue...— Parrain, parrain, ils ont aussi des cuirasses de fer..... Comme ils brillent au soleil! ah! Seigneur Dieu, combien il y en a!... Voilà maintenant l'infanterie... Comme ils sont tous petits,

mon parrain! Nous n'aurons pas de peine à nous débarrasser de ceux-là!

—Heureuse naïveté de l'enfance! dit le sergent en secouant la tête. Ah! mon enfant ce n'est pas pour s'amuser qu'ils sont venus. Quand on a des balles et des baïonnettes, on ne s'en sert pas pour jouer; mais Dieu est bon!

— Kondratji, Pachomitsch, cria l'enfant; les voilà arrivés à la rivière.... Ils s'arrêtent.... cinq hommes vont en avant.... Ils se rangent en un groupe... Ah! quel grand homme!... il a la tête de plus que tous les autres!.... et son cheval danse sous lui.... Il faut que ce soit leur chef....

Tout à coup on entendit dans l'éloignement une décharge de mousqueterie, suivie de plusieurs coups de fusils sur le bord de la rivière où se trouvaient les Français.

— Que Dieu nous soit en aide! dit le sergent en faisant le signe de la croix.

— Mes amis, cria l'enfant, les nôtres ont gagné! Le grand homme est tombé de cheval; en voilà encore d'autres qui tombent.... oui, qu'est-ce que cela veut dire? Non, il ne se sauvent pas!.... Les voilà qui commencent à tirer aussi de leur côté.... Maintenant la fumée est si épaisse que l'on n'y voit plus rien.

— Le feu dura environ vingt minutes, après quoi les coups de fusils devinrent plus rares; on entendit des pas de chevaux, et l'enfant cria:

— Parrain, parrain! je crois qu'ils repoussent nos gens.

— En avant, mes amis! cria Rosslawlew; mais au même instant des paysans se firent voir dans la rue, fuyant en désordre devant des cuirassiers français.

— Suivez-moi, mes enfans, dans le parvis de l'église! cria Rosslawlew.

Le sergent et une trentaine de paysans armés de fusils se précipitèrent après lui; les autres se dispersèrent de tous les côtés; la cavalerie ennemie arriva sur la place du marché.

— Maintenant, mes frères, dit Rosslawlew, dussions-nous être vaincus, il ne faut pas que l'ennemi nous prenne vivans. Tirez sur la cavalerie, mais tirez bien.

En une demi-minute dix cuirassiers furent couchés sur le carreau.

— C'est cela, mes enfans! cria le sergent; c'est superbe!... Rechargez promptement, mes enfans! Bien Gerasim... mets-en encore un à bas!... Celui qui va devant!.... Son affaire est faite!.... Il faut convenir que tu es bon garçon!.... Oui,

frère; tu aurais été digne de servir dans le régiment de Fanagor.

— Vieillard, dit Rosslawlew à demi-voix, t'attendais-tu à mourir à côté du fils de ton capitaine?

— Nous ne mourrons peut-être pas, répondit le sergent; Dieu est bon, monseigneur.

— Oui, mon ami, il est vraiment bon: car nous ne souffrirons pas long-temps. Regarde seulement.

Le vieillard tourna les yeux du côté que Rosslawlew lui indiquait, et il vit une colonne serrée d'infanterie au pas accéléré de marche.

— Mes enfans, s'écria le sergent, c'est une honte pour un vieux soldat de mourir les mains vides. Donnez-moi un fusil.

Tout à coup on entendit des cris perçans et sauvages qui partaient du côté opposé du village, et environ deux cents cosaques passèrent la lance en arrêt devant l'église. En une minute les cuirassiers furent mis en désordre, l'infanterie fut repoussée, et au même instant un hourrah russe se fit entendre sur les derrières des Français. Trois cents paysans du village voisin, s'étant réunis au séminariste et à sa troupe, tombèrent sur l'ennemi déjà rompu. Les

Francais se défendirent pendant plus d'un quart d'heure et combattirent comme des lions, quoique entourés de tous les côtés. Lorsque enfin plus de la moitié des fantassins et presque tous les cavaliers eurent mordu la poussière, le reste posa les armes.

Pendant ce combat court, mais acharné, Rosslawlew remarqua un officier russe qui paraissait commander tout le détachement. Il volait comme un tourbillon devant ses cavaliers; son coursier sauvage des montagnes, foulant aux pieds les morts, le portait avec la rapidité de l'éclair d'un endroit à l'autre. Quand le combat fut terminé, et que tous les prisonniers furent entourés d'une chaîne de cosaques, qui avaient bien de la peine à retenir les paysans, dont les regards avides semblaient comme des animaux de proie vouloir dévorer les vaincus, le commandant du détachement, environné d'officiers, se dirigea sur l'église. Au premier regard que Rosslawlew jeta sur son nez retroussé, sur ses moustaches noires et touffues, sur ses yeux où brillaient la gaîté et la vivacité, Rosslawlew reconnut Sarjetzki, dans la paix, l'ami du vin et des plaisirs, et dans la guerre l'effroi de ses ennemis.

— Je te retrouve donc, s'écria dans le parvis cette voix si connue : tu vis, mon ami; que le ciel en soit loué!

Rosslawlew se retourna, et vit Sarjetzki vêtu du même uniforme français qu'il portait lors de leur séparation, mais couvert d'un manteau gris et coiffé d'un bonnet de cavalerie russe.

—

XXIII.

SUITES DU COMBAT.

—

— Mon frère, c'est une chose décidée! Ni Russes, ni Français, ni les hommes, ni la destinée ne peuvent nous désunir, dit Sarjetzki en embrassant son ami. Aurais-je pu croire que je serais aujourd'hui à Moscou; que je me disputerais avec un officier de gendarmerie; que, par le secours d'un colonel français, je quitterais Moscou avec toi; que nous serions séparés par des

paysans russes qui tueraient ton cheval sous toi...

— Ajoute, mon ami, interrompit Rosslawlew, qu'il y a une demi-heure ils voulaient jeter leur général en chef dans le puits.

— Par quelle raison?

— Parce que l'ami avec lequel ils l'avaient trouvé chante si bien les chansons françaises!

— En vérité?

— Oui, mon frère, ils ne voulaient absolument pas croire que je fusse un Russe.

— Ah! ces barbares! Qu'auraient-ils fait de moi s'ils m'avaient pris?

— Ils t'auraient certainement fait goûter de l'eau de puits.

— Cela serait beau, vraiment! à moi, qui ne peux pas souffrir même l'eau de la Néva. Viens, frère, buvons plutôt une bouteille de vin ensemble.

— Mais comment se fait-il que tu sois ici, Alexandre? demanda Rosslawlew en sortant avec lui du parvis.

— D'une manière imprévue, mais fort naturelle. Tu te rappelles que, quand ton cheval fut blessé, tu partis comme le vent; en moins de rien, je t'eus perdu de vue. Après avoir crié dans le bois pendant une demi-heure, je ren-

contrai le corps franc de notre ami commun, qui certes ne s'attendait pas à te trouver dans un pareil costume. Quoi qu'il en soit, nous sommes tous trois bien parfaitement déguisés. Tu conçois bien que, dans le premier moment, les avant-postes me prirent pour un officier français. Malgré toutes mes protestations contraires, ils fouillèrent mes poches, et commencèrent même à me déshabiller : heureusement, avant qu'ils eurent achevé ma toilette, le chef du corps arriva à cheval; il me reconnut, les força de me rendre tout ce qu'ils m'avaient pris, et changea mon manteau bleu et mon bonnet de police français contre ceux que tu vois, en quoi il a très-bien fait; car, dans ce costume à demi russe, je ne cours pas risque d'être tué à coups de fusil de derrière une haie, par quelque héros de village, comme si j'étais un coq de bruyère. Comme nous passions non loin d'ici, nous entendîmes un feu de mousqueterie bien nourri; nous comprîmes que c'étaient des fourrageurs français. Aussitôt nous nous sauvâmes au galop, et, comme tu vois, nous sommes arrivés à temps. Du reste, je plains ces pauvres gens : ils se sont bravement battus, et n'ont pas pu prendre même un veau.

— Mais sont-ce vraiment des fourrageurs ? ils sont bien nombreux !

— Un bataillon tout entier d'infanterie et un escadron de cavalerie.

— Depuis quand envoie-t-on au fourrage des détachemens si considérables ?

— C'est l'usage des Français en Russie. Tu as vécu comme un ermite chez ton Sesemow, et tu ne sais rien de ce qui se passe dans le monde. Cela en viendra au point qu'ils seront obligés de livrer des batailles pour nous enlever dix sacs de farine.

Devant la mairie, le chef du corps russe était assis sur un banc avec quelques-uns de ses officiers. Le peuple les entourait, tandis que le sergent et le séminariste se tenaient debout à côté du banc. Quand le commandant eut reconnu Rosslawlew dans ce jeune homme si pâle, à qui son costume donnait l'apparence d'un mendiant plutôt que d'un officier russe, il l'embrassa avec amitié, lui serra la main, et ne put s'empêcher de s'écrier :

— Bon Dieu ! comme vous êtes changé !

— Il a été très-malade, dit Sarjetzki.

— On s'en aperçoit bien ; mais le médecin vous a-t-il défendu de boire du vin ?

— Je n'ai eu d'autre médecin que ma jeunesse, dit Rosslawlew en souriant.

— C'est là du moins un médecin à qui l'on peut faire entendre raison. Eh! Schigulin! une bouteille de vin! Je ne sais pas s'il est bon; je ne l'ai pas encore goûté.

— Pour moi je vous en réponds, dit un gros officier au teint brun et couvert d'un manteau circassien. Il avait été envoyé à Moscou pour la cour de Rapp, et l'on assure que ce brave général a autant de répugnance pour le mauvais vin que pour un homme lâche.

— Et où sont nos braves? demanda le commandant du corps franc.

— Qui? le vieux Jeseul? il conduit les prisonniers au quartier-général.

— Frère, dis-lui qu'il se presse; nous sommes ici trop près de l'ennemi.

L'officier au manteau circassien se leva et s'approcha des prisonniers, que l'on désarma et que l'on forma en une colonne.

— Maintenant, vrais croyans, dit le commandant du détachement aux paysans, je dois vous dire que vous êtes de vrais diables. Voyez combien ils ont tué d'ennemis. C'est bien, mes enfans, c'est bien; continuez à vous battre pour

Dieu et pour votre empereur, et vous obtiendrez la faveur de l'un et la grâce de l'autre.

— C'est bien notre intention, monsieur, s'écrièrent les paysans ; nous lui consacrerons désormais nos biens et notre sang !

— Mais où est donc le jeune homme qui a coupé aux Français la retraite vers la rivière? C'était, ce me semble, un ecclésiastique ; sans doute un sacristain, ou quelque chose de ce genre ?

— Un étudiant du séminaire de Peterwo, monseigneur, dit le séminariste en avançant d'un pas.

— Et une ancienne connaissance à moi ! s'écria Sarjetzki. Vous voyez que Dieu nous a réunis. Vous rappelez-vous, monsieur l'étudiant, comment je vous ai rejoint près d'Ostankino?

— Comment ne me le rappellerais-je pas, monsieur l'officier ?

— Eh bien ! qu'en pensez-vous? Les commentaires de César vous sont-ils d'un grand secours pour combattre les Français.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur l'officier? C'est surprenant ! C'était pourtant avec ces mêmes Français que César se battait ; mais, à la vérité, ceux d'aujourd'hui ne

ressemblent pas du tout à ceux d'autrefois, et je commence à croire aussi que la manière de faire la guerre a totalement changé.

— Réellement?

— Oui, monsieur. César dit d'une façon et agit tout autrement : certainement, en pareil cas, *experientia est optima magistra*; c'est-à-dire : L'expérience est la meilleure maîtresse, et quatre yeux en voient plus que deux; *plus vident oculi...*

— Finis donc, Alexandre Dmistrisch; ne te rends pas ridicule, dit le sergent tout bas, en poussant de l'épaule le séminariste.

— Voici le vin, dit le commandant du détachement, en débouchant une bouteille que le sous-officier de cosaques venait d'apporter avec quelques gobelets d'argent : approchez, messieurs; un verre de vin à la santé de notre brave séminariste!

— *Bene tibi! doctum seminaristum!* s'écria Sarjetzki en vidant son verre.

— *Respondebo tibi propinante!* répondit le séminariste en lui tendant la main.

— Cela veut dire, observa le commandant du détachement, que votre science veut aussi boire un verre avec nous. Faites, faites. — Eh

bien, ajouta-t-il en s'adressant à un officier qui venait d'entrer, nos prisonniers sont-ils partis ?

— Oui, répondit l'officier; un paysan à barbe rousse s'est offert pour les conduire, et s'est engagé à les diriger sur notre armée par des chemins si détournés, qu'ils ne seront rencontrés ni par des Français, ni même par des Russes.

— As-tu bien recommandé aux cosaques et aux paysans de ne pas les insulter en route?

— Sans doute. Mais ces Français ne sont pas faits comme les autres hommes. Le croiriez-vous? Un d'entre eux, un lieutenant de cuirassiers, ne fait que gémir parce qu'on lui a pris, quoi? de l'argent? non; une montre, des bijoux? non plus; mais des billets doux et des boucles de cheveux. Il semble prêt à pleurer, et cependant c'est un brave officier qui a combattu comme un lion.

— Comment! s'écria le commandant du détachement; on lui a pris les lettres et les cheveux de sa maîtresse! De par tous les diables, il y aurait là de quoi me rendre fou moi-même! Le pauvre malheureux! Mais savez-vous qu'il faut que ce soit un excellent homme? Il aime,

et il a combattu comme un lion. Si ce cuirassier n'était pas notre ennemi, je lui mettrais autour du cou ma propre décoration. Oui, messieurs, celui qui porte sous une cuirasse de fer un cœur aimant, celui-là est mon frère! Et qu'est-ce que ces rustres veulent faire de sa correspondance amoureuse? — Eh! Schigulin! tâche de savoir à l'instant même quel est celui qui a pillé l'officier de cuirassiers prisonnier. L'argent et les effets sont à lui, mais les papiers doivent être rendus.

— Ne vous donnez pas de peine, dit le séminariste en tirant de sa poche un petit porte-feuille brodé; c'est moi qui les avais pris par précaution... *Diffidentia tempestiva*...

— Donnez, interrompit le commandant.

— Veuillez, monsieur, l'examiner avec soin; parmi ces papiers, il peut se trouver des documens importans.

— Très-importans, sans doute, mais pas pour nous. Voyons!... *Adorable ami!... Cher Adolphe!*... Et puis, voici une boucle de cheveux...

— Qu'ils sont beaux! s'écria Sarjetzki; ils sont noirs comme l'ébène.

— Un portrait!... Elle est vraiment belle!...

Le pauvre diable!... N'est-il pas tout naturel qu'il jette les hauts cris? Schigulin! monte à cheval! Tâche de rejoindre l'escorte, et remets ce portefeuille à l'officier de cuirassiers; mais attends, je veux y ajouter quelques mots.

Le commandant prit une feuille de papier, et écrivit au crayon et en français les lignes suivantes :

« Recevez, monsieur, les effets qui vous sont » si chers. Puissent-ils, en vous rappelant l'ob- » jet aimé, vous prouver que le courage et le » malheur sont respectés en Russie comme » ailleurs. »

— Maintenant pars, mais prends garde de perdre ce portefeuille : ainsi que Dieu te soit en aide!...—Et vous, messieurs, quels sont vos projets? Mon intention est de me rendre à Wiasma pour manœuvrer sur les derrières de l'armée française. Vous désirez sans doute rejoindre notre armée?

— Oui, répondit Sarjetzki, il y a bien longtemps que je désire revoir mon escadron; et notre général de division est sans doute impatient de r'avoir Wladimir auprès de lui.

—Suivez donc nos prisonniers.--Veuillez choisir, Wladimir Sergejewitsch, le meilleur d'entre

les chevaux que nous avons pris sur l'ennemi, et partez avec l'aide de Dieu. Nous n'avons pas de temps à perdre; rattrapez le plus vite que vous pourrez notre transport,—dont vous, Sarjetzki, prendrez le commandement. Je vous enverrai pour cela un cosaque.

Nos amis prirent congé du commandant du détachement; et, ayant rejoint au bout d'un quart d'heure l'escorte des prisonniers, ils furent témoins de l'enthousiasme de l'officier de cuirassiers. Couvrant de baisers le portrait de sa maîtresse, il ne cessait de répéter ces mots:

— Mon Dieu! mon Dieu! qui aurait pu penser que ce cosaque, ce barbare, avait tant de noblesse dans le cœur! Oh! ce Russe était digne d'être Français! *Il est Français dans l'âme!*

Nos prisonniers marchèrent le reste de la journée et toute la nuit, sans s'arrêter, escortés par trente cosaques et autant de paysans armés. Avant le point du jour, Sarjetzki fit faire halte, et envoya chercher du pain dans le village voisin : en moins d'une demi-heure, les paysans avaient apporté toutes sortes de provisions. Quand Sarjetzki eut fait prendre quelque nourriture à ses gens et aux prisonniers, il se

remit en route. Bientôt ils rencontrèrent nos patrouilles, et à onze heures du matin ils arrivèrent aux avant-postes de notre avant-garde.

—

XXIV.

MORT DU SOLDAT CHRÉTIEN.

—

Nos amis ayant appris que le régiment de Sarjetzki bivouaquait sur la première ligne de l'avant-garde, ils se mirent en route pour y aller. Il serait difficile de décrire à la fois la surprise et la joie des compagnons d'armes de Sarjetzki et de Rosslawlew, quand ils les eurent reconnus sous leur déguisement. En apprenant qu'ils venaient de Moscou, et qu'ils y avaient été

témoins oculaires de ce qui s'y passait, on les accabla de plus de questions que s'ils fussent revenus de l'autre monde. Les officiers, pour témoigner leur satisfaction, donnèrent une petite fête. Le thé fuma, le punch coula à grands flots, un chœur de musiciens chanta des chansons guerrières. Rosslawlew, à peine rétabli, n'était pas en état d'imiter ses camarades; et, pendant que ceux-ci se divertissaient et vidaient leurs verres de punch, il s'assit à côté de deux vieux capitaines de cavalerie, qui ne prenaient pas plus de part que lui à ces bruyantes démonstrations, et leur demanda ce qu'ils faisaient des Français.

— Pour le moment rien, répondit un d'entre eux en caressant sa moustache grisonnante; nous sommes en présence : les avant-postes, qui s'ennuient, tirent parfois quelques coups de fusil; nos cosaques parcourent souvent la plaine pour faire voir leur adresse à manier leurs chevaux, et dépensent inutilement leurs cartouches à harceler l'ennemi; voilà tout.

— Mais personne ne les harcèle autant que le commandant de notre avant-garde, observa l'autre officier, qui était un peu plus jeune que le premier. Il n'y a pas de jour que, pour

prendre de l'exercice, il ne fasse une promenade tout le long de la ligne des avant-postes français.

— Oui ; il n'est content que quand il entend siffler les balles. On le reçoit d'ailleurs toujours à coups de canon, et il n'a point encore été blessé. Il a vraiment raison de dire que la mort même le craint.

— C'est Murat qui commande en face de nous. Un brave militaire ! Je ne sais pas comment il joue le rôle de roi ; mais à la guerre, et surtout dans les charges de cavalerie, c'est un vrai diable : il faut lui rendre cette justice. Il est en outre fort adroit, mais pourtant il ne saurait se comparer à notre comte. Il n'y a pas longtemps que la fantaisie lui prit de prendre son café sous les balles de nos sentinelles. C'était précisément le moment de la promenade du comte. Les balles sifflaient de tous côtés autour de lui, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de remarquer la témérité du roi de Naples. — Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il. Murat voudrait-il étonner les Russes ? Qu'on m'apporte ma table ; je dînerai ici. Je ne vous réponds pas de la vérité de l'anecdote, mais le trait est bien digne de lui.

— Ne pourriez-vous pas me dire, messieurs, où je trouverai le colonel Surski?

— Il est ici, répondit le plus âgé des deux capitaines.

— Il ne sert donc plus dans l'état-major?

— Je crois qu'il ne servira bientôt plus nulle part.

— Comment?

— Hier, il apporta un ordre au commandant de notre avant-garde; il dîna avec lui, et l'accompagna ensuite à sa promenade d'avant-postes. Frappé d'une balle dans la poitrine, s'il faut en croire les médecins, il aura de la peine à en revenir.

— Au nom du ciel, messieurs! s'écria Rosslawlew, dites-moi donc où je pourrai le trouver.

— Il doit être avec les bagages, derrière ce bois. Mais attendez... votre costume vous ferait prendre pour un vivandier; mettez au moins ce manteau.

Rosslawlew se hâta d'accepter l'offre du capitaine, et se rendit à l'endroit où étaient placés les bagages de l'avant-garde. Le chirurgien du régiment, qu'il rencontra, lui indiqua une petite maisonnette, qui probablement n'était

restée debout que parce qu'elle était située à quelque distance de la route. Rosslawlew y arriva comme le chirurgien-major en sortait, et lui demanda des nouvelles de la santé du colonel. Le chirurgien haussa les épaules.

— Il n'y a donc point d'espérance ?

— Non, malheureusement. En attendant, il a toute sa raison et connaît tout le monde. Désirez-vous le voir ?

Rosslawlew entra dans la chambre. Le blessé était couché sur un banc, en face de la porte. Tous les indices d'une mort prochaine se montraient sur son visage ; mais son regard, naturellement doux, était calme et gai.

— Est-ce toi, Rosslawlew ? dit-il d'une voix que l'on entendait à peine. Que je suis content de te voir encore une fois ! Assieds-toi.

— Il vous est peut-être défendu de parler ? dit Rosslawlew.

— Hier on me l'avait défendu, mais aujourd'hui on me le permet.

— Vous vous sentez donc mieux ?

— Beaucoup mieux. Dans quelques heures je ne serai plus.

— Non ! s'écria Rosslawlew, cela ne se peut ; je ne veux pas croire...

—Que ton ancien ami puisse mourir ? interrompit Surski en souriant. Il faut avouer en effet que cela est très-peu vraisemblable.

— Mais vous êtes si tranquille !

— Pourquoi ne le serais-je pas ? Tu sais bien quel est celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous » qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous » soulagerai. » J'ai beaucoup souffert, mon ami ! J'ai été long-temps le jouet de tous les orages de la vie ; et j'en suis enfin fatigué. Tant que j'ai vécu, j'ai combattu mes passions, et je suis bien rarement resté vainqueur. J'ai souvent chancelé, souvent j'ai offensé Dieu ; mais j'ai toujours baisé avec humilité la main qui me châtiait... Que pourrais-je donc craindre à présent? Je retourne auprès de mon père.

Surski se tut. Rosslawlew contempla pendant quelques minutes et en silence ces traits calmes et pieux du chrétien mourant.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il enfin : que dirait l'incrédule s'il était comme moi témoin de vos derniers momens ?

— Il dirait, mon ami, interrompit Surski, que je suis dans le délire ; qu'une timide crédulité est naturelle aux enfans et aux mourans,

que la conviction d'une autre vie est la suite nécessaire du défaut de lumières, et que je suis resté en arrière de mon siècle. O mon ami! l'orgueil et la vanité trouvent toujours assez de moyens d'obscurcir la vérité. Non, Rosslawlew! Dieu seul est en état de toucher le cœur de l'incrédule. J'ai été jeune moi-même; et plus d'une fois le doute a déchiré mon âme comme un ennemi sanguinaire; la raison l'environnait d'un froid glacial; je lisais, je cherchais partout la vérité; pour elle je serais allé jusqu'au bout du monde, et je finis par la trouver en moi-même. Oui, mon ami, que sont les dissertations, les traités, les réfutations, les preuves contre l'intime conviction de l'homme qui croit? Tout ce qui demeure incompréhensible à notre raison terrestre est clair comme le jour pour son âme. Il voit, il sent, il croit, pendant que nous, avec notre misérable sagesse, nous marchons dans les ténèbres et devenons toujours plus aveugles en courant après la lumière.

Surski s'arrêta; ses forces diminuaient visiblement.

— Les malheureux! continua-t-il après une courte pause, s'ils pouvaient savoir ce que leur vanité leur coûte! Qui les console dans le

malheur? A qui ouvriront-ils leur cœur dans la joie? Ce sont de pauvres orphelins qui se sont volontairement éloignés de leur père, et qui ont renfermé leur existence dans les étroites limites de la terre. Leurs cœurs pleins d'orgueil ne connaîtront jamais cet amour pur et céleste, ce calme inexprimable de l'âme... Tu m'entends, Rosslawlew. L'adversaire froid et sans âme de la foi, qui nie ce qui n'est point terrestre, ne saurait aimer. Celui qui aime croit; et tu as aimé, mon ami!

En achevant ces mots Surski s'arrêta de nouveau; sa respiration devint plus courte; il prit la main de Rosslawlew, et dit:

— Oui, Wladimir Sergejewitsch, je meurs tranquille. Une seule pensée trouble mon âme (ici le regard du mourant s'obscurcit, et une profonde douleur se peignit sur son pâle front) Que deviendra notre chère patrie? Mais je me flatte que Dieu nous traitera avec miséricorde. Il ne permettra pas que nos ennemis se jouent de tout ce qu'il y a de sacré pour nous; il ne voudra pas perdre irrévocablement la Russie. Hélas! mon ami, si nous n'avions de ressource que dans sa justice, j'aurais perdu tout espoir. Ne nous sommes-nous pas faits les esclaves de

ceux devant qui nous nous inclinons comme devant des idoles? Nous moquant de la simplicité de nos pères qui, malgré leur ignorance étaient des hommes, ne nous sommes-nous pas faits les singes des Français? Les voilà maintenant ces modèles, ces maîtres! Les voilà ces Français dont nous n'imitions que les défauts. Non, il n'y a que la miséricorde de Dieu qui puisse nous sauver. Ah! Rosslawlew, pourquoi ne suis-je pas mort il y a un an? Je n'aurais pas emporté avec moi dans la tombe l'horrible pensée que les Russes seront peut-être les esclaves des Français, que le sang de nos guerriers ne coule pas pour la patrie seulement; qu'ils seront peut-être à un czar qui n'est pas celui de Russie. Oh! cette pensée empoisonne mes derniers momens. Je sais bien, mon ami, que je pèche contre le Seigneur, que j'ai encore trop d'amour pour ma patrie; je voudrais bien pouvoir surmonter ce sentiment; mais il est si fort, si intimement lié avec mon existence... et j'existe encore! Ma patrie!... La Russie!... Que Dieu me juge! Mais je sais que même dans l'autre monde je ne cesserai pas d'être Russe.

La porte de la chambre s'ouvrit, et l'aumônier du régiment y entra.

— Maintenant, va-t'en, Wladimir Sergejewitsch, dit Surski; reviens dans deux ou trois heures. Peut-être ne me retrouveras-tu plus; mais, malgré cela, je ne prends pas congé de toi. Je connais ton cœur, Rosslawlew; tôt ou tard nous nous retrouverons bien certainement. Au revoir donc, mon ami?

Vous est-il jamais arrivé de reconduire un ami qui après une longue absence retournait dans ses foyers? Vous avez de la peine à vous séparer de lui; mais pourtant, si vous l'aimez véritablement, vous souriez malgré vous à travers vos larmes, en songeant au bonheur qu'il éprouvera en embrassant sa femme et ses enfans, en revoyant la maison de son père, et en se reposant après un long et pénible voyage. Tels étaient précisément les sentimens de Rosslawlew en prenant congé de son ami. Une sensation à la fois pénible et douce remplissait son âme; des flots de larmes coulaient de ses yeux, et pourtant son cœur était parfaitement tranquille. En sortant de la maison, il traversa les champs pour se rendre directement à l'endroit où il apercevait les bivouacs des avant-postes. Comme il approchait de la tente dans laquelle les officiers célébraient son retour,

Sarjetzki vint au devant de lui, en disant: — Ah! ah! le déserteur? Est-ce donc ainsi que l'on doit se conduire? Nous buvons à ta santé, et tu te sauves.

— Tu sais, frère, que je n'aime pas beaucoup à boire.

— Et moi, au contraire, j'aime beaucoup à boire, et je ne le puis pas; cela me monte sur-le-champ à la tête. J'étais sorti pour prendre un peu l'air. Mais *à propos!* Le comte vient de partir à l'instant pour la ligne des avant-postes. Il faudrait y aller avec lui.

— Je le veux bien.

— On tirera à la vérité sur nous; mais on ne nous atteindra pas.

— Et quand on nous atteindrait, frère, ce ne serait pas un très-grand malheur.

— Te voilà encore dans un de tes accès d'hypochondrie! Viens vite, Wladimir; j'ai remarqué que tu n'es jamais plus gai que quand il pleut des balles.

Quand ils eurent dépassé les bivouacs, ils s'approchèrent des postes avancés. Au devant d'eux, sur une petite élévation, ils virent, entouré d'officiers, un général russe de moyenne taille, la poitrine couverte de décorations, et

portant un chapeau à trois cornes garni d'un grand plumet. Il regardait avec une attention particulière un officier de cavalerie française qui, abandonnant les avant-postes ennemis, s'avança sur les nôtres à la tête de plusieurs cavaliers qui semblaient former sa suite.

— Que je suis content, dit Rosslawlew en jetant un regard sur le général russe, de voir enfin de près notre Bayard. Sais-tu que jusqu'à ce jour je n'avais jamais encore eu l'occasion de le bien observer?

— C'est dans la bataille qu'il faut le voir, dit Sarjetzki. Ici il ressemble à un homme ordinaire. Il n'est pas beau, sa figure n'a rien de remarquable, et il est même un peu gauche; mais voyez-le dans la mêlée, volant avec la rapidité du faucon devant les rangs de son intrépide avant-garde, et répandant par un mot, par un regard, l'enthousiasme dans le cœur de tous ses soldats. Elève et compagnon d'armes de Suwarow, il possède comme ce grand homme l'heureux don d'attirer à lui les cœurs des soldats russes. Il leur indique une batterie, et la batterie est prise; il leur montre du doigt les colonnes ennemies, et ces colonnes sont rompues. Mais que vois-je! Un

parlementaire! Regarde ces Français; ils viennent droit à nous. Approchons.

Rosslawlew et Sarjetzki se mêlèrent au groupe d'officiers qui entouraient le commandant de l'avant-garde. Pendant ce temps les Français s'approchaient lentement de l'endroit où se tenait le général russe. A leur tête il y avait un homme d'une figure agréable, monté sur un beau cheval gris. Ses yeux noirs et pleins de feu et ses épais favoris donnaient un air martial à sa belle et franche physionomie; mais en même temps des boucles d'oreilles d'or et des cheveux, retombant en boucles naturelles sur ses épaules, y ajoutaient quelque chose d'efféminé, et contrastaient singulièrement avec le reste de son costume militaire, déjà fort étrange par lui-même. Il portait une jaquette courte, d'une coupe gothique et à collet droit orné des broderies de général; un bonnet polonais placé un peu de côté, garni d'une touffe de plumes d'autruche; un pantalon de hussard écarlate et une riche ceinture de Perse; des bottines jaunes et un sabre turc dont la poignée était richement montée en brillans; sa selle était française; mais pour le reste, son cheval était harnaché à la manière asiatique; pour housse il avait une

peau de tigre; aussi, à l'aspect de ce singulier mélange d'européen et d'oriental, de guerrier et de féminin, Sarjeztki ne put s'empêcher de s'écrier :

— Il faut convenir que les Français nous envoient là un étrange héraut! Y aurait-il par hasard chez eux des tambours-majors à cheval ?

— Chut! dit un aide-de-camp du général russe. C'est Murat.

— Qui? Le roi de Naples?

— Lui-même.

— Si l'un de nous se permettait de pareilles folies...

— On l'enverrait tout droit aux Petites-Maisons; cela va sans dire. Mais silence; il descend de cheval; le comte va au devant de lui... Approchons aussi. Notre général n'est pas un diplomate, et il aime à parler haut à l'ennemi.

Sarjetzki et Rosslawlew suivirent l'aide-de-camp, et se trouvèrent tout près du général russe au moment où celui-ci, après les premiers complimens, demandait à Murat ce qui lui procurait l'honneur de voir sa majesté.

— Général, dit Murat, avez-vous connaissance de la conduite de vos cosaques? Ils tirent sur les fourrageurs que j'envoie de différens

côtés; il n'y a pas jusqu'à vos paysans qui, avec leur secours, ne hachent nos hussards détachés.

— Je suis charmé d'apprendre, répondit le général russe, que les cosaques exécutent si ponctuellement mes ordres; et il ne m'est pas moins agréable de savoir, par la bouche de votre majesté, que nos paysans se montrent digne du nom de Russes.

— Mais cela est directement opposé à l'usage généralement adopté; et, si cela continue, je me verrai obligé d'envoyer des colonnes entières avec nos fourrageurs pour les protéger.

— Tant mieux, sire. Mes officiers se plaignent d'ailleurs de n'avoir rien à faire depuis trois semaines; ils brûlent d'envie de prendre des canons et des drapeaux.

— Mais pourquoi exciter l'une contre l'autre deux nations qui ont tant de motifs de s'estimer?

— Moi et mes officiers sommes toujours prêts à offrir à votre majesté tous les témoignages de respect possible; mais cela n'empêche pas que nous continuerons à faire prisonniers vos fourrageurs, et à battre les colonnes que vous enverrez pour les protéger.

Murat prit un air sombre, et dit avec humeur, après un court silence :

— Général, ce n'est pas par des mots que l'on bat son ennemi. Regardez la carte ; vous verrez que toutes les provinces dans lesquelles nous avons pénétré sont occupées par nos troupes.

— Charles XII a été encore plus loin, répondit le général ; il s'est avancé jusqu'à Pultawa.

— Mais nous avons toujours été vainqueurs ! dit Murat avec un sourire plein d'orgueil.

— Toujours vainqueurs ! Mais les Russes ne se sont battus qu'à Borodino.

— C'est juste ; et, après cette bataille, nous avons pris Moscou.

— Votre majesté me pardonnera ; Moscou a été abandonnée.

— Qu'importe ! Nous sommes toujours dans votre capitale.

— C'est bien vrai, sire, et cette pensée est affreuse pour tout bon Russe ; c'est là le plus grand sacrifice que nous ayons pu faire au salut de la patrie ; mais nous commençons déjà à en recueillir les fruits.

— Des fruits ! Quels sont-ils ?

— Je sais que Napoléon a envoyé le général

Lauriston auprès de notre général en chef avec des propositions de paix; je sais que votre armée est obligée de se contenter pour deux jours de provisions qui suffisent à peine pour un.

— Ces nouvelles sont entièrement fausses, interrompit Murat.

— Je sais, continua sans s'émouvoir le général russe, que si le roi de Naples vient demander aujourd'hui que l'on épargne ses fourrageurs, et à l'air d'entamer une sorte de négociation, c'est seulement pour apaiser les murmures de ses soldats.

— Je vous demande pardon, interrompit Murat en cherchant à cacher son chagrin et son embarras, c'est le hasard seul qui a donné lieu à ma visite. J'ai voulu vous faire connaître les abus qui avaient lieu chez vous. Le désordre est un grand malheur pour une armée; il l'affaiblit.

— S'il en est ainsi, reprit le général russe en souriant, votre majesté devrait au contraire nous y encourager.

— Du reste, général, vous vous trompez à l'égard de notre situation. Moscou est abondamment pourvue de tout, et nous attendons

d'un moment à l'autre des renforts considérables.

— Mais votre majesté ne pense certainement pas que nous sommes plus loin de nos renforts qu'elle ne l'est des siens?

Murat se tut de nouveau. Son embarras devenait de plus en plus visible; il tirait les bouts de son écharpe, regardait autour de lui d'un air distrait, et finit enfin par déclarer qu'il était venu se plaindre de nos postes avancés.

— Je vous en fais juge vous-même, général, dit-il; vos soldats ont tiré deux fois sur nos parlementaires.

— C'est que nous ne voulons avoir rien de commun avec vous, répondit le général russe. Nous voulons nous battre, et non pas négocier. Prenez d'après cela vos mesures...

— Comment, monsieur! s'écria Murat; moi-même je ne serais donc pas en sûreté ici?

— Votre majesté risquerait beaucoup, si elle venait une seconde fois. Aujourd'hui j'aurai l'honneur de l'accompagner moi-même à nos avant-postes. — Holà! mon cheval!

— J'avoue que c'est la première fois que j'entends parler d'une semblable manière de faire la guerre.

— Je croyais cependant que vous en aviez déjà eu l'expérience.

— En quel lieu?

— En Espagne.

— Il faut convenir, dit Rosslawlew en voyant partir Murat, que sa majesté s'est donné une peine inutile.

— Il me rappelle en ce moment, dit Sarjetzki, la fable du renard qui a perdu sa queue.

— Et c'est un fort bon signe, reprit Rosslawlew, quand les loups se font renards.

— Allons, Wladimir, n'est-il pas temps d'aller prendre notre frugal dîner?

— Je te rejoindrai, frère; je veux aller en passant voir ce que devient Surski.

Rosslawlew trouva son ami encore en vie; mais il n'était déjà plus en état de parler. Calme, et un doux sourire sur les lèvres, il ferma pour jamais les yeux à la lumière. Son dernier soupir fut une prière pour sa chère patrie.

XXV.

LE CANTONNEMENT DEVANT DANTZICK.

—

Il ne nous appartient pas de décrire tous les incidens de la guerre nationale de 1812. Un roman n'est point une histoire; mais l'ordre de notre récit exige que nous rapportions en peu de mots ce qui s'est passé en Russie, jusqu'au moment où nous pourrons de nouveau ramener sur la scène les acteurs de cette narration. Chacun sait de quelle manière Napoléon quitta le Kremlin; mais tout le monde n'est pas con-

vaincu que c'est forcément qu'il se retira par la route de Smolensk. Qu'est-ce qui pouvait engager Napoléon à choisir, pour faire sa retraite, des provinces complètement dévastées, et à exposer, par conséquent, son armée à périr inévitablement de faim? Le fait est qu'après plusieurs vaines tentatives pour pénétrer plus avant dans la Russie, la célèbre manœuvre par laquelle notre immortel prince Kutusow-Smolenskoï déborda son flanc, l'ayant pris complètement au dépourvu, il se vit dans la nécessité de se retirer par le même chemin par lequel il était venu.

Nous n'essaierons pas de décrire tous les maux qui accablèrent l'armée française pendant cette mémorable et malheureuse retraite. Ils ne sont que trop présens à la mémoire de tous nos contemporains; nous nous bornerons à remarquer qu'après le passage de la Bérésina et la bataille de Borizow, le peu de discipline qui s'était maintenue jusqu'alors dans l'armée l'abandonna totalement, et sa retraite ne fut plus qu'une déroute. Wilna ayant été repris presque sans coup férir, les paroles de l'empereur de Russie furent accomplies : « Pas un seul ennemi en armes ne se trouvait plus sur le territoire de son empire.» Mais ce magnanime empereur ne crut point que

sa tâche fût achevée. Ses peuples étaient délivrés, mais l'Europe gémissait encore dans l'esclavage. Alexandre passa les frontières pour aller au secours de l'Europe qui l'appelait.

Le général sous les ordres duquel Rosslawlew servait se joignit avec sa division aux troupes qui devaient assiéger Dantzick; mais le régiment de Sarjetzki continua à faire partie de l'avant-garde de la grande armée russe. Les adieux de nos amis furent douloureux.

— Écoute, Wladimir, dit Sarjetzki en embrassant Rosslawlew pour la dernière fois; on assure que la garnison de Dantzick est de plus de trente mille hommes; et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle est commandée par le brave Rapp. Vous ne vous en emparerez pas de si tôt, et vous resterez long-temps à la même place. Aussi t'écrirai-je souvent, et sois tranquille. Tout annonce que notre grande armée ne s'endormira pas sur ses lauriers, et qu'elle ira tout droit.... Ah! frère, que ce serait beau! si nous pouvions leur rendre leur visite! Allons, mon ami, que le ciel t'accompagne! Et surtout ne va pas devenir mélancolique. Je veux te retrouver gai comme tu l'étais jadis. Tâche de prendre de

l'amour pour quelque Charlotte allemande qui te fasse oublier ta Pauline russe.

— L'infortunée! dit Rosslawlew ; qui sait où elle est maintenant?

— Si elle est restée à Moscou, elle est sans doute encore en vie et bien portante; mais si elle a eu le malheur de suivre son mari...

— Oh! elle l'a certainement suivi! Tu ne sais pas de quoi cette femme extraordinaire est capable. Elle aurait, j'en suis sûr, plutôt consenti à se séparer de son mari s'il avait été heureux. Faire pour celui qu'elle aime les plus grands sacrifices, partager ses souffrances, mourir avec lui de la mort la plus cruelle; en un mot, tout ce qui, dans une autre femme, serait le comble de l'abnégation, sont des choses simples et faciles pour Pauline. Elle bénit son destin, si elle peut parvenir à soulager, ne fût-ce que pour une minute, les souffrances de son mari. Hélas! mon ami, pourquoi le ciel n'a-t-il pas voulu qu'elle m'appartînt?

— Allons, frère, cesse donc une fois de penser à elle. C'est dommage, j'en conviens, qu'elle ait préféré ce Français à toi; mais, puisque la chose est ainsi, à quoi sert de se désoler?... Adieu, Rosslawlew; je te répète que ce

que tu as de mieux à faire est de t'éprendre de quelque jolie Allemande. On assure qu'elles ont beaucoup de sensibilité, et si tu conserves le goût de soupirer, tu auras du moins quelqu'un pour soupirer avec toi. Au revoir donc, Wladimir.

Le *Frisch Nerung* est le nom que les Allemands donnent à cette étroite langue de terre qui, partant de Dantzick, s'avance entre la mer Baltique et le golfe dit *Frisch Haff.* Cette terre, entourée de tous côtés par la mer, couverte de jardins verdoyans, et au milieu de laquelle s'élèvent de jolis villages, ressemble au premier aspect à un ruban broché qui entoure le golfe et dont les couleurs deviennent de plus en plus pâles à mesure qu'il se perd dans l'horizon lointain, à l'extrémité duquel on voit bleuir les hautes tours de la ville prussienne de Pilau. Un petit parc d'artillerie et un détachement composé d'une compagnie d'infanterie avaient été placés sur cet isthme dans un petit village entouré de jardins. Cantonné derrière toutes nos lignes, et à cinq verstes environ de la tranchée, ce détachement de la réserve n'était chargé que de veiller à ce que les habitans du village ne portassent point par mer aux assiégés des pro-

visions dont la garnison manquait déjà depuis long-temps.

Dans la vaste habitation d'un riche fermier, et dans une chambre qui avait pour meuble l'indispensable horloge, un large lit en bois sculpté et un énorme coffre en noyer, étaient assis devant une table de chêne, aussi ancienne que la maison elle-même, le lieutenant d'artillerie Lenski, le capitaine de hulans Sborski et notre ancien ami, le capitaine Sareadjew, qui commandait la compagnie. Ils avaient devant eux dans des plats de faïence un excellent ragoût de pommes de terre, tandis qu'une grande cruche de bière et de hauts gobelets occupaient le reste de la table.

— Servez-vous, dit Sborski en souriant et en passant à Lenski, un nouveau plat que la maîtresse de la maison venait de placer sur la table de l'air le plus bienveillant.

— Au diable les pommes de terre! dit Lenski avec humeur; je ne vois que cela. Pommes de terre bouillies, pommes de terre sous la cendre, pommes de terre à la vapeur! Ces maudites pommes de terre ne finiront-elles donc jamais?

— Je gage que tu préférerais un bon beef-

steak comme on en mange chez Jiscard, à Pétersbourg, ou bien une côtelette aux truffes, ou du pâté de foies gras?

— Cesse donc tes éternelles plaisanteries, frère.... mais je pense qu'aujourd'hui il nous arrivera des provisions de Dirschau. Voilà déjà huit jours que nous faisons bien maigre chère.

— Et ces maudits Français sont seuls cause de tout cela, dit Lenski. Dans leur dernière sortie ils nous ont mis complètement à sec, ces chiens! Depuis ce temps on ne trouverait pas deux poulets dans tout le village!

— Oui, mais ce n'est pas tous les jours fête, dit Sborski. Maintenant ils se tiennent bien tranquilles, ils ne mettent plus le nez hors de la place.

— Comment! Se passe-t-il une seule nuit sans qu'ils jettent l'alarme dans nos avant-postes?

— C'est toujours le même homme qui nous joue de ces tours; ce... comment s'appelle-t-il?... que le diable l'emporte!

— Chambour?

— Oui, oui, Chambour. On dit qu'il a choisi dans toute la garnison cent hommes comme lui, et qu'il les a appelés la *compagnie infernale*.

— Oh! les mauvais plaisans! n'avaient-ils pas

aussi un régiment de grenadiers, que commandait Oudinot, qu'ils avaient appelé la division infernale; et pourtant près de Kleastitzi et ensuite près de Polotzk...

— Est-ce que par hasard ils ne se seraient pas bien battus? demanda Sborski.

— Je ne dis pas que non; mais ils n'ont pas pu sauver Polotzk. Je crois vraiment qu'ils espèrent nous effrayer avec leur compagnie infernale!

— Il faut pourtant convenir, dit Sborski, que ce Chambour est un fameux gaillard! Et le diable seul peut savoir comment il fait pour se tirer toujours d'affaire. Au moment où l'on s'y attend le moins, il arrive avec sa compagnie, fait un train d'enfer, jette l'alarme partout, et disparaît ensuite comme un éclair.

— Et qui est donc ce Chambour? demanda Lenski.

— Un officier français; cela va sans dire.

— Officier d'infanterie?

— Oh! non; de cavalerie.

— Pourquoi se récrier ainsi? pourquoi ne servirait-il pas dans l'infanterie? demanda Sareadjew.

— Pourquoi?... pourquoi?... d'abord parce

que Rosslawlew, qui a été envoyé en dernier lieu comme parlementaire, du quartier général à Dantzick, l'a vu en uniforme de hussard...

— Il me semble, répliqua Sareadjew, que cela ne prouve pas grand'chose. Ces Français ont-ils donc un costume uniforme? Chacun ne s'habille-t-il pas comme il veut? Je l'ai vu de mes propres yeux. L'un a six boutons à son habit, l'autre en a huit; celui-ci porte le ceinturon de l'épée par dessus l'uniforme et l'autre par dessous. Je voudrais bien leur voir faire l'exercice; cela doit être quelque chose de curieux. Et puis comme ils se sont retirés de Moscou; Seigneur Dieu!... L'un avait mis un manteau de femme; l'autre une pelisse de renard, un troisième une soutane; c'était une véritable mascarade.

—Et nous étions dans un bel état, dit Lenski.

— A la vérité il n'y avait pas d'uniformité chez nous non plus; mais au moins chacun de nous avait son écharpe, souvent, il est vrai, passée par dessus une peau de mouton non recouverte... Écoute!... N'ai-je pas entendu un coup de fusil?

—C'est Dwinski qui fait sa ronde, dit Lenski en regardant par la fenêtre; j'entends sa voix.

— Qui se permet de donner l'alarme?... N'ai-je pas ordonné?...

— Leurs fusils sont chargés. Peut-être un soldat par imprudence... oui, c'est cela!... Je l'entends crier contre le sous-officier.

Au bout de quelques instans Dwinski entra dans la chambre.

— Monsieur le sous-lieutenant, dit Saread-jew, que veut dire ce désordre? Tirer après la retraite?

— C'était un malheur, Wassilji Iwanowitsch, répondit respectueusement Dwinski; le sous-officier Demin voulait mettre le chien au repos.

— Je lui apprendrai à mettre le chien au repos... Demain à l'appel...

— Wassilji Iwanowitsch, vous avez sans doute oublié ce qu'il a fait il y a un mois, lors de la sortie de l'ennemi...

— Taisez-vous, s'il vous plaît, monsieur! ou bien vous imagineriez-vous que le commandant de la compagnie ne sait pas aussi bien que vous que Demin est un bon sous-officier, et au feu un brave soldat?... Mais une négligence impardonnable!... Ordonnez au sergent-major de le commander de service pendant quinze jours de suite sans le faire relever; et quant à vous, mon-

sieur le sous-lieutenant, comme vous êtes responsable de ce qui se passe dans votre détachement, si cela vous arrive une seconde fois...

— De par tous les diables, tu es un chef bien sévère! dit Sborski en souriant.

— Ne prenez pas de mauvaise part, mais nous ne sommes point des cavaliers comme vous, et nous connaissons mieux les règles de la discipline. — Je vous conseille d'être plus prudent à l'avenir, monsieur le sous-officier! En attendant, frère, assieds-toi ! Tu dois être fatigué et avoir faim.

Les paroles pleines d'amitié du capitaine rendirent la gaîté à Dwinski, qui avait écouté avec respect, mais avec un vif mécontentement le jugement sévère de son chef.

— Non, messieurs, dit-il en ôtant son sabre, permettez-moi de vous offrir à souper. Je me suis emparé d'un bateau tout entier de provisions, et si vous ne manquez pas d'appétit...

— Rien moins que cela! s'écria Lenski, mais si ton bateau n'est chargé que de pommes de terre...

— Sois tranquille. Nous trouverons encore de quoi faire un beefsteak.

— Bravissimo ! Mets tout de suite en train la

marmite et la broche...—Eh! l'hôtesse!... Madame!... Chère dame!...—Sborski, dis lui donc en allemand que nous la prions de nous accommoder quelque chose.

—Monsieur le sous-lieutenant, dit Sareadjew, pourquoi n'avez vous pas rapporté que vous vous êtes emparé d'un bateau de provisions?

— Mais es-tu sourd? s'écria Sborski; qu'as-tu encore besoin d'un rapport?

— Veuillez, monsieur, me faire un rapport en règle, continua Sarjetzki en se levant gravement de sa place.

— J'ai l'honneur de rapporter, dit Dwinski, que, comme je faisais la ronde des postes établis le long du rivage de la mer, j'ai aperçu une barque à moins de cinquante pas du bord, qui se dirigeait sur Dantzick; les rameurs ne s'étant point arrêtés et n'ayant fait aucune réponse aux interpellations des factionnaires, je lui fis crier d'arriver; et, afin d'être sûr que mon ordre serait plus tôt obéi, je commandai à ma ronde d'amorcer.

— Bien.

— Les rameurs n'en tinrent compte. J'ordonnai au chef de file de tirer.

— Très-bien!

— La balle traversa le chapeau d'un des rameurs.

— Encore mieux ! Comment s'appelait le chef de file?

— Iwan Petrow.

— Il tire bien.

— La barque s'arrêta, et moi ayant crié que j'allais lui envoyer une décharge de tout le peloton, les rameurs se mirent enfin en devoir d'arriver.

— Cela suffit, cria Sborski, nous savons le reste.

— Je n'ai rien entendu et je ne sais rien, dit Sareadjew; continuez, s'il vous plaît.

—En visitant la barque, nous y trouvâmes des provisions; les rameurs nous dirent qu'ils avaient reçu l'ordre de les porter, à Dantzick, pour l'usage du général Rapp...

—Ah! ah! s'écria Lenski; il faudra donc que son excellence jeûne demain.

— Pourquoi cela? interrompit Sborski; ils n'ont pas encore consommé tous leurs chevaux. Rosslawlew nous a dit qu'il avait vu dans la ville un grand nombre de chasseurs à cheval.

—Monsieur le sous-lieutenant, dit Sareadjew, demain dès le point du jour vous mènerez l'équi-

page de la barque sous bonne escorte au quartier-général; et, quant aux provisions que vous avez prises, vous demanderez également demain, du parc d'artillerie le plus voisin, le nombre de chevaux de trait nécessaire.

— Pourquoi faire? demanda Sborki.

— Je l'enverrai avec un rapport au quartier-général.

—Penses-tu donc, dit Lenski, qu'ils n'ont pas de quoi manger au quartier-général?

— Cela ne me regarde pas.

— Mais songe donc, frère, que nous mourons ici de faim.

— Cela n'est pas vrai; nous avons des pommes de terre.

— Que le diable t'emporte avec tes pommes de terre; écoute, Sareadjew, garde au moins la moitié de la prise ici.

— Je ne le puis. Tout ce que nous prenons sur l'ennemi doit être envoyé avec un rapport au quartier-général.

— Mon cher, mon excellent ami, laisse-toi fléchir. Garde seulement de quoi manger aujourd'hui et demain.

— Pour aujourd'hui soit, mangez autant que vous voulez; mais pour demain.... vous

avez entendu mes ordres, monsieur le sous-lieutenant.

—Écoute, Dwinski! s'écria Lenski; donne tout de suite à l'hôtesse tout ce dont elle a besoin. — Eh! madame!... petite mère!... Nous voulons manger, beaucoup, abondamment.... Grandes portions.... — Sborski, dis-lui donc qu'elle fasse à souper pour dix. Il nous viendra peut-être encore des convives; et s'il ne vient personne, les restes seront pour demain.

—Qui pourrait venir à cette heure? dit Sareadjew en regardant l'heure à son énorme montre d'argent; il est neuf heures et demie, et Dieu sait quand le souper sera prêt.

—Combien donc faut-il de temps pour préparer quelques tranches de beefsteak? c'est l'affaire d'une minute.

—Attendez! dit Lenski; si je ne ne me trompe, voilà précisément quelqu'un qui traverse la cour à cheval.... Vous verrez qu'il va nous venir des convives. Je gage que tous les postes avancés savent déjà que nous avons enlevé le dîner de M. Rapp... Là! ne l'avais-je pas deviné? Voilà qu'on arrive du quartier-général.

—Bonsoir, messieurs, dit Rosslawlew en entrant; j'ai donc enfin trouvé le temps de vous

faire une visite. Eh bien! comment cela va-t-il ?

—Assez bien, Wladimir, dit Sborski. Sois le bien venu. Tu vas souper avec nous.

—Et coucher aussi.

—Raconte-nous donc ce que l'on dit de nouveau. Comment cela va-t-il chez vous?... Resterons-nous encore long-temps devant Dantzick? La place ne parle-t-elle pas encore de se rendre? Nous sommes absolument comme des campagnards; nous ne savons rien de ce qui se passe dans le grand monde. Mais quoi! tu te tais! Dis-nous donc ce qu'il y a de nouveau.

—La nouvelle la plus importante que j'aie à vous donner, c'est que je suis encore en vie.

—Comment cela?

—Vous allez l'entendre. Hier, on m'envoya porter un ordre au chef du détachement qui était de tranchée. Après avoir exécuté ma commission, je me mis à causer avec les officiers d'artillerie. Nous étions sous la portée du canon de la place. Cependant le jour baissait, et notre feu se ralentissait. Les Français, postés sur le Hagelsberg à gauche, continuaient à tirer; mais sur le Bischoffsberg, en face de nous, régna tout à coup un profond silence. Nous nous

approchons des gabions, nous regardons, et pour la première fois je vois de près ce terrible Bischoffsberg qui, semblable à un nuage orageux, cachait la ville à nos regards. Chaque fois qu'une bombe ou une grenade éclatait, nous découvrions les batteries ennemies; mais pour des soldats, nous n'en voyions point. Les Français se tenaient tranquillement derrière leurs épais parapets.—Que diantre! dit le capitaine d'artillerie qui était à côté de moi; sont-ils endormis ou qu'est-ce qu'ils ont? Il avait à peine prononcé ces paroles, que tout à coup.... Dieu tout puissant! on eût dit que le Bischoffsberg tout entier était en feu; les boulets de canon fondirent sur nous comme de la grêle, et un bruit si infernal se fit entendre, que les oreilles m'en tintent encore. Un boulet tomba dans le créneau à côté duquel je me tenais. Je fus couvert de terre des pieds jusqu'à la tête, et avant que j'eusse eu le temps de me secouer et de m'assurer que tous mes membres étaient encore à leur place, le cri *en avant!* se fit entendre à droite dans la tranchée, et au même instant, deux ou trois balles volèrent devant mon nez. —Des Français! des Français! cria-t-on. —Où? demanda le capitaine d'artillerie.

—Ici, dans la tranchée.—Halte! Tireurs! en avant! commanda le chef du détachement, et il tomba sur moi la tête emportée. Deux ou trois hommes tombèrent sur lui. A compter de ce moment, je ne vis plus rien; j'entendais seulement les balles siffler autour de moi, et l'officier français qui criait comme un possédé : *Ferme!... Feu de peloton!....* Je cherchais à me débarrasser de dessous les morts, et j'étais déjà parvenu à soulever la tête, quand ce maudit tapageur me posa le pied sur la figure, et recommença à crier : *En arrière! feu de file! bien, mes enfans!* Respirant à peine de douleur et de colère, je me disposais déjà à lui mordre le pied; mais il sauta en arrière en disant : *Repliez-vous!* et il disparut aussitôt avec ses soldats. Tout ce que je pus distinguer à la lueur des coups de fusil, c'est qu'il portait un riche uniforme de hussards.

— C'était donc Chambour? interrompit Lenski.

—Oui, nous apprîmes de deux soldats prisonniers qu'ils faisaient partie de la compagnie infernale que commande ce téméraire.

—Je serais bien aise, dit Lenski, de voir une fois de près cet homme extraordinaire.

. . . .

—Et moi pas du tout, dit Sareadjew, à moins que je ne pusse lui casser la tête. Qu'est-ce qu'il y gagne, ce fou, à pénétrer dans la tranchée avec une compagnie? Il sacrifie des hommes pour rien du tout.

—Il fait son devoir, s'écria Sborski; il faut que Chambour, en qualité de commandant d'un corps franc, nous harcelle partout et autant qu'il peut.

— Un corps franc! un corps franc! Je ne puis pas souffrir cette manière de se battre. Chez nous autres, c'est bien différent! On ne fait pas un pas sans avoir été commandé; les hommes semblent avoir pris racine; ils meurent sans quitter la place. Voilà ce que j'appelle du service; mais se glisser dans l'ombre comme des voleurs; si l'on réussit, tant mieux; sinon, l'on joue des jambes. Cette pensée seule me met en colère.

—Il n'y a pourtant pas de meilleur moyen, frère, de dégoûter l'ennemi. Ainsi, par exemple, ce Chambour, je suis sûr que tous nos postes avancés l'ont en horreur.

— Au diable! dit Sareadjew en jetant sa pipe sur le plancher, ne cesseras-tu donc jamais de faire l'éloge de ces Français? Qu'il vienne seule-

ment ici, en rase campagne, et alors!.. Je veux, par une seule décharge de ma compagnie, l'écraser lui et toute sa compagnie infernale, au point qu'il ne leur restera pas un os d'entier. Je l'attends sur le *Nehrung*; il n'a qu'à venir, le jour ou la nuit, à son choix.

— Ici! répéta Rosslawlew; comment cela serait-il possible? Derrière toutes nos lignes, à cinq werstes des avant-postes, il faudrait qu'il eût perdu l'esprit.

— Prends garde, Sareadjew, dit Sborski en faisant un signe aux autres officiers, il ne faut pas tenter le diable. Tu as beau parler maintenant; mais s'il arrivait pourtant à l'improviste?

— Il serait le bien venu; nous n'aurions pas peur de lui.

— Ne dis pas cela, frère! L'homme a souvent des momens de faiblesse. Glorifie Dieu et dis la vérité: n'as-tu jamais eu peur, pas même une fois dans ta vie?

— Jamais.

— Je n'en dirai point autant, continua Sborski. J'ai eu une fois si peur que les cheveux m'en ont dressé sur la tête, et que j'en ai perdu la parole;

— Au feu? demanda Sareadjew.

Sborski rougit; il caressa sa moustache noire, et dit après une courte pause :

— Écoute, Sareadjew, nous sommes amis; mais si tu me fais une seconde fois une question aussi sotte, je te lancerai cette cruche à la tête. Un officier de cavalerie russe peut-il jamais trembler au feu?

— Je ne parle pas des officiers de cavalerie; mais pour nous autres officiers d'inf....

— Ecoutez, messieurs, interrompit Lenski afin de donner un autre tour à la conversation qui aurait pu mal finir, soyons de bonne foi. Nous sommes cinq ici, tous braves militaires, et qui avons senti la poudre; mais certainement il n'y a pas un d'entre nous qui, une fois du moins en sa vie, n'ait eu une minute où il n'ait pu vaincre une certaine inquiétude.

— J'avoue, dit Rosslawlew, que cela m'est arrivé, il n'y a pas encore long-temps.

— Et moi, dit Dwinski, il y a deux mois, j'ai éprouvé une inquiétude si vive que je n'en souhaite pas autant à mon plus cruel ennemi.

— Franchement, continua Lenski, moi aussi je me suis trouvé une fois dans une bien vive alarme. Et toi, Sareadjew?

—J'ai déjà dit que je n'ai jamais et nulle part eu peur de rien.

—Réellement! Tu n'as donc jamais commis une erreur devant le front de ton bataillon, et en présence de ton chef?

—En présence de mon chef?.... Non, jamais.

—J'ai une proposition à vous faire, messieurs, dit Rosslawlew. Aucun de nous n'est encore disposé à dormir. Si chacun racontait à son tour l'occasion de sa peur. Cela sera intéressant.

—Et fort extraordinaire en outre, dit Sborski. C'est sans doute la première fois que quatre braves officiers, qui ont déjà été maintes fois au feu, au lieu de s'entretenir de leurs hauts faits, parleront des occasions où ils ont éprouvé le sentiment de la peur.

—Et afin d'égayer la conversation, qu'on apporte ma cave de campagne; vous y trouverez une demi-douzaine de bouteilles de vin de Champagne.

—Voilà ce qui s'appelle un ami, s'écria Sborski. Du vin de Champagne! Ici, tout de suite! Il faut convenir que vous menez une

bien heureuse vie au quartier-général. Vous avez de tout en abondance.

On apporta le vin ; les bouchons sautèrent au plafond, le vin de Champagne moussa; Rosslawlew vida son verre d'un trait, et commença en ces termes :

LE PARLEMENTAIRE.

Vous avez sans doute entendu dire, messieurs, que le général Rapp a défendu de recevoir nos parlementaires. Il y a environ quinze jours que l'on envoya le major Olgin dans le faubourg de Langfurth pour négocier. Les postes avancés de l'ennemi le reçurent à coups de fusil, tuèrent son cheval sous lui, et lui firent tomber le bonnet de la tête. Cet accueil amical montrait que M. Rapp devait être dans une furieuse colère contre nous, et qu'aucun parlementaire russe ne devait espérer d'être mieux traité qu'Olgin. Cependant, comme ce n'était pas la première fois que son excellence avait donné de pareils ordres et les avait ensuite rétractés, je fus chargé, trois jours après, de lui porter une lettre par laquelle le commandant de notre corps le priait de vouloir bien admettre

de nouveau dans la ville les habitans qu'il en avait fait sortir. Vous savez sans doute que Rapp avait chassé de Dantzick environ quatre cents bourgeois, y compris des femmes et des enfans. Afin d'empêcher que de pareilles mesures ne se renouvelassent, et ne missent la garnison en état de tenir plus long-temps, en diminuant le nombre des habitans de la ville, l'ordre précis fut donné de notre côté de ne pas leur permettre de dépasser la ligne de nos avant-postes, de sorte que ces malheureux furent obligés de rester sur l'étroit espace de terrain neutre qui se trouve entre nos postes avancés et ceux de l'ennemi, où ils couchaient à la belle étoile, sans avoir un morceau de pain à manger, et exposés sans cesse à nos feux croisés.

Accompagné d'un trompette de dragons, je me mis en route le long d'une levée haute et étroite, à gauche de laquelle coule le Radaune, tandis qu'à droite s'étendent les vastes prairies du pays bas, à l'extrémité desquelles se trouve le faubourg d'Ora, occupé par les Français. Ayant reçu de très-bonne heure l'ordre de me rendre en parlementaire à Dantzick, je n'avais pas eu le temps de prendre mon thé, de

sorte que j'achetai chez un boulanger d'un village dont nos postes avancés s'étaient emparés, quelques craquelins, avec lesquels je me proposais de déjeuner à cheval pendant la route. Le temps était beau ; mais le vent qui soufflait avec assez de force apportait jusqu'à moi les gémissemens et les plaintes des malheureux bannis de Dantzick qui mouraient de faim. A peine eurent-ils aperçu un officier russe qui s'approchait d'eux, que tout leur camp se mit en mouvement à la fois. Quelques uns se traînèrent de leur mieux jusqu'au pied de la levée sur laquelle je m'avançais; d'autres coururent au devant de moi en poussant des cris de douleur. Ah! mes amis, il y a des momens où nous autres soldats sommes obligés de maudire la guerre! Ce n'est pas la mort, ce ne sont pas les boulets ennemis qui sont terribles ; le soldat n'y pense pas; mais être témoin de la dévastation d'une belle et florissante contrée, avoir sous les yeux la ruine de tant de malheureuses familles; voir mourir de faim des vieillards, des femmes et des enfans, entendre leurs cris de douleur et de désespoir, et par pitié même être obligé de fermer l'oreille à leurs plaintes; ah! camarades, c'est là ce qui est vraiment af-

freux ! Le cœur du soldat russe lui-même saigne souvent à un pareil spectacle.

Obéissant à un mouvement involontaire de mon cœur, je retiens la bride de mon cheval. A l'instant même, vingt personnes se rassemblèrent autour de l'endroit où je me trouvais; les hommes poussaient des cris inintelligibles; les femmes gémissaient; tous à l'envi essayaient de monter sur la levée; ils se tenaient les uns les autres, s'accrochaient à l'herbe, se battaient, tombaient en jetant des cris qui n'avaient rien d'humain, et étaient foulés aux pieds par les derniers venus. Je m'empressai de leur jeter mes craquelins. En moins de rien, ils furent rompus en mille morceaux, et au moment où toute la troupe se pressant et se poussant, s'efforçait d'en attraper quelques miettes, une jeune femme réussit à arriver au haut de la levée. Non, jamais je n'oublierai cette horrible figure. Un mort avec ses yeux ouverts et fixes inspire un effroi involontaire, mais du moins ses traits insensibles expriment un certain repos; on sent qu'il ne souffre plus. Mais le cadavre vivant qui vint tomber à mes pieds respirait, était animé! Pressant contre son sein un enfant affamé, elle me cria en langue russe:—Un

morceau de pain!... pour lui! —Je mis la main dans ma poche, il n'y avait plus rien. Il me serait impossible de vous dire ce qui se passa en ce moment dans mon âme! Je crois entendre encore cette terrible voix, qui même, à ce qu'il me semble, ne m'était pas tout-à-fait inconnue. Je me rappelle seulement que je fermai les yeux, que je piquai des deux, et que je fis au galop environ une demi-werste, sans retourner une seule fois la tête.—Doucement, mon officier, dit le trompette, voici le piquet français. J'étais en effet presque à l'entrée du faubourg d'Ora. A soixante-dix pas environ de moi, un factionnaire ennemi se promenait devant une maison incendiée. Enveloppé dans son manteau et la baïonnette croisée, il regardait souvent à droite et à gauche; mais comme s'il l'eût fait exprès, il ne dirigeait jamais ses yeux du côté par lequel je venais.—Sonne de la trompette! dis-je au dragon; mais la force du vent repoussait tous les sons, et le soldat ennemi continuait à se promener sans faire la moindre attention à nous. Je m'approchai encore, et m'arrêtai; le dragon sonna de nouveau, et de nouveau le vent emporta les sons. Le maudit Français, comme pour me narguer, ne levait pas les yeux. Il cessa

de marcher, et se mit à tracer sur le sable, avec sa baïonnette, des lettres formant sans doute le nom de quelque belle Parisienne.

— Ah! l'imbécile! dit Sareadjew; il est heureux qu'il n'ait pas eu affaire à moi. Si en temps de paix un soldat n'était pas plus alerte que cela...

—Laisse-le donc achever, dit Sborski.—Eh bien! Rosslawlew, comment cette aventure se termina-t-elle? tu lui arrivas sans doute sous le nez?

— A peu près. A cinquante pas de la sentinelle, la levée se terminait par un fossé profond, sur lequel deux planches étroites étaient posées. Je passai ce pont volant, qui pliait sous le pas de mon cheval, et j'ordonnai au dragon de sonner de toute sa force. A peine eut-il commencé que le factionnaire tressaillit, recula de deux pas, et croisa son fusil. *Parlementaire, camarade!* lui criai-je, *parlementaire!* Mais le Français continua sans rien dire ses mouvemens, et se disposa à tirer sur mon cheval.— Sonne, coquin! sonne donc! criai-je de toutes mes forces à mon dragon. Celui-ci sonna en effet, que les oreilles m'en tintèrent: mais le soldat, cette fois, au lieu de viser mon cheval, me

coucha moi-même en joue. Diantre! me dis-je en moi-même, à cinquante pas le plus mauvais tireur ne manque pas son coup, et sur ce maudit pont je ne pourrai me détourner ni à droite ni à gauche. Je restais immobile comme un but. En attendant, le soldat, comme pour être plus sûr de m'envoyer dans l'autre monde, leva un peu son fusil, et visa directement sur mon front. *Finissez ! finissez !* m'écriai-je en secouant un mouchoir blanc. Tout cela ne servit de rien : le coquin prenait sans doute plaisir à me faire mourir à petit feu; cette fois il visa à ma tempe et lâcha la détente, mais le coup ne partit point. Tout cela fut l'affaire d'une demi-minute, et je jure sur mon honneur que, quoique je ne fusse pas tout-à-fait tranquille, je ne sentis pourtant rien d'extraordinaire; mais quand le coquin eut bandé de nouveau son fusil et qu'il m'eut une seconde fois visé tranquillement au milieu du front, je sentis mon cœur se serrer, ma vue se troubler, et, vous le dirai-je?... eh! oui, pourquoi m'en cacher? la peur me fit perdre contenance. Par bonheur mon dragon, voyant le sort dont j'étais inévitablement menacé, recommença à sonner d'une manière si épouvantable, que l'officier de garde sortit

en toute hâte de la maison, criant au factionnaire d'arrêter, et me faisant signe de la main de descendre du pont. Il est bien vrai que quand on a peur, on prend une mouche pour un éléphant. Quand l'officier ennemi sortit du corps-de-garde, il me sembla le plus bel homme du monde; mais quand je m'approchai, je vis qu'il était petit et d'une laideur effroyable. Il m'expliqua en mauvais français qu'on ne recevait point de parlementaires, et que je devais remercier Dieu qu'il ne fût point Français, mais Hollandais, et qu'il eût été de tout temps un ami des Russes. Je pris congé de lui, et je retournai sur mes pas; mais j'avouerai franchement que, pendant tout le reste de la journée, je ressemblai à un homme qui a passé la nuit à boire, et à qui, bien qu'il ne soit pas ivre, il reste ce mal de tête, suite d'un excès de table.

—

XXVII.

SUITE DU CANTONNEMENT.

—

—Quant à ma frayeur, dit Sborski quand Rosslawlew eut achevé son récit, l'histoire en est toute différente... Ce coquin voulait te fusiller comme un déserteur condamné à mort par un conseil de guerre, et moi j'avais tout lieu de penser que Satan et sa famille entière avaient entrepris de se moquer de moi.

— Quelle folie! s'écria Rosslawlew.

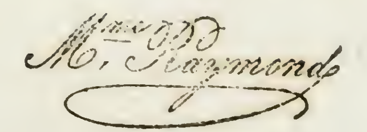
— Si vous le désirez, continua Sborski, je

vais vous raconter, dans tous ses détails, cet épisode des *Mystères d'Udolphe* ou du célèbre *Moine,* dans laquelle le diable joue un rôle si intéressant. Ecoutez donc :

LES TROIS LOGEMENS.

L'année passée, après la bataille de Borissow, je reçus, dans un combat assez vif d'avant-postes, un coup de fusil dans le bras droit; et précisément au moment où notre armée avançait avec le plus de rapidité, je fus obligé de passer six semaines dans un misérable village habité par des juifs. Je ne saurais vous dire combien ma position était cruelle. Dans tout cet épouvantable trou, il n'y avait d'autre officier blessé que moi. J'avais à la vérité emporté avec moi deux douzaines de volumes; mais mon honnête et sobre domestique Afonka les avait, par malheur, deux jours auparavant, déposés dans les mains d'un vivandier qui avait suivi l'armée, comme nantissement pour l'eau-de-vie qu'il lui devait. Je m'ennuyais de la manière la plus mortelle. Mes seuls passe-temps étaient, le matin, de mystifier mon hôte, juif sale et à barbe rousse, et le soir de recevoir une

société si nombreuse, que souvent ma chambre ne pouvait la contenir toute. Il ne se passait pas de jour que notre village ne fût traversé par des colonnes entières de prisonniers, et à peine le soleil était-il couché, que j'envoyais Afonka dans la rue inviter tous les Français qu'il pouvait trouver, lesquels, n'ayant point d'asile, erraient çà et là comme des ombres malheureuses. Les honnêtes israélites les accablaient de toutes sortes de malédictions hébraïques, et, malgré la rigueur du froid, ne leur permettaient pas même d'entrer dans les vestibules de leurs maisons pour se réchauffer. Il va sans dire que ces malheureux n'attendaient pas une seconde invitation. Dans le commencement, ils se glissaient en silence à côté de mon poêle; mais après qu'ils avaient pris un verre de sbite chaud, leurs langues se dégelaient, et au bout d'une demi-heure ma chambre offrait en petit le vrai modèle de la tour de Babel. Cuirassiers, grenadiers, voltigeurs, cavaliers et fantassins, se mettaient à parler à la fois le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le hollandais, en un mot toutes les langues de l'Europe. D'ordinaire cependant, la voix des Français étouffait celle de tous les autres. On parlait de la grande



armée, on racontait les victoires de Napoléon, l'incendie de Moscou. *Ah! messieurs, au commencement nous avions de tout : provisions de bouche, vins, liqueurs, et puis tout d'un coup... Sacré Dieu!... c'est bien dommage! Brûler une si belle ville!* Je l'avoue, j'aime ce peuple insouciant et gai! Le Français a faim et froid; mais à peine commence-t-il à se réchauffer, à peine a-t-il avalé une croûte de pain, qu'il se met à parler de sa belle France, et tout est oublié. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire: *Oui, mon officier, j'ai beaucoup souffert, mais une fois de retour à Paris... Diable! ce n'est pas comme chez vous : on se divertit, on dépense gaîment son argent... et vive la joie!* Le pauvre diable!... quelques heures après... mais pourquoi parler de cela? Le cœur me saigne toutes les fois que je songe à la mort cruelle de tant de milliers de ces Français si légers, mais si braves et si aimables... Ne fais pas la grimace, Sareadjew, ce sont des hommes aussi bien que nous.

— Mais que diantre, aussi, pourquoi sont-ils venus chez nous? dit Sareadjew en secouant sa pipe.

— Plains-toi, frère, de celui qui les a con-

duits ici; le soldat va partout où on le mène.

— Tu n'as pas tout-à-fait tort. Je suis moi-même commandant d'une compagnie, et quand je dis à mes hommes d'aller en avant...

— Tu le vois donc bien. Je suis d'avis qu'il faut battre l'ennemi tant qu'il est debout; mais une fois qu'il est abattu, il est permis de le plaindre. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; où en étais-je resté?

— Tu étais toujours dans le trou aux juifs, dit Lenski.

— C'est juste!... Or donc, six semaines s'étaient écoulées, je me sentais mieux; et, quoique je ne pusse pas encore me servir de mon bras, je me décidai, sans attendre ma guérison complète, à rejoindre mon régiment, qui avait déjà dépassé la frontière. Je ne vous raconterai pas comment je suis venu jusqu'à Wilna. Grâce à nos victoires, je fus bien reçu sur toute la route, comblé de politesses, et parfois même on se permettait, en ma présence, de maudire à demi-voix Napoléon. Le cinquième jour, je me laissai glisser du haut des montagnes qui entourent Wilna. Non, jamais je n'oublierai le terrible contraste qui s'offrit à mes yeux quand j'entrai dans la ville, contraste qu'il est impossible de

rencontrer autre part que sur le théâtre d'une guerre nationale, dévorant comme celle-ci des générations tout entières. A une werste de la porte de la ville, on commençait à voir des deux côtés de la route, sans exagération, deux murs de cadavres gelés. Plus d'une fois j'ai visité, après une bataille, le champ couvert de morts : c'est un spectacle auquel je suis accoutumé ; mais cette route me parut si effroyable que je fus obligé, malgré moi, de fermer les yeux en la traversant. A peine étais-je entré dans la ville, que la scène changea : c'étaient des rues belles et vivantes, des officiers russes, la garde nationale polonaise, de jolies filles, des troupes de juifs serviables, du bruit, des cris, des chants, des visages gais ; en un mot, partout le mouvement et la vie. Il m'était souvent arrivé de m'égayer avec mes camarades, à l'endroit même où peu d'instans auparavant on s'était battu avec l'ennemi, au milieu des morts, des mourans et des blessés. Mais ici la mort avait disparu tout d'un coup sans aucune transition : devant moi était la vie dans toute sa beauté, derrière moi la mort avec toutes ses horreurs.

Tout Wilna était rempli d'officiers russes.

L'un y était venu pour se faire guérir de ses blessures, un autre pour traiter une maladie, un troisième pour quelque motif tout différent; mais comme l'armée ennemie n'existait plus que dans les bulletins français, et que la première campagne paraissait entièrement terminée, ces officiers n'étaient pas extrêmement pressés de rejoindre leurs régimens, dont plusieurs attendaient tranquillement leur réserve au-delà des frontières. Quoique dans cette campagne, qui sera si remarquable dans les annales de notre patrie, nous eussions bien moins souffert de froid et de besoin que les Français, cependant nos fatigues avaient été assez grandes pour que l'idée de prendre quelques jours de repos et de bon temps fît tourner la tête à tous les officiers russes.

Au nombre des moyens qu'ils imaginèrent pour dépenser beaucoup d'argent dans le moins de temps possible, nos jeunes officiers avaient inventé de former une société à laquelle ils donnèrent le nom de Société du Champagne. Ses membres fréquentaient les bals et les redoutes, allaient tous les soirs au spectacle, jetaient l'argent par les fenêtres, jouaient avec les Polonais, faisaient les yeux doux aux Polo-

naises, et, pour justifier leur nom, buvaient le vin de Champagne comme de l'eau. On voulut aussi m'y enrôler; mais je ne pouvais pas rester long-temps à Wilna, ma passion insurmontable m'appelait aux frontières...

— Comment! s'écria Lenski, tu es amoureux et je n'en savais rien?

— Oui, mon ami, continue Sborski, je suis amoureux, et pour toute la vie, de... mon escadron, dont j'étais séparé depuis deux mois. Après m'être bien amusé pendant trois jours à Wilna, et y avoir laissé la moitié de mon argent comptant, je me mis en route le quatrième jour; le cinquième je passai le Niémen, et le sixième je me convainquis, par expérience, que dans cette guerre nationale la Prusse était notre seconde patrie.

— Il faut rendre hommage à la vérité, dit Rosslawlew; ces bons et braves Prussiens nous ont accueillis comme des frères.

— Et ce lien de fraternité a été plus tard resserré sur le champ de bataille, dit Lenski. Ce sont de braves soldats; ils se battent comme des lions.

— Et entendent parfaitement le service, ajouta Sareadjew; j'ai assisté à leur parade à

Kœnigsberg, et j'avoue que je n'avais pas assez d'yeux pour les regarder. A la vérité, un vieux commandant de compagnie comme moi pouvait trouver bien des choses à redire au maniement des armes; mais en revanche, comme ils marchent! Je te dis que c'est magnifique.

— Oui, Wassilji Iwanowitsch, je suis convaincu que sous ce rapport ils ne nous cèdent en rien. Mais veuillez, je vous en prie, ne plus m'interrompre, sans quoi je n'achèverai jamais mon aventure à la mistress Radcliffe.

Accoutumé à ces sales bourgs habités par les juifs polonais, je ne cessai pas, pendant les deux premiers jours de mon voyage en Prusse, d'admirer les superbes villages, les riches fermes, les belles villes dans lesquelles on m'accueillait avec une amitié et une hospitalité qui me rappelaient la Russie. En un mot, tout m'enchanta dans ce pays d'ordre, de règle et de prospérité. Les commissaires de logemens et les bourgmestres, dans les villes où je passais les nuits, m'assignaient toujours des maisons tranquilles, et souvent même élégantes : mais il n'y a point de famille qui n'ait des enfans mal élevés, dit le proverbe russe. Le troisième jour de mon voyage je m'attardai dans un village, où le vé-

nérable bailli, zélé patriote et profond politique, se mit en tête de rendre en ma personne un hommage à toute l'armée russe, et, à cet effet, de me donner à dîner. Ce diplomate de village m'accabla de questions, me dévoila tous les plans secrets de son gouvernement, me parla du soulèvement général de la brave nation allemande, des cosaques russes, de la landsturm prussienne, et m'apprit, entre autres choses, que la Prusse attendait un hôte illustre. Vous me comprenez, dit-il d'un air important; je bois à la santé de ce sauveur de la Prusse et de toute l'Europe!... Hourrah!... et enfin à la santé de notre père Frédéric!... Hourrah!... Et savez-vous, ajouta-t-il en baissant la voix, que le sultan de Turquie accompagne incognito cet auguste étranger?... A la santé de l'illustre voyageur qui ne veut pas se faire connaître!..... Hourrah! — Je ne pouvais m'empêcher de rire, mais je ne laissai pourtant pas de crier aussi haut que le bon bailli, qui avait les larmes aux yeux, quand je pris congé de lui le soir, pour me remettre en route. Etant arrivé à onze heures dans la petite ville où je devais passer la nuit, je me rendis chez le bourgmestre. Je frappai d'abord tout doucement avec le grand marteau

de cuivre, à la massive porte de chêne; je ne reçus point de réponse. Je frappai plus fort, personne ne remua dans la maison. La nuit était froide : j'étais gelé, fatigué, et j'avais besoin de dormir; aussi ne faut-il pas me le reprocher, si j'oubliai les convenances au point de frapper avec tant de force que les fenêtres en tremblèrent, et qu'un terrible : De par tous les diables, qui frappe ainsi? se fit entendre derrière la porte. Cette porte s'ouvrit, et une grosse femme à moitié endormie, vêtue d'une robe de chambre blanche, avança la tête et répéta d'une voix qui n'avait rien de fort aimable: —Qui frappe? — Un capitaine russe, répondis-je assez peu poliment. La robe de chambre blanche disparut, la porte fut refermée, et je restai de nouveau seul dans le froid, qui devenait de plus en plus sensible. Au bout de quelques minutes, je recommençai à frapper; la porte s'ouvrit enfin, et la même femme aux joues rebondies m'introduisit dans le vestibule, me fit monter deux étages, et me poussa presque par les épaules dans une petite chambre où brûlaient deux chandelles. Devant une table couverte d'un drap vert sale, était assis un majestueux monsieur à nez enluminé. Ses jambes de cigo-

gne, qui ne finissaient pas, s'étendaient pardessous la table jusque vers le milieu de la chambre. Sa robe de chambre blanche en forme d'habit, et son bonnet de coton rayé d'une hauteur démesurée, donnait à ce vénérable magistrat tout l'air d'un masque de carnaval. A sa gauche on voyait un homme d'une cinquantaine d'années, dans une redingote râpée, et dont les manières exprimaient la plus profonde humilité; il tenait une plume entre les dents; son long nez servait d'appui à une machine que je ne sais comment définir; car certes ces énormes pincettes garnies de verres n'étaient point des lunettes. Quand j'entrai dans la chambre, monsieur le bourgmestre se souleva à moitié sur sa chaise, me montra de la main un siége vide, et puis, prenant un maintien convenable à l'élévation de son rang, me demanda gravement ce que je désirais.

— Un billet de logement, répondis-je. — Qui êtes-vous ? — Un officier russe. — Votre grade? — Capitaine d'état-major. — Hem ! hem ! capitaine d'état-major! Pas davantage?... — Secrétaire, faites un billet à la charge de Gottlieb Freymann.

Le secrétaire ôta ses énormes lunettes, les

essuya avec son mouchoir, mais ne se mit point en devoir d'écrire.—Eh bien! pourquoi n'écrivez-vous pas? demanda le bourgmestre en colère. — Ne vous seriez-vous pas trompé, dit le secrétaire. Vous avez dit Gottlieb Freymann? — Oui. — Me serait-il permis de vous faire observer...? — Taisez-vous, et faites ce qu'on vous dit.

Le secrétaire ne dit plus rien; il rédigea le billet, m'accompagna jusqu'à la rue, et dit au postillon où il devait aller. Au bout d'environ trois minutes, nous nous arrêtâmes devant une maison peu apparente. L'étage inférieur était assez bien éclairé; mais le premier et le second paraissaient inhabités. Ah! ah! me dis-je en entrant dans une vaste salle, il paraît que mon hôte est un bon vivant. En effet, une vingtaine de personnes assez mal habillées et la plupart à moitié grises, buvaient autour de trois tables. L'hôte me reçut très-poliment, mais parut étonné en voyant mes épaulettes, mon sabre d'officier à porte-épée d'argent. Où est ma chambre? demandai-je. — Ici à côté, monsieur le capitaine, dit l'hôte en m'indiquant une porte. — Comment! sous ce hangar? — Précisément, monsieur le major. — Donnez-moi une autre chambre. — Vous me pardonnerez, je n'en ai

pas d'autre. — Et ces hommes, resteront-ils long-temps ici? — Toute la nuit, peut-être. — Que diable! m'écriai-je, qu'est-ce que cela veut dire? Où suis-je donc? — Dans une auberge, monsieur le capitaine, répondit l'hôte avec une profonde révérence; ne vous plairait-il pas de souper?

Au lieu de répondre, je jetai sur moi mon manteau, et je retournai auprès du bourgmestre, où je fis un tel train, que je réveillai tous les voisins. A la porte, on me cria de nouveau : De par tous les diables! La même femme me conduisit de la même manière auprès de M. le bourgmestre, qui, après avoir écouté mes plaintes, arrangea son bonnet de nuit, et dit au secrétaire : — Fais un billet pour Adam Fischer! Le secrétaire voulut encore se permettre quelques observations; mais le magistrat lui enjoignit avec plus de force encore qu'auparavant de se taire, et je me mis en route avec mon nouveau billet dans l'espoir de trouver un meilleur logement. Cette fois, mon voyage fut plus long. Que diantre! m'écriai-je à la fin, sommes-nous bientôt arrivés? — A l'instant, monsieur l'officier, répondit le postillon en faisant claquer son grand fouet. — Mais il me semble que

nous sommes dans la campagne? — Au lieu de répondre, le postillon monta sur une longue jetée, s'arrêta, et dit : — Voici votre logement, monsieur l'officier. — Où? demandai-je en regardant de tous les côtés autour de moi. — Là, continua-t-il en montrant avec le bout de son fouet un grand moulin à eau.

Je sautai à bas de la voiture. Un garçon meunier, blanc des pieds jusqu'à la tête, me prit mon billet, et je grimpai après lui, par un étroit escalier, dans une petite mansarde, précisément au dessus du mécanisme du moulin. On prétend que le sommeil est fort doux au bruit d'une chute d'eau; pour moi, je sais que dans cette chambre où le plancher dansait et où les murs semblaient agités par un tremblement de terre, je n'essayai pas même de reposer. Je conviens que je me sentis sérieusement fâché, et je me mis à crier si fort, que le maître du moulin sortit d'une autre mansarde, située sans doute un peu plus loin du bruit, et voyant qu'on lui avait envoyé un officier russe, se mit à crier encore plus fort que moi, et à maudire sans pitié le bourgmestre. —Attendez, monsieur l'officier, s'écria-t-il après une demi-douzaine de jurons; attendez, je cours à l'instant même chez le

bourgmestre, et je déclarerai à cet âne, car c'est vraiment un âne, Adam Fischer appelle toujours les choses par leur nom, mille diables! je lui déclarerai qu'un officier russe, tonnerre de Dieu! doit avoir le meilleur logement de la ville, sacrebleu! Pourquoi n'a-t-il pas envoyé les officiers français au moulin, morbleu! Que l'on me donne mon chapeau et ma canne; je vais dire à ce bourgmestre tout ce que je pense; oui, je le lui dirai Attendez, monsieur l'officier, attendez!...

Le meunier furieux prit à la hâte son chapeau et sa canne à pomme d'argent, et s'élança comme un possédé hors de la chambre; mais son pied s'étant accroché à quelque chose, il roula comme une pelote du haut de l'escalier, ce qui ne l'empêcha pas de se relever sur-le-champ, de franchir la levée d'un trait, et toujours en criant: Oui, je veux lui dire toute ma pensée, sacrebleu! je veux lui dire ma pensée. Au bout d'une demi-heure, il revint triomphant avec un nouveau billet.—Prenez, monsieur l'officier, me dit-il; j'étais bien sûr que le bourgmestre finirait par entendre raison. Nous autres Prussiens, il faut que nous aimions et accueillions les Russes comme des frères, et

Adam Fischer est un vrai Prussien et non pas un aventurier bavarois, morbleu! — Et où faut-il que j'aille maintenant? demandai-je. — Au milieu de la ville, sur la place du marché; votre logement est indiqué chez le professeur Guthmann... A la vérité, il n'est pas maintenant en état... Mais il a une femme, des enfans, et d'ailleurs une seule nuit. Adieu, monsieur l'officier; je vous prie de ne pas juger notre ville d'après son bourgmestre : il n'a pas, lui, une goutte de sang prussien dans les veines; aussi pourquoi, de par tous les diables! est-il venu se fixer parmi nous? Morbleu! il aurait dû rester chez lui dans sa Bavière, mille tonnerres!

Il me fallut donc de nouveau parcourir la ville. Arrivé à la porte d'une grande maison en pierres de taille, une jeune servante se présenta une lanterne à la main, et me fit monter un escalier couvert de tapis. La propreté extraordinaire et le bon ordre qui régnaient dans cette maison me plurent singulièrement; une seule chose m'étonnait, c'est que la servante répondait à toutes mes questions avec un air d'embarras, à demi-voix, et en prêtant l'oreille pour écouter. Étant monté au second étage, une grande femme très-pâle sauta sur l'escalier, prit

la servante à part, et se mit à lui dire quelque chose à l'oreille. Tout à coup des cris plaintifs se firent entendre dans une chambre voisine; la porte était entr'ouverte, et je ne pus m'empêcher d'y jeter un regard. Sur le plancher, je vis une jeune personne qui se roulait avec de fortes convulsions, et en poussant de grands cris. Deux vieilles femmes, vêtues de noir, paraissaient lui donner des soins. Je courus à son secours, et, l'ayant placée sur un divan, je remarquai qu'au milieu de la chambre était exposé un corps mort dans une bière ouverte. Je ne sais pas pourquoi l'idée me vint de regarder ce corps; il était d'une grandeur extraordinaire et d'une maigreur extrême, mais ses traits, malgré leur pâleur, n'avaient rien de cadavéreux, on eût dit qu'il était profondément endormi, et sur le point de se réveiller. C'était le maître de la maison qui était mort le matin même, et la jeune personne était sa fille. Pendant que nous nous occupions à faire revenir la patiente, la servante rentra, me pria de la suivre, et me fit monter encore un étage. Je commençais déjà à craindre que l'on ne me destinât pour logement une mansarde; mais, arrivé au troisième étage, la jeune fille ouvrit une porte, et m'introduisit

dans une vaste chambre, où elle alluma une bougie.

Il suffit d'un regard pour me convaincre que cette pièce n'avait jamais servi de chambre à coucher. Des corps de bibliothèque, des cartes géographiques, des sphères, des bustes d'anciens philosophes, un grand bureau couvert de papiers, tout indiquait que je me trouvais dans le cabinet d'un savant. Ayant annoncé que je ne voulais pas manger, l'adroite servante me prépara en moins de deux minutes un bon lit sur le large divan, tandis que pour mon Afonka, elle étendit un matelas par terre entre deux armoires remplies de classiques latins et grecs. Je me déshabillai, Afonka éteignit la lumière, se jeta sur son matelas, et au bout d'un instant il s'endormit et ronfla comme un soufflet. En dépit de toutes mes fatigues, le sommeil fut longtemps à venir, mon imagination était toujours préoccupée du mort. Les traits de son visage étaient gravés si profondément dans ma mémoire, qu'il me semblait que je l'avais devant moi; quelque peine que je me donnasse pour penser à autre chose, je ne voyais que mon hôte, et il m'était impossible de m'endormir. Ne concevant pas quelle utilité je retirerais

de rester les yeux fermés, quoique éveillé, je les rouvris, et me mis à examiner ma chambre. Il faisait un beau clair de lune, les corps de bibliothèque, à moitié éclairés et surmontés de vases blancs, ressemblaient à des tombeaux; dans un coin Socrate me regardait, et dans un autre Cicéron. Ces têtes de plâtre avaient l'air de vouloir m'adresser la parole; mais l'objet qui me tourmentait le plus était un buste colossal de Démocrite, complétement éclairé par la lune. Il était placé sur un grand piédestal blanc, directement en face de mon lit. Il montrait les dents, et me regardait avec un rire si diabolique que, pour me débarrasser de lui, je ne trouvai d'autre moyen que de refermer les yeux et de me retourner, de sorte qu'après beaucoup de temps et de peine, je parvins enfin à m'endormir. Eh bien, même dans le sommeil, le maudit Démocrite ne voulut pas me laisser tranquille, je songeai que je le voyais devant moi sur son grand piédestal; il roulait les yeux d'une manière terrible, il grinçait des dents; je lève la tête, il se meut, s'approche lentement de moi, chancelle et me tombe sur la poitrine. Je jette un grand cri, je me réveille, et que vois-je? un homme? non; un monstre en linceul blanc me

regardant fixement au visage, sa main pesante posée sur ma poitrine. Sa taille était gigantesque, ses yeux étincelaient. Je voulus sauter à bas de mon lit, mais dans ce moment le monstre tourna la tête, et la lune éclaira ses traits; mes cheveux se dressèrent, mon sang se glaça dans mes veines... C'était le mort! Pendant une demi-minute je le contemplai en silence, hors d'état de faire un mouvement ou même de pousser un cri. Enfin pourtant je parvins avec peine à prononcer le nom de mon domestique. Afonka se mit sur son séant, proféra plusieurs mots sans suite, se gratta la tête, et puis recommença à ronfler plus fort qu'auparavant. Cependant le mort grinça des dents, comme si ma témérité l'eût irrité, et l'une de ses mains toujours serrant ma poitrine, il mit l'autre à ma gorge, qu'il pressa de toute sa force. Tout mon sang me monta à la tête, ma vue se troubla, et je perdis connaissance.

Je ne sais si je restai long-temps dans cet état, mais quand je revins à moi, je me trouvai couché à côté du mort qui me serrait dans ses bras et avait posé sa tête à côté de la mienne; ses joues glacées touchaient mes joues, ses yeux étaient fixes; il ne respirait pas. J'employai

toutes mes forces pour me délivrer de cet embrassement infernal, mais en vain. Je prie Dieu, messieurs, qu'il ne vous fasse jamais éprouver ce que je sentis en ce moment, le froid de la mort se communiquait graduellement à tous mes membres, et je perdis de nouveau connaissance. Cette fois mon évanouissement fut de plus longue durée, je ne revins à moi que le lendemain matin; à côté de mon lit se trouvaient le médecin, la maîtresse de la maison et sa fille. On me saigna, et quand je fus un peu plus tranquille, la veuve m'expliqua en pleurant le mystère de cette aventure. Le mari avait été malade d'une fièvre cérébrale. Le matin du jour où j'étais arrivé chez elle, il était tombé dans une léthargie si profonde que le médecin lui-même y avait été trompé. Personne ne douta de sa mort, quoiqu'il fût encore en vie. La nuit, au moment où tous les habitans de la maison fatigués par de longues veilles étaient allés prendre du repos, il s'était réveillé, et, dans son délire, suivant un mouvement machinal, il était monté dans son cabinet pour venir mourir sur mon lit.

— Diantre! s'écria Lenski, cette histoire est vraiment digne des mystères d'Udolphe.

— Elle est fort instructive, continua Sborski; car cette aventure m'a rendu plus indulgent pour les faiblesses des autres. Avant cela, je me moquais des personnes craintives et je les méprisais; mais maintenant voulez-vous savoir ce que j'en pense? La peur est quelque chose d'involontaire, et sans doute ces malheureux éprouvent souvent ce que pour mes péchés j'ai senti une fois dans ma vie, et si les souffrances terribles réveillent en nous non seulement de la compassion, mais même une sorte de respect pour les malheureux qui en sont atteints, vous pouvez m'en croire, messieurs, les gens peureux devraient nous être bien respectables; car il n'y a pas d'êtres au monde qui éprouvent de plus grandes souffrances qu'eux.

— C'est ce que je dis aussi, ajouta Sareadjew en remplissant sa pipe. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de voir des personnes qui avaient peur au feu. Seigneur Dieu! que ces pauvres diables étaient malheureux. On eût dit qu'à chaque instant leur âme était prête à se séparer de leur corps. Nous autres, nous ne mourons qu'une fois à la guerre; mais pour eux, ils meurent tous les jours. Et puis après, en temps de paix, comme ils font les fanfarons!

— Maintenant, Dwinski, dit Rosslawlew, c'est ton tour.

— Mon aventure, dit Dwinski est courte et commune, ce n'est pas la peur de la mort que j'ai éprouvée, mais au contraire la crainte de ne pas mourir.

— Comment ? demanda Sborski.

— C'est ce que vous allez entendre.

XXVIII.

SUITE DU CANTONNEMENT.

—

LES AVANT-POSTES.

— Il y a environ six mois, je fus commandé pour rejoindre le régiment d'infanterie de M***, dont plusieurs officiers avaient été détachés. Ce régiment était posté à quelque distance de la Vistule, qui en débordant avait inondé tous les terrains bas situés aux alentours de Dant-

zick. La garnison de cette ville était deux fois plus forte que l'armée assiégeante, laquelle en outre était éparpillée sur un vaste espace, de sorte que, chaque fois que les Français faisaient une sortie, nous avions à combattre un ennemi beaucoup plus nombreux que nous. Aussi la position du régiment, et surtout de la compagnie dont je faisais partie, n'était nullement agréable. Nous vivions au milieu de prairies vastes et uniformes coupées d'innombrables canaux qu'habitaient des millions de grenouilles. La compagnie tout entière logeait dans une seule maison de paysan placée dans une île bordée d'un côté par les eaux de l'inondation et de l'autre par un banc presque impénétrable. Pour promenade nous avions une grande route et quelques sentiers de traverse; mais c'était un plaisir que nous ne pouvions prendre que rarement, parce qu'indépendamment de la fatigue d'un service qui se faisait de deux jours l'un, nous n'étions pas très-jaloux d'enfoncer jusqu'à mi-jambe dans l'eau pour nous amuser. Un matin, comme je devais aller relever la garde aux postes les plus avancés, je voulus faire le douillet, et je priai mon hôte de me prêter un cheval. Pendant qu'on me sellait une jument à grandes

jambes, je confiai le commandement de mes hommes à l'officier immédiatement au dessous de moi, et je restai pour déjeuner, convaincu que sur mon cheval je les aurais bientôt rattrapés.

— Ah ! Dwinski cela n'était pas bien, dit Sareadjew en l'interrompant; l'officier qui est de garde ne doit pas rester d'un pas en arrière de ses hommes; ta conduite a été contraire à toutes les règles de la discipline et de l'ordre militaire.

—Aussi m'en suis-je mal trouvé, reprit Dwinski; je déjeunai donc, je montai sur mon cheval, je lui donnai quelques coups de cravache et partis comme une flèche sur la grande route. Au commencement, tout alla assez bien; mon gigantesque cheval, sur lequel j'étais assis comme au haut d'une tour, fit même deux ou trois courbettes et m'éclaboussa des pieds jusqu'à la tête.—Tenez-vous bien, me dit l'hôte qui m'accompagna jusqu'à la porte. Je le regardai d'un air dédaigneux; je remis fièrement mon bonnet sur l'oreille, je me rengorgeai, et au lieu de répondre, je sautai avec une merveilleuse adresse par-dessus une mare large de trois pas; mais ce fut là la fin de mes exploits d'équitation. A la seconde mare, mon cheval hésita un

peu, et à la troisième il fallut toute l'éloquence de la cravache pour la lui faire passer au gué.

Enfin j'arrivai non sans peine à un détour de la route, je regardai devant moi sans rien voir de mes soldats. Je me rappelai sur-le-champ que, peu de jours auparavant, précisément à la même heure, un petit détachement de fourrageurs français avait failli enlever nos sentinelles; elles n'avaient été sauvées que parce qu'au moment même on arriva pour les relever. Cette même aventure pouvait se renouveler. La seule pensée me fit dresser les cheveux sur la tête. Je me mis donc à presser le pas de ma jument, et j'avais perdu presque toutes mes forces quand j'arrivai à un second embranchement dans la route, où le chemin qui suivait une petite digue, à l'extrémité de laquelle nos postes avaient été placés, commençait à devenir supportable.

A droite de la digue étaient des champs coupés de canaux et à gauche l'eau du fleuve débordée, avec une rangée de moulins à vent à perte de vue. A quelque distance, sur la côte, j'aperçus une vedette de cosaques; mais j'avais beau regarder devant moi, les baïonnettes de nos soldats ne venaient point frapper mes

regards. Tout était vide, et le long de la digue jusqu'à l'entrée du petit bois, il n'y avait pas une âme. Tout à coup le vent m'apporte quelques sons étouffés..... ils ressemblent..... j'y trouve quelque chose de connu. Je n'ose me fier à mes oreilles..... j'écoute encore..... Mon Dieu! une sueur froide parcourt mes membres! Il me semble.... Oui, je ne me trompe pas.... Ce sont des coups de fusil.... Mes soldats se battent, et moi, leur chef!.... Mon sang se glace dans mes veines, la peur me donne une fièvre extraordinaire, et j'enfonce avec tant de vigueur les éperons dans les flancs de ma jument, qu'elle finit réellement par se mettre au galop. Je suis déjà à moitié chemin, la fusillade devient de plus en plus distincte; déjà je puis compter les coups, ce ne sont point des tirailleurs, c'est un feu de peloton; le combat doit donc être très-vif. O mon Dieu, mon Dieu, mon désespoir devient insupportable. Je tombe sur ma malheureuse bête avec une fureur aveugle; mon fouet de cosaque devient dans ma main une baguette de tambour. Je fais pleuvoir des coups. Enfin ma jument, sentant la nécessité de faire un effort, veut courir; mais elle se câbre, chancelle, tombe et se posant sur moi se cou-

che tranquillement dans la boue. Je cherche à me débarrasser et n'y peux réussir, je crie, j'appelle au secours, tout est en vain. Mes plaintes se perdent dans le vague des airs. La tranquillité qui règne autour de moi n'est interrompue que par les coups de fusil qui ne cessent pas. Il semble même qu'ils approchent! Peut-être l'officier de garde est-il tué.... Le détachement est sans chef...... Tout à coup je sens...... Oui, messieurs, je vous en donne ma parole, je crois sentir l'odeur de la poudre. Il n'y a donc plus de doute!.... Les Français ont repoussé nos avant-postes, ils arrivent, mes soldats se sauvent!.... Comment vous décrire ce qui se passa dans mon âme.... Je me voyais déshonoré, perdu.... oui, perdu à jamais. Comment prouver que ce n'était point la lâcheté, mais seulement un malheureux hasard, une imprudence qui m'avait séparé de mes soldats, dans un moment où j'aurais dû combattre ou mourir avec eux? Je me voyais déjà traduit devant un conseil de guerre; j'entendais déjà l'arrêt sans appel de mes juges, déjà retentissaient à mes oreilles ces mots terribles : D'après la sentence du conseil de guerre, le lieutenant Dwinski, pour s'être éloigné de son détachement au moment d'un

combat avec l'ennemi..... Dieu tout puissant!.... Et mon père!.... Ce vieillard couvert de blessures et de décorations, qui me dit quand je le quittai : Va, mon fils, le Seigneur a visité notre sainte Russie, puisse Dieu te conduire, va et meurs pour notre czar et pour la foi de tes ancêtres! Wanja! tu es mon fils unique, la prunelle de mes yeux, mais..... que sa sainte volonté soit faite, si tu meurs glorieusement, je pleurerai, mais je te reverrai; tandis que... si.., ce dont Dieu te préserve, en ce cas!... je te défends de reparaître devant moi, même dans l'autre monde. Et maintenant, moi, le fils de ce vénérable guerrier, je me vois déshonoré à jamais.... Mon imagination s'exalte, ma tête devient brûlante... Ah! si je pouvais du moins rallier mes soldats, les ramener à l'ennemi; mais non, ce maudit cheval est couché sur moi comme une masse. Il m'est impossible de faire un mouvement, et malgré tous mes cris, personne ne vient à mon secours. Le désespoir, l'inquiétude, des efforts continuels m'avaient enfin tellement fatigué, que je commençais déjà à perdre connaissance, quand tout à coup je vis quelqu'un qui s'approchait de moi; c'était un cosaque qui avait entendu mes cris. Il com-

mença par me débarrasser du cheval, et moi je m'écriai d'une voix enrouée: Où sont les Français, où? — Les Français? répondit ce cosaque tranquillement, là-bas. — Où? — Derrière nos avant-postes. — Les nôtres se défendent donc encore, Dieu soit loué! — Non, mon officier; tout est tranquille. — Allons, maudite jument, veux-tu te lever, ajouta-t-il après m'avoir retiré l'animal de dessus le corps. — Comment tranquille, m'écriai-je en sautant sur mes jambes; n'entends-tu donc rien? — Le cosaque tressaillit, regarda autour de lui et dressa l'oreille. — Eh bien! es-tu sourd, n'entends-tu pas des coups de fusil. — Non, monseigneur, je n'entends rien. — Quel est donc ce bruit? — Ce bruit, c'est un moulin à foulon. — Comment? — Oui, mon officier, il n'est pas loin de l'endroit où je suis.

Ah! quel poids ces mots me retirèrent du cœur, je me jetai dans les bras du cosaque, je fis le signe de la croix, je me mis à rire comme un possédé, puis à pleurer comme un enfant; je donnai au cosaque mon dernier écu, et puis je me mis à courir sur la digue comme si j'avais des ailes aux pieds; je fus bientôt arrivé au petit bois; des baïonnettes russes brillaient

entre les arbres, c'était mes soldats qui s'étaient mis en rang pour être relevés, et attendaient mon arrivée devant le corps-de-garde. Je me sentis malade pendant toute cette journée, et le lendemain je me mis au lit avec une fièvre si forte, qu'elle faillit m'emporter dans l'autre monde.

— C'était fort bien fait, frère, dit Sareadjew, que cela te soit à l'avenir une leçon.

— Et je puis vous assurer, continua Dwinski, que j'en ai bien profité; depuis ce temps, quand je suis chargé de relever une garde, je marche toujours devant mes hommes comme à l'exercice.

— C'est ce qu'il faut faire; quand les officiers sont à leur poste, les soldats font leur devoir.... —Eh bien! qu'y a-t-il de neuf? ajouta Sareadjew en s'adressant à un sous-officier qui entrait.

— C'est le piquet qui m'envoie, mon capitaine répondit, le sous-officier.

— Pourquoi?

— Deux barques se sont fait voir sur le lac, mon capitaine.

— Deux barques?... Armées?

— C'est ce que je ne sais pas, mon capitaine, car il fait sombre; mais les barques sont grandes.

— On veut sans doute se glisser de nouveau avec des provisions dans la place.

— Non, mon capitaine; elles arrivent au contraire de Dantzick.

— Qu'est-ce que cela veut dire? Va sur-le-champ dire à l'officier de garde qu'il fasse charger à balles les fusils de tous les soldats.

— C'est fort bien, mon capitaine.

— Attends, il faut que les sentinelles s'appellent de deux minutes en deux minutes.

— C'est fort bien, mon capitaine.

— Pourquoi donnes-tu cet ordre, frère, dit Sborski; à quoi sert de jeter ainsi l'alarme pour rien? Je gage que ce sont de nos propres barques ou des chaloupes canonnières.

— D'où peux-tu savoir cela?

— Parce qu'elles ne font que croiser devant l'entrée du port pour empêcher qu'on n'y introduise des provisions, c'est leur affaire. La nôtre est d'intercepter toutes celles que l'on voudrait faire entrer par terre.

— Mais si c'étaient des Français? Crois-moi, frère; en temps de guerre, il ne faut rien négliger.—Toi, va dire au sergent de garde que la compagnie se tienne prête pour tous les cas,

et se rassemble au rendez-vous à la première alarme.

— C'est fort bien, mon capinaine.

—Maintenant va.

Le sous-officier fit un demi-tour à droite, frappa du pied, et quitta la salle.

— Il faut convenir, Sareadjew, dit Sborski en riant à gorge déployée, que Rosslawlew t'a fait une fameuse peur avec son Chambour; je gage que tu t'imagines que c'est lui qui vient nous faire visite.

— Qui peut savoir quels sont ses plans? répondit Sareadjew en remplissant sa pipe; du reste, que m'importe que ce soit lui ou un autre? le grand point c'est que nous ne soyons pas surpris.

— Cela m'est égal; je sais fort bien que rien ne te fera changer d'idée.—Allons, Lenski, c'est à ton tour à te confesser. Raconte-nous quand, où, et à quelle occasion tu as eu peur?

— De l'histoire que j'ai à vous raconter, dit Lenski, vous pouvez tirer tout ce que vous voudrez; un vaudeville gai ou un terrible mélodrame; mais je dois convenir que dans ces

deux cas mon rôle n'y est pas trop digne d'envie; du reste, je ne puis le changer, quoiqu'il ne me fasse pas honneur; il faut bien que je m'exécute; écoutez donc.

—

XXIX.

SUITE DU CANTONNEMENT.

—

LA NUIT DANS LA FORÊT.

Dans la bataille de Fschaschniki je reçus une légère contusion d'un boulet de canon, et de même que toi, Sborski, je m'ennuyai pendant dix mois dans un méchant trou à juifs; la différence entre nous, c'est que mon hôte n'était

pas un juif, mais un paysan polonais, et que je ne recevais point de Français, par la raison que ma retraite était située dans une espèce de cul-de-sac où ne passaient ni Français ni Russes. Quand je fus guéri, je me hâtai de courir après ma compagnie, et comme toi-même je trouvai partout un accueil plein de bienveillance; c'est-à-dire que l'un me donnait à manger et à boire, et que plus d'une fois on me traitait de haut et puissant *pagne* (seigneur). Le huitième jour de mon voyage je fus obligé de passer vers le soir par un bois épais de sapins; le temps était rude; une neige fine voltigeait dans l'air et un vent froid sifflait à travers mon manteau, qui jadis était ouaté, mais que les bivouacs avaient un peu maltraité, de sorte qu'il voyait le jour de différens côtés. Pendant au moins une heure et demie je gelai sans dire mot; mais enfin je perdis la patience et je criai à mon postillon : Mais, coquin, arriverons-nous donc bientôt à la couchée? — Aussitôt que nous serons sortis du bois, pagne, répondit le postillon. — Et serons-nous bientôt sortis du bois? — Quand nous aurons passé le grand pont, pagne. — Et arrivons-nous bientôt au pont? — Quand nous aurons monté la montagne, pagne. — Mais où

diantre est-elle cette montagne ?—Elle n'est pas proche, pagne; elle est bien à deux ou à quatre bons milles d'ici. — Je frémis à cette réponse; car en Pologne un bon mille vaut au moins sept werstes de Russie; et l'on me parlait de *quatre !*—Mais n'y a-t-il donc point, dis-je, de château ou de ferme dans le voisinage?—Oh! oui, pagne, là sur la côte, voyez-vous ce mur blanc? — Je regardai du côté que le postillon m'indiquait avec son fouet, et je vis à l'extrémité d'un étroit sentier quelque chose de blanc dans lequel brillait une lumière. Je demandai si c'était un château seigneurial. — Oui, pagne. — Vas-y donc tout droit.

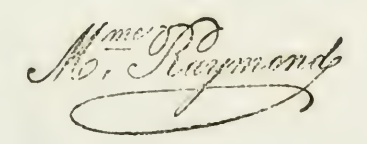
Le Polonais entra dans le sentier, et au bout de quelques minutes nous nous trouvâmes dans une vaste cour. Une demi-douzaine de chiens de haute espèce se mirent à aboyer d'une manière effroyable, et sur le perron d'une longue aile se présentèrent cinq ou six domestiques bien armés. L'un d'eux me souleva du traîneau et me conduisit dans une salle à manger vaste et fort proprement tenue, après quoi il alla annoncer l'arrivée d'un officier russe. La réception polie que nous faisaient les domestiques m'offrait une garantie de l'accueil amical

que je trouverais auprès du maître. Bientôt en effet la porte s'ouvrit, et un petit vieillard maigre et sec accourut à moi les bras ouverts.

— Soyez le bien venu, mon cher hôte, s'écria-t-il en bon russe, et il m'embrassa avec toutes les marques de la joie la plus vive. Soyez le bien venu! L'arrivée d'un officier russe est toujours pour moi un jour de fête. Veuillez prendre la peine de vous asseoir. Otez votre sabre, mettez-vous à votre aise et reposez-vous. — Je voulus m'excuser; mais mon hôte était si aimable qu'il ne me permit pas même d'ouvrir la bouche; il m'accablait de politesses, et, tombant sans miséricorde sur les Français, il répétait sans cesse les mots : Vous êtes nos défenseurs! nos sauveurs! comment ne vous aimerions-nous pas? Sans vous nous serions complétement ruinés! Ces coquins de Français, ces brigands! Ils ne nous ont pas laissé un seul demi-florin dans la poche; ils nous ont tout pris, nos bestiaux, nos grains, notre argent, nos effets. Le croiriez-vous? ajouta-t-il en tirant de sa poche une tabatière d'or qui valait au moins six cents roubles; ils nous ont réduits presque à la besace, ces barbares! Ils nous ont sucé jusqu'à la moelle des os, malheureux que

nous sommes! — Tout cela est fort bien, dis-je en moi-même, mais un mendiant qui prend du tabac dans une tabatière d'or aura sans doute encore de quoi donner à souper à son sauveur.

Une heure environ s'écoula. Mon hôte ne cessa pas pendant tout ce temps de faire l'éloge des Russes, et de tomber sur les Français; et dans l'excès de sa reconnaissance, il lui arriva même une fois de me presser contre son cœur; mais pour le souper il n'en était pas question. A la fin je crus devoir lui faire entendre qu'un officier russe pouvait, tout comme un autre homme, être las et avoir faim.—Vous voulez donc manger! s'écria mon hôte; mais pourquoi n'avez-vous pas dit cela tout de suite? Mon Dieu! il faut faire comme si vous étiez chez-vous! Pour un étranger comme vous, on trouvera bien quelque chose.—Holà! quelqu'un! Un domestique entra; son maître lui dit quelques mots à l'oreille et recommença à m'accabler de politesses. Il s'écoula encore une demi-heure, et j'avouerai que cette réception toute en paroles commençait déjà à m'ennuyer; d'autant plus que dans les yeux de chat de mon hôte, je trouvais quelque chose qui n'était pas trop d'accord avec sa voix si douce et ses discours



si pleins d'amitié et de sensibilité. Enfin le domestique entra et annonça que le souper était servi. Nous passâmes dans une autre pièce. Sur une petite table ronde, il y avait un seul couvert pour moi, et en outre, une riche soupière d'argent, deux plats couverts également d'argent, deux carafes de cristal avec de l'eau, et sur une belle assiette de porcelaine, un petit morceau de pain si proprement taillé, qu'il aurait fait envie s'il n'avait pas été en même temps aussi noir que ma botte.—Ne prenez pas de mauvaise part, dit mon hôte en s'asseyant en face de moi, si je ne vous tiens pas compagnie; je ne soupe jamais; mais rien ne me fait plus de plaisir que de voir manger les autres. Prenant une assiette à soupe, il me servit lui-même en ajoutant : Vous êtes un soldat; vous ne trouvez pas tous les jours un bon souper. Prenez ceci, c'est de la soupe maigre à l'allemande.

J'en goûtai une cuillerée... Seigneur Dieu ! quelle horreur ! C'était de la lavure de vaisselle dans laquelle je crois que l'on avait fait cuire des pommes de terre.—Mangez, mon cher monsieur, reprit mon hôte, réparez vos forces; cette soupe est fort nourrissante. Je ne sa-

vais qu'en penser. Il y avait tant de bonté dans la voix de ce coquin, tant de bonté dans son sourire ! Mais ses yeux.... oh! ses yeux étincelaient et roulaient comme ceux d'un démon.— Je vois, continua-t-il, que vous n'aimez pas les soupers chauds; veuillez donc essayer de notre roast-beef polonais. Il découvrit alors un des plats et le poussa vers moi. Il contenait un os énorme pesant au moins trois livres, et sur lequel il n'y avait pas une demi-once de viande. Je devins rouge de colère; mais ayant jeté les yeux autour de moi, et me voyant seul au milieu de dix grands laquais, je réprimai mon courroux et me tus.

— Pourquoi ne mangez-vous donc pas, mon très-cher? dit mon hôte. Ah! je comprends, vous voulez commencer par boire. C'est tout simple. Que je serais content si je pouvais vous offrir du vin de Hongrie; mais ces maudits Français, que le diable les emporte! m'ont vidé ma cave jusqu'à la dernière goutte. Mais je puis remplacer par de la petite bière... Je ne veux pas me vanter, mais vous allez voir vous-même. — Holà! quelqu'un! Une bouteille de bière de mars! — On apporta une bouteille bouchée; mon hôte m'en versa dans une grande coupe

d'argent et me la présenta. Afin de voir jusqu'où irait la mystification, j'en bus la moitié; c'était une espèce de mélange qui avait un peu le goût de quass russe, coupé d'eau. En attendant, le maître de la maison était parvenu à détacher de l'os un morceau de viande de la grosseur d'une noix et l'avait placé sur mon assiette. J'avais si faim que, malgré ma colère, j'avalai ce morceau de roast-beef auquel j'ajoutai une bouchée de pain noir.—Maintenant, dit mon hôte, je vais vous offrir un poisson de mon vivier. Malheureusement les Français m'ont encore bien maltraité sous ce rapport et m'ont enlevé tous mes gros poissons. Qu'y faire? Nul ne peut donner plus qu'il n'a. En parlant ainsi il découvrit le grand plat et me le passa avec un rire infernal. Non, de par tous les diables! c'est trop fort! Ce plat contenait *un* goujon frit!... Il me fut impossible de résister plus long-temps et je sautai de ma chaise.—Qu'avez-vous, mon très-cher? Vous ne voulez donc pas manger? me dit ce Judas. C'est sans doute parce que vous êtes fatigué. Quand on songe à ce que les militaires souffrent pour nous autres paisibles bourgeois!... le froid, la faim et toutes sortes de maux, certes, nous ne devons rien épargner pour eux. Mais je

crois que vous êtes réellement fatigué et que vous désirez vous reposer.

— Oui, monsieur, dis-je en balbutiant de colère; veuillez, je vous en prie, me faire conduire dans ma chambre. — J'aurai moi-même l'honneur de vous y accompagner. Holà! quelqu'un! Qu'on nous éclaire. — Nous traversâmes je ne sais combien de corridors, jusqu'à ce que nous arrivâmes à l'extrémité de la maison. Le domestique ouvrit la porte et nous introduisit dans une chambre sans feu, qui, d'un garde-meuble, venait évidemment d'être transformée à la hâte en chambre à coucher.—Mais, au nom du ciel, m'écriai-je, on gèle ici! — Mon cher, mon excellent monsieur, reprit mon hôte, je n'oserais pas vous offrir une autre chambre. J'ai des enfans malades dans la maison; vous ne pourriez pas fermer l'œil; ici personne ne vous troublera. En qualité de soldat, vous ne craignez sans doute pas le froid. Pour celui qui a couché tout l'hiver au bivouac, cette pièce doit paraître aussi chaude qu'un bain de vapeur.

— Mais permettez-moi de vous dire... — Je ne veux point vous troubler dans votre repos. Bonsoir, monsieur l'officier, dormez bien.

En parlant ainsi mon hôte sortit, ferma la

porte, et je restai seul avec mon domestique André, à qui la faim faisait faire une plus longue mine qu'à moi.—Qu'est-ce que cela signifie, monseigneur? Où sommes, nous donc ici? Je n'ai pas mangé une miette. — Va-t'en au diable! j'ai moi-même une faim de loup. — Comment, monseigneur! on ne vous a donc pas mieux traité que moi? — On ne m'a donné que de l'eau claire et un os de bœuf d'où un chien n'aurait pu rien tirer... Les misérables! — Ah! monseigneur, si votre compagnie était ici! Si! si!... — Tais-toi, imbécile!

Mon André se tut, et moi je commençai à me déshabiller; en voyant le lit qui avait été préparé pour moi, je me dis en moi-même: Ce coquin veut au moins que je dorme bien. Les draps étaient fins, la couverture était de piqué blanc. A la vérité, il n'y avait qu'un seul petit oreiller; mais la taie était garnie en mousseline brodée. Soit, me dis-je; quoique j'aie le ventre vide, du moins je reposerai commodément. Je n'eus rien de plus pressé que de me jeter sur mon lit; mais en y entrant, je poussai un cri si fort, qu'André tressaillit de frayeur. Imaginez-vous la trahison; sous ces draps si fins il n'y avait que des planches... Je tâtai mes côtes; grâce au ciel,

elles étaient restées entières. Soit, dis-je encore, un soldat n'est pas accoutumé à coucher sur un lit de plume; peut-être n'en dormirai-je pas moins bien, et une nuit est d'ailleurs bientôt passée. Mon domestique éteignit la lumière et se coucha sur un grand coffre garni en fer. En moins de deux minutes sortirent de tous les coins de la chambre une armée tout entière d'énormes rats; l'un d'eux mordit André au pied; deux autres me coururent sur le visage. C'est par trop fort, Andriuschke, m'écriai-je; va chercher mes pistolets, je ne veux pas rester une minute de plus dans ce chenil.

— Pardonnez, monseigneur, il est minuit, et les gens de la maison m'ont dit que le bois n'était pas sûr... des traînards... des déserteurs... — Sottise que tout cela! va chercher une lumière et fais que dans une demi-heure je sois hors de la maison! En effet, au bout d'une demi-heure j'étais assis dans mon traîneau. Deux domestiques m'éclairèrent sur l'escalier, et le gros intendant me déclara avec une profonde révérence que son maître était si fâché de mon départ inattendu qu'il n'avait pas le courage de se lever pour m'accompagner jusqu'à la porte de son château, mais qu'il espérait qu'à mon

retour... Je ne le laissai pas achever.—Dites à votre maître que si j'amais je retourne chez lui, ce sera à la tête d'une compagnie de soldats russes... — Qu'on parte!

Le postillon pressa ses chevaux, et nous sortîmes de la grille du château au milieu des éclats de rire de ses habitans.—Que le diable emporte le coquin, se moquer ainsi d'un officier russe! Tout mon sang bouillait dans mes veines, mais au bout de quelques minutes le vent frais avait calmé cette ardeur, et je demandai au postillon s'il n'y avait pas quelque autre château dans le voisinage. Il me répondit qu'à un demi-mille de la route, demeurait le riche pagne Seleawa. — Eh bien! lui dis-je, conduis-moi chez ce pagne. Notre Polonais sortit donc du grand chemin et entra dans un sentier traversant une forêt déjà épaisse et qui le devenait à chaque pas davantage. Parvenu à un carrefour, le postillon s'arrêta pendant quelques instans, et après avoir murmuré quelques mots inintelligibles, se dirigea par un étroit chemin sur la gauche qui, au bout d'une demi-werste, se divisait encore en deux. Le postillon s'arrêta de nouveau, ôta son bonnet, se gratta la tête, et, se tournant vers moi, me demanda

quel chemin il devait prendre. — Comment! quel chemin, lui dis-je, d'où veux-tu que moi je sache le chemin? — C'est que je ne le sais pas non plus, pagne. — Je m'en doutais! s'écria André, nous nous sommes égarés, cet âne ne sait pas de quel côté aller. — *Dali bug tak! co rowit pagne?* (Par Dieu je ne le sais pas, que faut-il que je fasse, monsieur?) — Enfin, repris-je, il n'y a pas de remède, va toujours tout droit, peut-être sortirons-nous de ce bois.

Nous continuâmes notre route; la forêt devenait de plus en plus touffue et le chemin de plus en plus étroit. Les loups hurlaient autour de nous, je tremblais de froid, et j'avoue que je regrettais le lit que j'avais quitté, tout dur qu'il était et malgré la compagnie des rats. Je commençais déjà à éprouver de l'inquiétude, quand tout à coup une lumière se fit voir entre les arbres. Dieu soit loué! voilà donc une maison. Le Polonais joyeux fit claquer son fouet, et nous arrivâmes bientôt sur une grande pelouse au milieu de laquelle était placée une petite maisonnette entourée de hautes palissades. La porte était ouverte, je montai le perron et, accompagné de mon domestique, j'entrai dans le vestibule. Sur une table de bois très-simple brû-

lait un bout de chandelle qui jetait une faible lumière sur les murs, auxquels étaient suspendus des fusils, des pistolets et des couteaux de chasse. Sur un large banc ronflait un gros homme, enveloppé d'une pelisse de peau de mouton très-sale. La lumière de la chandelle éclairait en plein son visage; jamais de ma vie je n'avais vu de physionomie si affreuse, si repoussante. Imaginez-vous un véritable masque, profondément couturé par la petite-vérole, une bouche fendue d'une oreille à l'autre et un nez plat presque aussi large que la bouche, une barbe non rasée et des moustaches rousses qui, malgré leur épaisseur, ne couvraient qu'à moitié une profonde balafre ou plutôt un trou dans la joue droite à côté de la mâchoire. Tout cela formait un ensemble si horrible, que mon André lui-même, en le poussant pour tâcher de l'éveiller, ne put s'empêcher de s'écrier : —Quel monstre! c'est un vrai diable, regardez donc, monsieur, ce visage de masque. Au troisième coup d'André, cet être s'éveilla, bâilla et se leva de son banc. — Écoutez, mon cher, dit André, moi et mon maître nous nous sommes égarés, ne pouvons-nous pas passer la nuit ici? Au lieu de répondre, le monstre nous regarda avec des un

yeux à moitié endormis et se mit à mugir comme un bœuf.—Eh bien! répondras-tu bientôt, continua André, pourquoi nous regarder ainsi? Ne vois-tu pas que mon maître est un officier russe? Le Polonais fit un signe de tête et mugit plus fort qu'auparavant. — Cesse donc de mugir ainsi, je te demande seulement si nous pouvons passer la nuit ici? Le Polonais ouvrit son énorme gueule et poussa un cri plaintif en nous montrant le faible reste de sa langue. — Ne vois-tu pas qu'il est muet? dis-je; mais quoiqu'il ne puisse pas parler, il paraît comprendre ce qu'on lui dit. — Écoute, mon ami, n'y a-t-il personne ici que toi? Le Polonais fit un signe de la tête et sortit. Au bout d'environ trois minutes la porte de la chambre intérieure s'entr'ouvrit, et nous aperçûmes un second visage presque aussi laid que le premier, seulement il n'avait pas de moustaches et portait une robe de chambre. Je fis un pas en avant, le second monstre se cacha, la porte fut refermée, et je restai de nouveau seul avec André. Ayant attendu pendant quelque temps, je résolus de me procurer de la lumière, et j'ouvris la porte que l'on m'avait si impoliment fermée au nez. La faible lueur qui éclairait la première pièce me permit de

distingeur, quoique avec peine, dans la seconde, un grand nombre d'épieux. Le muet entra, et, nous ayant fait signe de le suivre, nous conduisit par le vestibule dans une petite chambre où se trouvaient un lit et une table dressée. Notre silencieux guide nous montra du doigt un carafon d'eau-de-vie, un grand plat de rôti froid, et se retira après avoir posé la chandelle sur la table. Oh! oh! pensai-je, il paraît qu'ici on connaît mieux que chez mon premier hôte le proverbe russe : les beaux discours ne rassasient pas; mais que c'est étrange! dis-je en moi-même, de quelque côté que l'on regarde, on ne voit que des armes, cette maison est un véritable arsenal, voici encore des pistolets. — Ceux-ci n'ont point de pierres, dit mon domestique, mais dans l'autre pièce toutes les armes sont dans le meilleur état, et puis, que de couteaux de chasse de toute espèce! oh! mon cher maître, tout ceci me paraît bien suspect; en quel lieu sommes-nous? — Poltron que tu es, tu as toujours les brigands dans la tête; mange et couche-toi, il me semble que je vois là-bas un lit préparé pour toi. — Monsieur ne veut-il pas se déshabiller?

—Non, je vais m'envelopper dans mon

manteau, sommeiller une couple d'heures, et puis repartir.

Mes yeux se fermèrent par l'excès de la fatigue, et avant qu'André eût achevé son souper, j'étais déjà profondément endormi. Je ne sais point combien il s'était écoulé de temps, quand tout à coup je sentis qu'on me réveillait. Une profonde obscurité régnait autour de moi; à mes côtés et derrière une cloison de bois, j'entendis plusieurs voix, et quelqu'un me dit à l'oreille:—Paix, au nom de Dieu, ne prononcez pas une syllabe. C'était mon André, qui, tremblant de tous ses membres, continua :— Eh bien, monseigneur, nous sommes perdus. —Que dis-tu?—Paix! au nom de Jésus, paix! nous sommes chez des brigands.—Chez des brigands! —Oui, restez tranquille et écoutez. Je me tus en effet, et retenant mon haleine, je prêtai l'oreille à ce qui se disait derrière la cloison.— Oui, frère, dit une voix en bon polonais, nous avons bien travaillé aujourd'hui. *Njech jego wzisci diabli wezmo!* (Que tous les diables puissent l'emporter!) Quelle peine il nous a donnée! Je croyais que nous n'en viendrions jamais à bout.— Sans moi, vous vous en seriez mal tirés, interrompit une voix de basse repoussante.

Oui, oui, camarade, si je n'étais pas arrivé à temps, il vous serait arrivé malheur; mais n'est-il pas vrai? le coup que je lui ai donné était bien appliqué, il n'a plus remué. — Vous pouvez en dire ce que vous voulez, ajouta une personne dont la voix était assez douce, vous pouvez vous moquer de moi si cela vous plaît; mais je suis vraiment fâché de m'être réuni à vous; croyez-moi, messieurs, tôt ou tard il nous arrivera malheur, et quant au profit que nous en retirons, il n'est pas bien grand. — Si nous avons peu de profits, nous avons d'autant plus de plaisir, observa une personne à voix aiguë. — Quel plaisir vraiment! Dix contre un! Pauvre diable, comme il a râlé en tombant. — Voyez donc ce frère de la miséricorde, interrompit en riant la voix de basse, je gage que tu lui aurais volontiers caressé la tête? — Je l'ai caressée en effet, reprit la première voix, avec la crosse de mon fusil. Il faut convenir aussi qu'il avait la vie dure. Deux balles dans la tête, l'épieu dans le flanc, et il remuait encore. Eh! pagne Budinski, regarde-toi donc; tes habits et tes mains sont couverts de sang; va te laver. — Je veux d'abord boire un coup, répondit une voix rauque.

Je vous laisse à penser, messieurs, ce que j'éprouvais pendant cette conversation. Après une pause d'une minute, la même voix de basse rugit ces mots:—Pourquoi ne m'apporte-t-on pas le schnaps que j'ai demandé. Eh! pagna Casimira, pagna Casimira! Arrivez-vous? —Taisez-vous, pagne, dit une voix de femme; vous éveillerez les voyageurs.

Une sueur froide me glaça les membres; voilà maintenant notre tour, pensai-je. —De quels voyageurs parlez-vous? demanda la voix flûtée? — D'un officier russe et de son domestique; ils se sont égarés et ont demandé un asile ici. — Qu'ils soient les bien venus, dit à demi-voix la basse-taille enrouée; mais où sont-ils donc? — Derrière cette cloison. Ici les voix se turent. J'eus beau prêter l'oreille, je n'entendis plus que quelques phrases entrecoupées; seulement il me sembla que la voix de basse disait: Oui, oui, Casimira, dites que l'on renvoie le postillon et les chevaux. Notre hôte passera la journée de demain avec nous.—Entendez-vous, monseigneur, me dit André à l'oreille, d'une voix tremblante. — Nous les traiterons à notre mode.—Viens, frère! Jan! aussitôt que le postillon sera parti, que l'on ferme la porte et qu'on

lâche les chiens. — Si c'est là leur mode de traiter les gens, elle est belle, me dis-je en frissonnant. — Eh bien, monseigneur! dit André quand tout fut tranquille de l'autre côté de la cloison. — Oui, mon ami, il n'y a pas de doute, nous sommes chez des brigands. — Et que faut-il que nous fassions? — Nous sauver pendant que c'est encore possible. — Mais comment, monseigneur? la maison est remplie de monde. — Nous attendrons qu'ils soient tous couchés. — Mais s'ils ferment la porte? — Nous passerons par dessus les palissades; mais, tais-toi de peur qu'ils ne devinent que nous ne dormons pas. — Que le ciel nous en préserve! ce serait fait de nous.

Une demi-heure environ se passa; notre postillon partit, la porte fut fermée, et le plus grand repos régna autour de nous. Mon domestique ouvrit doucement la porte de la chambre, et jeta un coup d'œil dans le vestibule. Il n'y avait personne, je mis mon manteau et mon écharpe, et je me rendis, le sabre nu à la main avec André sur le perron. Le jour commençait à paraître. En cherchant à m'orienter, je découvris que dans un endroit de l'enceinte, quelques palissades manquaient, et qu'il ne se-

rait pas très-difficile de se glisser dessous. Tout autour de la maison régnait une forêt épaisse. Si nous pouvions y parvenir, nous étions sauvés. Nous nous glissâmes le long du mur, tout doucement et presque à quatre pates jusqu'à l'angle de la maison. L'enceinte n'était plus qu'à cinq pas de nous. Quelques minutes encore, et nous serions en liberté. Voilà tout à coup que deux énormes boules-dogues se jettent sur nous. Je marchais en avant, et je sortis heureusement par la brèche. Mais le pauvre André, hélas! j'entendais ses cris de désespoir qui se joignaient aux aboiemens des chiens et au bruit des voix qui sortaient de la maison. Je pouvais rester et mourir avec lui; mais il n'était pas en mon pouvoir de le sauver. D'un autre côté, si je parvenais à échapper aux brigands, je trouverais du secours dans le premier village, je reviendrais avec des hommes armés, et peut-être, à mon retour, serait-il encore en vie. Telles furent mes réflexions pendant que je courais à toutes jambes vers le bois. J'avais déjà fait la moitié du chemin, quand j'entendis aboyer tout près de moi sur mes pas. Je tourne la tête, et jugez de mon effroi en voyant un chien sur le point de m'atteindre. Je rassemble mes forces,

je vole plutôt que je ne cours; la peur, oui, messieurs, j'en conviens, la peur me donne des ailes. Je suis déjà dans le bois, je cours sans savoir où, je saute par dessus les buissons, le maudit chien me poursuit comme mon ombre; il n'est déjà plus qu'à deux pas de moi; déjà j'entends sa courte respiration. Forcé de me défendre, je m'arrête, et appuyé contre un gros arbre, je cherche à l'éloigner avec mon sabre. Le chien saute autour de moi, et fait retentir le bois de ses terribles aboiemens. Une écume épaisse sort de sa gueule ouverte. Deux ou trois fois j'essaie moi-même de l'attaquer, mais toujours en vain ; il semble deviner d'avance tous mes mouvemens, il s'élance tantôt de côté, tantôt en arrière, et mes coups de sabre tombent comme la grêle sur les arbres et les buissons qui n'en peuvent mais. A la fin je devins furieux moi-même; je me mis à frapper d'estoc et de taille comme un possédé, mais le maudit chien demeurait intact et devenait plus furieux de moment en moment.

—Arrêtez! dit Sareadjew en interrompant le récit ; — regardez donc, messieurs, qu'est-ce qu'il y a là-bas derrière le taillis?

—Où? demanda Sborski en se mettant à la fenêtre.

— Là, en face de la maison.

— Je ne vois rien.

—Moi-même je ne vois plus rien non plus; mais il m'avait réellement semblé voir briller des baïonnettes.

— En vérité, frère, tu n'as autre chose en tête que des baïonnettes et des fusils. Pourquoi interrompre ainsi Lenski dans l'endroit le plus intéressant de son histoire?—et toi aussi, pourquoi l'écoutes-tu? Va toujours, frère!

Sareadjew ne répondit pas, mais continua à tenir les yeux attachés sur la fenêtre, pendant que Lenski reprit la parole en ces termes :

Ce combat inégal durait depuis un quart d'heure. Il commençait déjà à me fatiguer, et ma main n'était presque plus en état de tenir mon sabre. Tout à coup j'entendis marcher à pas pressés derrière moi. Le chien, s'apercevant que du secours lui arrivait, n'en devint que plus furieux; il se mit à rugir comme un tigre, et s'élança à ma poitrine. J'essayai encore de lui porter un coup; mais mon sabre tomba à vide, et ne lui fit pas de mal. Il attacha donc ses dents dans mon manteau, et me serra fortement con-

tre l'arbre. — Le voici! le voici! il est par ici! s'écrièrent plusieurs voix, et une demi-douzaine d'hommes parurent avec des lanternes. Mon sang se glaça, mes bras tombèrent, et je dois avouer que dans ce moment la peur était la seule sensation que j'éprouvasse; mais ne vous moquez pas de moi : mourir sur le champ d'honneur, au milieu de ses camarades, est tout autre chose que de périr ignoré sous le couteau de lâches assassins. Oui, messieurs, il faut avoir été dans ma position, et avoir connu par expérience toute cette différence, pour oser rire de ma frayeur.

Cependant, au lieu de profiter de ma position, les brigands me délivrèrent du chien, et le sentiment de la liberté me rendit toute ma fureur. Scélérats! m'écriai-je, que voulez-vous de moi? Je vous ai laissé tout ce que je possède, vous faut-il encore ma vie? — Monsieur l'officier, interrompit une personne que je reconnus à sa voix de basse-taille, vous vous trompez, nous ne sommes pas des brigands. — Vous n'ê- point des brigands? Et mon malheureux domestique?—Me voici, monseigneur, s'écria André en sortant du groupe. — Oui, monsieur l'officier, reprit la même basse-taille, nous ne

sommes vraiment pas des brigands, et pour mieux vous le prouver, j'ai l'honneur de vous présenter le capitaine du cercle. —Belle preuve, aurais-je dit en tout autre moment, mais alors je n'avais guère envie de plaisanter. —Permettez-moi de vous présenter mes respects, me dit un homme long et maigre, à voix flûtée. — Mais que signifie donc, demandai-je en tenant toujours le sabre nu à la main, cette maison isolée, que signifient tant d'armes? — C'est un rendez-vous de chasse, reprit la voix de basse-taille. Je suis le maréchal du cercle, le propriétaire Seleawa; mon village est à cinq werstes d'ici. —Est-il possible? mais la conversation que j'ai entendue? Il s'agissait de mort, de sang...— Il nous sera bien facile de nous justifier de ce crime, dit le capitaine à la voix flûtée, nous avons tué cette nuit un ours. — Un ours? — Oui, monsieur l'officier, ajouta pagne Seleawa; et si vous désirez le voir.... C'est un vrai monstre; il est long de trois archines, et ses poils grisonnent. — Et pourquoi avez-vous renvoyé mon postillon? — Pour avoir le plaisir de vous garder chez nous, et de vous conduire après-demain dans ma voiture jusqu'au premier relais.

Je ne saurais vraiment dire quel sentiment dominait en moi après cette explication, si c'était la joie de me trouver avec d'honnêtes gens, au lieu d'être avec des brigands, ou bien la honte de m'être trompé d'une manière si ridicule. Je consentis avec joie à la proposition de Seleawa, je passai toute cette journée avec lui dans la joie, et je n'oublierai jamais son aimable hospitalité. Le lendemain.....

— Qu'est-ce que j'entends? s'écria Sareadjew.

C'était un coup de fusil qui fut bientôt suivi d'un second, une balle traversa la fenêtre, frappa le chandelier de cuivre, et le jeta par terre.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Sborski.

Un troisième coup.

— Les Français! les Français! s'écria l'hôtesse en s'élançant dans la chambre.

Les officiers sortirent à la hâte, l'hôtesse les suivit, ferma ensuite la porte, et courut se cacher dans sa cave. Tout cela avait été l'affaire d'une minute, et Sareadjew n'avait pas eu le temps de se débarrasser de la table qui, dans la confusion, était tombée sur lui. Pendant ce

temps, les Français avaient mis le feu à une maison de paysan, et s'étaient répandus dans la rue; les coups de fusil se suivaient presque sans intervalle. Sareadjew essaya de briser la porte, et courait comme un possédé d'un coin de la maison à l'autre, chaque coup lui portait au cœur.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, si je pouvais....

Il s'empara d'une chaise, brisa la fenêtre et s'y jeta; mais le pauvre capitaine n'avait pas calculé sur sa rotondité; quand il se trouva bien engagé dans les carreaux cassés, il ne lui fut plus possible d'avancer ni de reculer. Les balles volaient de tous côtés et sifflaient par dessus sa tête, mais il n'avait pas le temps d'y penser. A la lueur de l'incendie, il voyait les tirailleurs ennemis courir çà et là, tirer dans les maisons, et attaquer à la baïonnette les soldats russes qu'ils rencontraient. Mais sa compagnie ne s'était pas encore formée.

—Aux armes! aux armes! s'écria Sareadjew de toutes ses forces, et en cherchant toujours à se dégager. Attendez, attendez, vous aurez affaire à moi, vauriens; dès demain, je dégraderai le sergent-major, et je le mettrai dans les

rangs.... Je lui ferai voir!... Ah! Dieu soit loué... Voilà une décharge, une seconde! C'est bien, mes enfans.... Tapez fort.... C'est bien.... A bas les chiens!

Mais Sareadjew n'était pas le seul qui criât comme un possédé: un officier français en uniforme de hussard, et le bras en écharpe, courait çà et là dans la rue, et commandait à haute voix comme s'il avait été à l'exercice.

— *Feu! mes enfans..... Feu! visez bien..... Aux officiers! En avant!*

Cette horrible confusion dura pendant quelques minutes, mais à la fin une grande partie de la compagnie se rassembla au lieu du rendez-vous. Dwinski et les autres officiers se mirent à la tête et attaquèrent les Français. Le combat devint plus vif, les ennemis commencèrent à céder, puis, ayant fait une décharge générale, ils les jetèrent tout à coup dans le bois. Dwinski commanda en avant; mais les balles arrivèrent du bois en si grand nombre, qu'il fut obligé de s'arrêter. Le feu se ralentit, nos tirailleurs entrèrent dans le bois, firent prisonniers cinq traînards ennemis, et en arrivant sur le rivage remarquèrent deux barques qui venaient de repartir pour Dantzick et qui étaient

déjà hors de la portée de fusil. Les officiers se hâtèrent de retourner au village pour aider les habitans à éteindre l'incendie.

— Le diable emporte cette visite inattendue; c'était certainement ce Chambour.—Mais, messieurs, qu'est devenu notre capitaine?

— J'ai entendu sa voix, répondit Dwinski; mais je ne l'ai pas vu.

—J'espère qu'il n'est pas tué; mais quels sont ces cris?

Les officiers et une dizaine de soldats coururent du côté où les cris se faisaient entendre, et virent Sareadjew dans la position que nous venons de décrire, pâle comme la mort et criant d'une voix désespérée :

— Au secours! au secours! je brûle.

Les officiers s'élancèrent dans la maison, dont ils brisèrent la porte, et la trouvèrent remplie d'un épais nuage de fumée. La table renversée brûlait derrière le malheureux capitaine. Dans la confusion, personne n'avait remarqué que la chandelle, qu'une balle avait jetée par terre, ne s'était pas éteinte et avait mis le feu à la nappe. On fut bientôt maître de cet incendie; mais ce qui fut plus difficile ce fut de ramener Sareadjew dans la chambre; car sa frayeur était

si grande, que, même après que le feu fut éteint, il continuait encore à crier comme un sanglier blessé. Lorsque enfin on fut parvenu à retirer le gros capitaine de sa triste position, il regarda tout le monde en silence pendant deux minutes, puis, tâtant ses pieds et les semelles de ses souliers qui étaient presque brûlées, il s'écria :

— De par tous les diables, je me rappellerai ceci tant que je vivrai; ouf! j'ai de la peine à reprendre mes esprits; holà! une pipe!

—Qu'en penses-tu, frère, dit Sborski; il me semble que tu as maintenant aussi ton histoire de peur à raconter?

— Qu'y a-t-il à raconter ici? Ne l'avez-vous pas vu? Que le diable l'emporte! C'était ce chien de Chambour.

— Les prisonniers le disent, répondit Dwinski.

— Ah! les imbéciles, qui n'ont pas su le prendre! Les lâches! Où est donc ma bourse à tabac?

— Grâce à Chambour, interrompit Sborski, tu ne feras plus le fier avec nous, ou bien prétendrais-tu que tu n'as pas eu peur?

— Je voudrais bien savoir, dit Sareadjew entre les dents en bourrant sa pipe, qui n'aurait pas peur quand on se voit en danger de brûler

à petit feu, et en commençant par les talons encore !—Eh bien ! quelle nouvelle, Dewin ? continua le capitaine, en s'adressant à un sous-officier qui entrait.

— Je suis de service à la compagnie, mon capitaine, et je viens de faire l'appel; nous avons eu cinq morts et douze soldats blessés, plus un-sous-officier.

— Lequel ? demanda Sareadjew.

— Moi, mon capitaine.

— Où ?

— A la main droite.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Sborski, il a toute la main emportée et il ne fait pas seulement la grimace.

—Souffres-tu beaucoup ? demanda Lenski.

— Oh ! non, mon officier, seulement cela me brûle comme l'enfer.

— Pourquoi ne vas-tu pas te faire panser ? s'écria Sareadjew; va tout de suite, imbécille.

Dewin fit un demi-tour à droite et sortit.

—Mais où est Rosslawlew ? demanda Sborski.

— Je ne l'ai pas vu, répondit Lenski.

— Ni moi non plus, ajouta Dwinski.

—Oh ! mon Dieu, s'écria Sborski, maintenant je me rappelle que nous sommes sortis par la

porte de derrière, et qu'il s'est précipité tout droit dans la rue.

— Pourvu qu'il n'ait pas été tué, dit Sareadjew.

— Dieu veuille qu'il n'en soit rien, mais il est peut-être grièvement blessé et couché quelque part sans secours. — Hé! l'hôtesse, une lanterne! — Suivez-moi, messieurs! Pauvre Rosslawlew!

Tous les officiers sortirent à la hâte de la chambre et une cinquantaine de soldats se joignirent à eux. Le champ de bataille n'était pas vaste, et en peu de minutes ils eurent visité tous les recoins de la rue. Dans le bois on trouva trois ennemis tués; mais quant à Rosslawlew, il n'était nulle part. A la fin, tout le détachement arriva sur le bord de la mer.

— C'est ici qu'ils ont débarqué, dit Lenski; voyez : ils ont été si pressés de se retirer qu'ils ont laissé deux rames et un grappin. Puis voilà quelque chose de blanc près de ce buisson. Qu'est-ce que ce peut être?

Sareadjew se baissa et ramassa un bonnet blanc.

— C'est un bonnet de cavalier! s'écria Sborski.

Rosslawlew l'avait sur la tête lorsqu'il était avec nous. Mais où est-il lui-même?

— S'il est encore en vie, répondit Dwinski, il n'est pas loin de Dantzick en ce moment.

— Prisonnier! Pauvre Rosslawlew!

—C'est bien malheureux! dit Lenski. A Dantzick on meurt de faim, et le pauvre diable n'a pas eu le temps d'achever son souper. Mais, enfin, messieurs, puisque nous n'y pouvons rien, allons nous remettre à table.

—

XXX.

L'ITALIEN MYSTÉRIEUX.

Les habitans de Dantzick, surtout ceux qui n'ont pas voyagé plus loin que la petite ville de Dirschau, sont on ne saurait plus fiers de la beauté deleur ville. Il existe même une chanson qui commence ainsi : *O Dantzick! Dantzick! merveilleuse cité.* Et puis quand ils parlent de leur grand marché qu'ils appellent *Langgasse*, leur enthousiasme se change en véritable ravis-

sement. A les en croire, il n'y a pas dans le monde entier de place publique plus belle et plus noble que celle-ci : car elle est entourée de tous côtés de superbes édifices, lesquels, à la vérité, ressemblent assez à des châteaux de cartes, mais qui sont élevés, peints de couleurs brillantes et surchargés d'ornemens. A la vérité encore, cette place n'a guère plus de cent pas de long et est beaucoup moins large qu'aucune des rues principales de Pétersbourg ou de Berlin; mais en comparaison des ruelles et des corridors que les habitans de Dantzick ne rougissent pas d'appeler des rues, elle peut passer pour vaste, et si le centre n'en était pas occupé par un Neptune en fonte, monté sur des dauphins qui jettent de l'eau les dimanches et les fêtes, cette langgasse serait, sans contredit, plus spacieuse que l'hôtel de l'exercice à Moscou.

Une belle enseigne avec une inscription française, placée au-dessus d'une maison située à l'un des coins de cette célèbre place, faisait connaître à tous les passans que, sous le nom de *Café Français*, c'était là la meilleure boutique de pâtissier confiseur de la ville. Derrière un comptoir de bois de noyer bien poli, était assise une languissante beauté, une guirlande

de roses sur la tête et un collier de larges grains d'ambre autour du cou. Elle regardait douloureusement les rayons vides de sa boutique, que garnissaient, sans doute comme supplément d'enseigne, deux énormes pâtés de carton. Chaque fois qu'un nouveau chaland se présentait, Madame se levait et lui disait avec un gracieux sourire : *Ké foulez fous, Mosieu ?* D'ordinaire on ne demandait qu'une tasse de café ou de chocolat; car pour du pain, du biscuit, des craquelins ou quoi que ce soit de solide, il ne fallait pas espérer d'en avoir.

Trois officiers français étaient assis à une table dans un coin de la salle; ils buvaient du café et mangeaient une portion de pain qu'ils avaient apportée eux-mêmes. L'un d'eux, dont le teint était brun, n'avait qu'un bras et paraissait fort triste; le second, qui était gros et fleuri, sirotait son café avec délice, comme un homme qui se repose après avoir fait un bon dîner; le troisième, jeune officier de cavalerie à physionomie gaie et ouverte, chantait en trempant son pain dans sa tasse. A quelque distance d'eux, près de la fenêtre, on voyait un jeune homme, absorbé dans ses réflexions. Il était enveloppé d'un manteau gris et avait devant lui un verre

de liqueur à moitié vide et un morceau de pain noir.

— Ne reprendras-tu jamais ta gaîté, Milsan? dit le gros officier joufflu, en achevant sa tasse.

— Et de quoi faut-il donc que je me réjouisse? demanda l'officier qui n'avait qu'un bras. Serait-ce parce qu'au lieu de la tête, je n'ai perdu que le bras?

— En vérité, tu n'es pas Français, reprit le joufflu; la moindre bagatelle te déconcerte pour des mois entiers. C'est fort désagréable, j'en conviens, d'avoir perdu le bras gauche; mais le droit te reste avec quinze cents francs de pension....

— Et pour les avoir il faudra que je fasse un voyage à la lune, reprit Milsan.

— Non pas à la lune, mais à Paris; l'empereur n'a jamais oublié un officier blessé à son service.

— L'empereur! ah! il a vraiment bien le temps de penser à moi. Après cette maudite bataille de Leipzick....

— Tu crois donc ce que disent les Russes, Milsan? dit le jeune officier de cavalerie. Va, ils n'ont plus maintenant la gelée pour auxiliaire. Sois sûr qu'ils ont inventé cette nouvelle

exprès pour nous obliger à nous rendre... *Ils sont malins ces barbares*, — n'est-il pas vrai, monsieur Papillot? vous allez souvent chez le général, vous devez savoir cela mieux que nous.

— Oui, répondit Papillot, j'ai dîné aujourd'hui même chez son excellence. Le diable m'emporte, mais je voudrais bien savoir comment il s'y est pris pour avoir un si bon cuisinier! Cet habile homme nous a fait le plus délicieux beefsteak du monde avec de la chair de cheval!.... Croiriez-vous, monsieur Rosenhahn...

— Il ne s'agit pas de cela; mais que dit le général de la bataille de Leipzick?

— Il dit que la nouvelle n'est peut-être pas vraie, et il a fait en conséquence arrêter le marchand florentin, qui l'a répandue avec tant de détails il y a cinq jours.

— Comment! ce fripon qui a été dernièrement avec moi sur le Bischofsberg, seulement pour voir comment les Russes attaquaient nos batteries?

— Le même.

— C'est dommage. Cet homme était un original fort amusant. Chambour et moi ne sommes certainement pas des poltrons, et pourtant nous ne restâmes pas long-temps sur la batterie

supérieure où les boulets ennemis tombaient dru comme grêle. Mais ce singulier personnage s'y établit tranquillement comme s'il était chez lui, alluma sa pipe et se mit à faire la conversation avec nos artilleurs qui ne se lassaient pas de l'écouter. Il finit par se fâcher contre les Russes, de ce qu'ils ne nous faisaient pas assez de mal. Chambour, qui a la tête un peu à l'envers, est dans l'admiration de cet original. Il a fait tout au monde pour l'enrôler dans sa compagnie infernale; mais monsieur le marchand lui a répondu très-sérieusement qu'il était un citoyen paisible; que son état n'était pas de se battre, qu'il avait femme et enfans dans son pays; il se mit ensuite à déduire, dans le plus grand détail, quels étaient les devoirs d'un père de famille; comment il devait se conserver, soigner sa vie; et il finit par retourner à la batterie pour examiner la direction des bombes russes.

— Mais savez-vous, dit le gros officier, que ce fanfaron est très-suspect? Personne ne le connaît ici, excepté un marchand nommé Sanders, et le général Rapp paraissait même douter que ce fût réellement un négociant italien. Mais quand on le conduisit devant moi chez le général, toutes ses réponses furent si claires, si

précises ; il s'entretint avec un officier italien dans un dialecte florentin si pur, lui décrivit si exactement sa maison et toute sa parenté, que le bon général était déjà décidé à le remettre en liberté ; mais le général Déricourt lui ayant dit quelques mots à l'oreille, on ramena le marchand en prison.

— Ce serait pourtant dommage si on le fusillait, dit l'officier de cavalerie.

En ce moment on entendit tout à coup un bruit épouvantable. Une bombe, lancée de la tranchée, était tombée sur le toit de la maison ; les tuiles jonchèrent en un instant le terrain. Traversant les trois étages supérieurs, la bombe vint frapper le plafond de la salle dans laquelle les officiers prenaient leur café, et au bout de quelques secondes elle éclata avec tant de fracas, que la maison en fut ébranlée jusque dans ses fondemens.

— Seigneur Jésus ! s'écria la dame.

— Ces maudits Russes ! dit l'officier de cavalerie en secouant la poussière du plâtre qui lui était tombée sur la tête. Il est temps de mettre ces barbares à la raison.

— Paix, Rosenhahn ! dit Milsan ; pourquoi insultes-tu cet officier prisonnier ?

Rosenhahn regarda la fenêtre près de laquelle était assis le jeune homme en manteau gris. L'explosion de la bombe ne paraissait pas avoir fait la moindre impression sur lui. Toujours également pensif, il tenait les yeux fixés sur le mur de la chambre, sans toutefois qu'il parût faire beaucoup d'attention au portrait de Frédéric-le-Grand, dont ce mur était orné.

— Pourquoi êtes-vous si triste? lui demanda l'officier de cavalerie. Ne voulez-vous pas, monsieur Rass... monsieur Ross... monsieur Riss... Pardon, mais il m'est impossible de prononcer votre nom; ne voulez-vous pas prendre une tasse de café avec nous?

— Oui, oui, monsieur Rosslawlew; rapprochez-vous de notre table, dit le gros Papillot.

Rosslawlew répondit à l'invitation des officiers par une révérence, et resta à sa place.

— Il aurait bien pu nous répondre un peu plus poliment, dit l'officier de cavalerie à demi-voix et avec humeur; quand nous lui faisons l'honneur... *l'impertinent!*

— En vérité, Rosenhahn, dit Milsan, tu devrais rougir. Le malheur est toujours respectable, surtout dans un ennemi prisonnier. Ne sais-tu donc pas combien notre conversation lui

doit être désagréable; surtout quand nous nous mettons à décrire les exploits de l'immortelle garde impériale? Hier encore il changea de couleur au récit éloquent que tu fis du passage de la Bérésina. A t'en croire, chaque grenadier français avait sur le dos un régiment entier de soldats russes. Ecoute, Rosenhahn, quand tu parles de la garde impériale, tu deviens un véritable gascon. Quant à nous, nous t'écoutons toujours avec plaisir, mais lui...

—Ah! Renaud! — Bonjour, mon ami! s'écria Papillot en voyant entrer un officier de gendarmerie. Eh bien! quelle nouvelle?

—Rien pour le moment, répondit Renaud en jetant un rapide regard autour de la salle.—Ah! le voilà, ajouta-t-il en apercevant Rosslawlew; je crois que cet officier prisonnier parle français?

— Oui, répondit Papillot, mais qu'importe?

— C'est que je viens de recevoir une commission assez peu agréable: je dois le conduire en prison.

— En prison! et pourquoi?

— Des nouvelles très-funestes se sont répandues dans la ville. La grande armée aurait été, dit-on, complétement battue. Cela peut faire un mauvais effet sur la garnison.

— Mais qu'est-ce que cette fausse nouvelle a de commun avec ce prisonnier ?

— Le général Rapp est convaincu que ce bruit a été répandu par les prisonniers ; et comme ce sont ceux d'entre eux qui parlent français qui sont le plus dans le cas d'y donner de la publicité...

— Ah ! je comprends. En attendant, celui-ci paraît bien peu communicatif : il garde presque toujours le silence.

— C'est possible ; mais il faut pourtant que je l'emmène en prison. D'ailleurs, il y a encore un autre motif pour cela, ajouta l'officier de gendarmerie d'un ton significatif.

— En vérité ? Et ne pourriez-vous pas nous dire quel est ce motif ?

— C'est une petite ruse du général Déricourt, et qui me paraît imaginée avec beaucoup de finesse. Elle ferait honneur non-seulement à un chef d'état-major, mais même à un officier de gendarmerie. Vous savez que par l'ordre du général Rapp un certain marchand florentin vient d'être mis en prison ; je ne sais sur quel fondement le général Déricourt s'est persuadé que cet homme était un espion russe. Afin d'en acquérir la conviction, il a eu l'idée de faire renfer-

mer cet officier dans la même chambre que lui, et il veut après cela que j'écoute leurs conversations. Si ce marchand est vraiment un Russe, il est impossible que dans l'espace de quelques heures il ne lui échappe pas un mot en passant de sa langue maternelle : et d'ailleurs, il ne se doute pas que dans la prison on a pratiqué une sorte d'oreille de Denis, à l'aide de laquelle on entend distinctement d'une chambre tout ce qui se dit dans la chambre voisine.

— C'est donc pour cela ! Il faut convenir que voilà une excellente idée ! J'ai toujours reconnu une capacité extraordinaire dans ce Déricourt. Mais je vous engage à n'en rien dire à nos jeunes gens. Se battre avec l'ennemi, enlever des batteries à l'arme blanche, c'est à quoi ils s'entendent fort bien ; mais une ruse, quelque bien imaginée qu'elle soit, leur semble toujours indigne d'un brave officier. Qui sait si, en définitive, ils ne diront pas que Déricourt a mérité d'être fait commissaire de police ?

— En vérité ? Mais savez-vous que ce que vous venez de dire là sent le libéralisme, ce libéralisme si contraire à l'esprit de notre gouvernement, et qui, si l'empereur ne prend point les mesures les plus sévères...

— L'empereur ! Mais savez-vous aussi comment ces messieurs parlent de lui ? Ils sont sans contredit tout prêts à se mettre dans le feu pour lui ; mais, il faut en convenir, depuis bien long-temps je n'ai plus remarqué en eux ce dévouement sans bornes, cette admiration perpétuelle de tous ses actes. Imaginez-vous ! il leur arrive même parfois de blâmer ses dispositions. Il y a peu de jours encore qu'un d'eux, que je ne nommerai pas, car je ne suis pas un dénonciateur, a eu la hardiesse de dire tout haut que l'empereur avait très-mal fait d'envoyer en Russie pour plusieurs millions de faux billets de banque, et qu'il n'y avait pas de motifs politiques qui pussent justifier une action qui, chez tous les peuples civilisés, est punie par la corde ou par les galères.

— Paix ! au nom du ciel, paix ! Que dites-vous ? Je n'ai rien entendu... je nê veux pas avoir entendu... je ne sais rien... Mon Dieu ! où en sommes-nous venus ?... quelle corruption !... Après cela, qu'y aura-t-il de sacré pour nos jeunes fous ? Mais pardonnez-moi ; il faut que j'exécute les ordres du général Déricourt. — Monsieur, continua l'officier de gendarmerie en s'approchant de Rosslawlew, je viens d'être

chargé d'une commission bien pénible; mais vous êtes militaire vous-même, et vous savez que l'ordre du service... Auriez-vous la bonté de me suivre?

— Où? demanda Rosslawlew tranquillement en se levant de sa place.

— Quelques fausses nouvelles répandues dans la ville par les ennemis des Français, forcent le général à des mesures de sévérité bien contraires à la bonté de son cœur. Tous les officiers prisonniers doivent être renfermés.

— Pourquoi ne les mettrait-on pas aux fers? dit Rosslawlew en souriant; ce serait encore plus sûr: sans cela nous pourrions sauter par dessus les remparts et nous mettre en liberté.

Comme Rosslawlew se disposait à suivre l'officier de gendarmerie, un jeune homme d'environ vingt-deux ans, vêtu d'un riche uniforme de hussards et un grand bonnet à poil sur la tête, entra dans la chambre. Au lieu de sabre, il portait à sa ceinture un court poignard à lame triangulaire. Ses traits agréables avaient une vivacité extraordinaire. Des moustaches courtes, légèrement retroussées, donnaient un air martial à sa physionomie un peu efféminée. A la première vue, on reconnaissait qu'il ne pouvait

se servir que de la main gauche. La droite paraissait comme attachée à son épaule, et était privée de mouvement.

— Bonjour, monsieur Woldemar, dit-il en entrant; où allez-vous donc?

— Dans un lieu où certainement vous ne me suivrez point, Chambour, répondit Rosslawlew en s'arrêtant un moment; on me conduit en prison.

— Comment! s'écria Chambour; en prison! et pourquoi?

— Demandez cela à monsieur.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Renaud? dit Chambour en arrêtant par le bras l'officier de gendarmerie; quel crime Rosslawlew a-t-il commis?

— Aucun, à ce que j'espère; ce n'est qu'une mesure de précaution. Certains faux bruits inquiètent la garnison, et comme il est probable qu'ils ont été répandus par les officiers prisonniers...

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela?

— C'est l'idée du général Rapp, je ne fais qu'exécuter ses ordres.

— Cela ne peut pas être, monsieur; cet ordre n'émane pas de lui. Le général Rapp bat ses en-

nemis quand ils sont armés ; mais ne tyrannise jamais des prisonniers sans défense et sans appui. Dites-moi la vérité ; de qui avez-vous reçu l'ordre de le conduire en prison ?

— Je ne suis pas obligé de vous rendre des comptes, monsieur Chambour.

— Vous m'en rendrez ! s'écria le hussard avec des yeux étincelans. Savez-vous, monsieur le gendarme, que cet officier est *mon* prisonnier ? Je l'ai arraché du milieu des soldats russes ; il m'appartient, il est ma propriété, et personne au monde n'a le droit d'en disposer sans ma permission.

— Que dites-vous, Chambour ? interrompit Papillot ; monsieur Rosslawlew est prisonnier de guerre, et, en cette qualité, le gouvernement a le droit...

— Non, de par tous les diables, non ! s'écria Chambour en frappant du pied ; je ne laisserai insulter mon prisonnier par personne ; il est sous ma protection ; et quand le général Rapp lui-même voudrait le maltraiter, je ne le souffrirais pas, vous dis-je.

— Calmez-vous, mon cher Chambour, dit Rosslawlew ; vous ne devez pas vous opposer à la volonté de votre gouvernement.

— En ce cas, il faut qu'on me prouve que vous êtes coupable. Vous logez avec moi, je vous connais : vous n'êtes pas capable de vous servir d'un moyen si vil pour inquiéter l'esprit des soldats français ; vous êtes un officier et non point un espion, et je veux absolument savoir ce dont on vous accuse.

— Le général Rapp vous l'expliquera sans doute, dit Renaud ; moi, je ne le puis. En attendant, je vous prie de ne pas me troubler quand je remplis mon devoir : sans quoi, je vous en demande pardon, mais je serais obligé d'appeler des gendarmes.

—Des gendarmes ! Mille tonnerres ! me menacer des gendarmes ! s'écria Chambour en balbutiant de colère.

— Sois donc raisonnable, Chambour, dit Rosslawlew en s'apercevant que le hussard à tête ardente mettait la main gauche à son poignard. Papillot et Milsan s'approchèrent aussi de lui, et s'efforcèrent de le calmer.

— C'est bon, messieurs, c'est bon, dit-il enfin ; qu'ils souillent par cette injustice le nom du soldat français. Jeter en prison un prisonnier de guerre sans défense, sur un simple soupçon ! Quelle indignité ! C'est bon ; vous n'avez qu'à

l'emmener, mais je cours à l'instant même chez Rapp ; lui n'est pas officier de gendarmerie, et sait par conséquent ce que c'est que l'honneur.— Adieu, Rosslawlew, nous nous reverrons bientôt. Pardonnez-moi ; si j'avais su de quelle manière on vous traiterait, je vous aurais plutôt laissé tuer que de vous faire prisonnier... Au revoir !

Rosslawlew et Renaud quittèrent le café et suivirent la rue des Chiens, rue étroite qui conduit dans le faubourg ou plutôt dans une partie de la ville qui est située entre le rempart fortifié et le mur intérieur de Dantzick. Il s'arrêtèrent devant une maison élevée à petites fenêtres. Renaud frappa à la porte, et au bout d'une demi-minute elle tourna sur ses gonds épais, et ils entrèrent dans un vestibule sombre d'où le concierge, vêtu d'une sorte de demi-costume militaire, après avoir fait une profonde révérence à l'officier de gendarmerie, les fit monter un escalier fort raide.

—Afin que vous ne vous ennuyiez pas, dit Renaud, je vous mettrai avec un marchand italien. C'est un homme d'esprit, qui a beaucoup voyagé, et sa conversation est fort intéressante. Vous êtes d'ailleurs libre de faire tout le bruit

que vous voudrez, de chanter à tue-tête si cela vous fait plaisir : tous les murs de votre chambre sont de gros murs, vous ne gênerez personne. Et si même, ajouta Renaud en souriant, il vous prenait envie de faire confidence à ce marchand de vos affaires de cœur, vous le pouvez en toute sûreté; personne ne pourra entendre le nom de votre maîtresse.

Le concierge ayant ouvert une porte de chêne garnie de fer, ils entrèrent dans une chambre spacieuse éclairée d'une fenêtre, et dans laquelle il y avait deux lits, une petite table et quelques chaises. Sur l'une d'elles était assis un homme d'un peu plus de trente ans, en redingote bleue. Son teint était pâle; ses joues enfoncées annonçaient la fatigue et même l'épuisement; mais son regard était calme, et les traits de son visage offraient une certaine indifférence ou même de l'insensibilité.

— Voilà votre compagnon de chambre, dit Renaud à Rosslawlew; faites connaissance ensemble.

Rosslawlew avança d'un pas et voulut parler, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres; dans le prétendu marchand italien, il reconnut l'officier d'artillerie avec lequel il avait été un jour

sur le point de se battre dans le parc de Zarskoeselo.

— Je suis charmé d'avoir une compagnie si agréable, dit le marchand en posant un regard fixe sur Rosslawlew; il n'est pas impossible que nous nous soyons déjà rencontrés, mais je suis convaincu que vous ne me reconnaîtrez pas maintenant. On n'embellit pas en prison.

Rosslawlew n'eut pas de peine à comprendre le sens de ces paroles, et il répondit avec politesse qu'il croyait en effet avoir une fois rencontré monsieur au café Français; puis il s'assit en silence sur la chaise vide, sans poursuivre la conversation.

Renaud dit à Rosslawlew qu'il espérait le voir bientôt en liberté, et sortit. La porte fut fermée, et au bout de quelques minutes un silence profond régna dans la prison. Rosslawlew voulut entamer une conversation; mais son compagnon posa son doigt sur sa bouche, et, après une courte pause, lui dit en français:

— Si je ne me trompe, vous êtes un officier prussien?

— Pardonnez-moi, répondit Rosslawlew qui ne comprenait pas le motif de cette excessive prudence; je suis un officier russe.

— Russe! et y a-t-il long-temps que vous êtes prisonnier?

— Depuis plus de quinze jours.

— En ce cas, la nouvelle de la bataille de Leipzick est arrivée après que vous fûtes pris, et vous n'en savez point les détails.

— Non.

— Cela me fait de la peine. Si les Français ont vraiment perdu la bataille, les cours devront baisser, et les affaires de mon correspondant de Leipzick seront en mauvais état. Du reste, ce ne sont peut-être que de faux bruits. Napoléon ne pouvait combattre contre les élémens; mais quand ils ne sont point contre lui, quand rien n'entrave les mouvemens de son armée, il n'est pas possible que la victoire se déclare pour ses ennemis. Ma franchise ne doit pas vous déplaire; mais il me semble que les Russes auraient mieux fait de rester chez eux; leurs vastes steppes, leurs champs de glaces éternelles..... c'est là ce qui fait la véritable grandeur de la Russie. Il faut qu'elle se défende et non pas qu'elle attaque! Mais pardonnez; j'ai un petit calcul de commerce à faire. Il faut être préparé à tout événement, et si vraiment le cours du

change sur l'Italie baisse à Leipzick, il est bon de prendre ses précautions d'avance.

Le marchand prit sur la table un morceau de papier et un crayon et se mit à écrire. Rosslawlew le regardait avec étonnement. Il ne pouvait douter qu'il n'eût devant les yeux son ancienne connaissance, ce même officier silencieux, l'ennemi mortel des Français, et il ne pouvait comprendre ce qui l'engageait à une conduite aussi extraordinaire.

— Oserais-je vous prier d'examiner ceci? dit ce singulier personnage en tendant le papier à Rosslawlew; ma tête est un peu faible et je crains de m'être trompé. Vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez repasser ce calcul.

Rosslawlew jeta un regard sur le papier qui était couvert d'écriture, et lut ce qui suit :

« Soyez prudent; selon toute apparence on » nous écoute. Rapp soupçonne que je suis un » Russe; un seul mot prononcé dans cette lan» gue peut me perdre. Je ne crains pas de mou» rir, mais je ne voudrais pas que ma mort » pût causer un moment de joie aux Fran» çais, et ces coquins seraient trop heureux s'ils » savaient quel est l'homme qu'ils ont entre les

» mains. J'ai coutume de parler dans mon som-
» meil, et comme de raison je parle russe. C'est
» pour cela que depuis trois nuits je n'ai pas
» voulu dormir. Je sais que je n'y résisterai pas
» long-temps encore; en votre présence je puis
» prendre du repos. Aussitôt que vous verrez
» que je vais parler, fermez-moi la bouche,
» éveillez-moi, pincez-moi, frappez-moi; seule-
» ment, au nom du ciel, ne me laissez pas pro-
» noncer une parole. Selon toute apparence on
» vous fera sortir avant moi. Allez sur la place
» du théâtre. Tout à côté de la salle de specta-
» cle, au cinquième étage d'une haute maison
» rouge, dans la chambre n° 6, habite une
» femme; elle est dangereusement malade. Si
» vous la trouvez encore en vie, dites-lui que
» le marchand italien, Dolcini, la prie de dé-
» chirer les papiers qu'il lui a donnés à garder.»

Quand Rosslawlew eut fini de lire, son compagnon de captivité reprit le papier, le déchira en petits morceaux et les avala. Il se jeta ensuite sur le lit et ne tarda pas à s'endormir profondément.

Pendant plus de trois heures Rosslawlew resta à côté de lui; deux ou trois fois il parut

sur le point de parler en songe. Rosslawlew ne le réveilla point, mais se contenta de passer la main sur sa bouche, ce qui suffit pour l'empêcher de prononcer des mots intelligibles. Tout à coup on entendit des pas pressés dans le corridor qui conduisait vers leur chambre. Rosslawlew se mit en devoir de réveiller son compagnon, ce qui ne lui réussit qu'après l'avoir assez fortement secoué. Celui-ci se leva précipitamment et cria d'une voix enrouée, et en russe :

—Comment! Quoi! Des Français! Sabrez-les, les chiens!

Ses yeux étincelaient, ses cheveux étaient hérissés, et l'expression de sa physionomie était si terrible que Rosslawlew recula malgré lui, épouvanté.

— Revenez à vous! Que faites-vous? dit-il : on vient!

— On vient! Qui?.... Ah! c'est juste! dit à voix basse le marchand en passant sa main sur ses yeux. Non, monsieur l'officier, continua-t-il en parlant haut et en français; je ne suis nullement de votre avis sous ce rapport; mais la guerre n'est pas toujours funeste au commerce, elle lui donne souvent une nouvelle vie. Voyez

un peu toute la peine que les Anglais se donnent pour diviser entre eux les souverains de l'Europe. D'un côté ils brûlent et détruisent les fabriques et d'un autre côté elles refleurissent; les capitaux vont de main en main; en un mot, je suis convaincu qu'une paix éternelle en Europe serait aussi funeste au commerce qu'un calme constant sur la mer, bien que les vents trop forts deviennent des tempêtes et fassent périr les vaisseaux.

Pendant ce discours, le visage du prétendu marchand avait repris son air de froideur accoutumé, et ses yeux n'exprimèrent pas la plus légère émotion intérieure. On eût dit qu'il continuait tranquillement une conversation commencée depuis long-temps, et quand la porte de la chambre s'ouvrit, il ne tourna pas même la tête pour regarder Chambour, qui s'y présentait avec le capitaine Renaud.

— Vous êtes libre, dit Chambour en accourant vers Rosslawlew; j'ai démontré au général Rapp qu'il n'avait pas le moindre droit d'agir d'une manière si offensante envers un homme de l'honneur duquel le mien répondait.

— Je vous remercie, dit Rosslawlew; en attendant vous pouvez être bien tranquille,

Chambour; je ne vous promets pas à la vérité de ne pas me réjouir si j'apprends que nos troupes ont été victorieuses; mais ici je vous donne ma parole que je ne répéterai pas un mot de ce que j'entendrai dire à d'autres.

— Je ne vous en demande pas davantage, dit Chambour. — Ah ! monsieur Dolcini, continua-t-il en s'adressant au compagnon de Rosslawlew, vous êtes aussi dans ce lieu !

— Oui, monsieur l'officier, il paraît que l'on me prend toujours pour un Russe.... Oui, pour un Russe, et, par le ciel! je frissonne quand j'entends seulement parler des Russes. Il faut convenir que ce M. Déricourt a de singulières fantaisies. Je crains que pour découvrir si je suis un Italien ou un Russe, il ne finisse par me mettre dans une glacière. Je vous préviens que dans un quart d'heure je serais gelé.

— Ah! ah ! monsieur Dolcini, dit Chambour en riant aux éclats, il paraît donc qu'il y a une chose au monde que vous craignez.

— Il est bien heureux pour vous, dit Renaud que vous n'ayez pas fait avec nous la campagne de Russie. Imaginez-vous que quand le froid nous faisait venir les larmes aux yeux, ces larmes

glaçaient sur nos joues, et le froid collait ensemble nos paupières.

— *Santa Maria!* que dites-vous? Savez-vous que notre Dante dans sa *Divina commedia*, en décrivant les divers tourmens de l'enfer, place celui dont vous parlez au premier rang. Et des hommes peuvent rester dans un pareil pays!

— Je le crois bien, et des hommes fort aimables encore, interrompit Chambour en tendant la main gauche à Rosslawlew.—Venez, Woldemar; il n'y a que trop long-temps que vous êtes ici.

— Adieu, monsieur l'officier, dit Dolcini à Rosslawlew; n'oubliez pas votre promesse. Si vous venez jamais à Leipzick, vous me trouverez sur la place du marché, à côté de la salle de spectacle dans la grande maison rouge et dans la chambre n° 6. Au revoir.

Chambour et Rosslawlew sortirent de prison.

— Vous ne vous doutez certainement pas, dit le premier, quel homme étrange vous aviez pour compagnon de captivité. Pour moi, je ne conçois pas comment ce Dolcini a pu manquer ainsi sa vocation. Jamais je n'ai rencontré d'homme aussi intrépide que ce marchand. Croiriez-vous que moi, Chambour, qui suis le

fondateur et le commandant de la compagnie infernale, je suis obligé de reconnaître que, s'il n'est pas plus brave, il a au moins plus de sang-froid que moi. Il regarde avec autant d'indifférence une bombe qui éclate à ses pieds, que nous autres une toupie que fait tourner un enfant. Et si vous saviez avec cela comme il est original! Je lui ai offert la place de sergent-major dans ma compagnie, au moment où il venait de se placer, de son plein gré, au milieu des balles ennemies, et il m'a refusé, sous le prétexte qu'il était père de famille, et qu'il devait veiller sur ses jours. *Avouez que c'est délicieux!* Mais nous voici chez nous. Je pense que vous ne devez pas être fort disposé à faire aujourd'hui une promenade. Rentrez donc; il faut que je me rende auprès de ma compagnie. Peut-être ferai-je cette nuit une petite excursion avec elle hors de la ville.

— Je désire de tout mon cœur.... dit Rosslawlew en prenant en main le marteau de la porte.

— Que je puisse enfin me casser le cou, dit Chambour en souriant.

— Non; mais qu'on vous rende dans notre camp les politesses que vous m'avez faites.

— Mille grâces. Je n'aime pas à en recevoir, et si demain matin vous ne prenez pas le café avec moi, vous pouvez compter que j'aurai fixé à jamais ma demeure dans vos tranchées.

XXXI.

LA RÉUNION.

—

Le lendemain, à neuf heures du matin, Chambour dit avec un sourire forcé à Rosslawlew en buvant son café.

— Eh bien, vous le voyez! votre souhait ne s'est point accompli; je ne suis pas resté pour recevoir l'hospitalité dans le camp russe.

— Mais il paraît aussi, répondit Rosslawlew, que cette fois vous n'avez point amené d'hôtes

avec vous. Si ce qu'on m'a dit est vrai, votre compagnie.....

— Oui ; elle aura besoin d'être complétée, interrompit Chambour pendant qu'une sorte de tristesse se peignait sur sa physionomie. Ces diables de Russes sont devenus terriblement prudens depuis quelque temps. De cent cinquante hommes je n'en ai ramené que trente avec moi; mais aussi ces trente soldats sont autant de héros... oui, des héros! Pauvre Leclerc!... Vous avez connu ce grenadier, ce Bayard de ma compagnie! Il est tombé à mes côtés. Voyez-vous ces taches de sang sur ma poitrine? C'est son sang ! Mais vous me le paierez, messieurs les Russes! Son convoi vous coûtera cher!..... Je jure par ce poignard d'immoler une hécatombe de Russes.....

— Ne vous plairait-il pas de commencer par moi? demanda Rosslawlew en souriant.

— Non, dit Chambour, je n'ai jamais violé les droits de l'hospitalité; mais je ne vous conseillerais pas de vous rencontrer avec moi dans les tranchées russes. Je vous aime, et pourtant je vous tuerais si vous faisiez des façons et si vous ne cherchiez pas à me prévenir. Mais qu'avez-vous intention de faire ce matin?

— Je veux aller me promener.

— Et moi, je vais chez le général Rapp. On tient aujourd'hui chez lui un conseil de guerre. Je n'y ai pas été invité, à la vérité; mais n'importe : Chambour n'est jamais de trop, là où l'on traite des affaires de la guerre. Adieu.

Chambour et Rosslawlew quittèrent en même temps la maison. Le premier courut chez le général Rapp, et le second se rendit sur la place du marché. Il n'eut pas de peine à reconnaître la maison rouge que Dolcini lui avait indiquée la veille. Au cinquième étage, qu'en Russie on appellerait tout simplement le grenier, il aperçut à une porte basse une petite planche marquée du numéro six. La porte était entr'ouverte. Rosslawlew fut obligé de se baisser pour entrer dans la petite antichambre, qui servait en même temps de cuisine. A côté du foyer, dans lequel brûlait un feu de tourbe, était assise une femme d'environ cinquante-cinq ans, assez proprement vêtue, mais maigre et pâle comme la mort.

— Que désire monsieur? demanda-t-elle en voyant entrer Rosslawlew.

— Je viens de la part de M. Dolcini, répondit-il.

— M. Dolcini! répéta la vieille en se levant précipitamment d'un air joyeux; le bon Dieu ne nous a donc pas tout-à-fait abandonnées!—Madame, madame, continua-t-elle en se tournant vers la cloison qui séparait l'autre pièce de la cuisine; que Dieu soit loué mille fois! M. Dolcini nous a envoyé son ami. — Entrez auprès d'elle, monsieur; elle est très-faible, mais votre visite la ranimera sans doute.

Rosslawlew avait eu plus d'une fois l'occasion de voir tout ce que la misère a de plus affreux; il avait souvent visité la cabane du pauvre; mais jamais son sein n'avait éprouvé d'émotion aussi pénible, jamais son âme n'avait été aussi oppressée que dans le moment où, en s'approchant de la porte intérieure, il entendit un soupir qui pénétra jusque dans les derniers replis de son cœur. Dans une petite chambre faiblement éclairée par une seule fenêtre en tabatière, et sur un lit dont les rideaux étaient déchirés, une femme malade était couchée le visage tourné contre le mur. Sans changer de position, elle dit d'une voix affaiblie, mais assez ferme :

— Dites-moi de grâce, que fait Dolcini? Le reverrai-je bientôt?

Un frisson soudain parcourut tous les membres de Rosslawlew; il voulut parler; mais sa langue lui refusa son office. Cette voix!... cet organe si connu!... Non, non, il ne pouvait pas, il ne voulait pas le croire.

— Au nom du ciel, dit la malade en se retournant, dites-moi si je le reverrai bientôt.

—Pauline! s'écria Rosslawlew.

La malade tressaillit, se mit à moitié sur son séant, et répéta, en attachant un regard presque éteint sur Rosslawlew :

— Pauline, avez-vous dit!... Qui êtes-vous?... Je n'y vois presque pas... Pauline!... Presque personne ne me donnait ce nom que *lui*... Mais *lui* n'est plus de ce monde... Ah!... Il y avait encore quelqu'un qui me donnait ce nom!... O mon Dieu, mon Dieu!... Le Seigneur est juste! Je devais le voir; je devais dans mes derniers momens recevoir sa malédiction... C'est lui!

— Pauline, s'écria Rosslawlew en prenant la main de la malade; oui, c'est moi... Ton ami! Mais au nom de Dieu, tranquillise-toi! Malheureuse! Je t'ai pleurée comme une amie au tombeau, mais jamais, jamais... je n'ai maudit ma Pauline! Et si le bonheur de ta vie dépendait de moi, tu serais heureuse, je le jure de-

vant Dieu, mon amie; partout, oui, partout heureuse, même en France.

En parlant ainsi, des larmes tombèrent sur la main de Pauline, qu'il pressa contre son cœur.

La malade regarda Rosslawlew en silence. Son regard s'anima peu à peu; tout à coup une teinte légèrement rosée couvrit ses joues pâles; elle saisit la main de Rosslawlew et la couvrit de baisers.

— Je puis donc mourir tranquille, dit-elle en pleurant; tu me pardonnes. Mais tu dois maudire... Cependant ne le maudis pas, mon ami; car il n'est plus de ce monde...

— Infortunée!

— Mais je le reverrai bientôt..... Oui, mon ami, continua la malade à voix basse; voilà déjà trois nuits consécutives qu'au moment où l'horloge sonne minuit, il paraît au pied de mon lit et m'appelle à lui.

— Ce n'est qu'un effet de ton imagination, Pauline! Tu es malade!

— Non, non! Ce n'est pas la première fois, mon ami. Il est venu de même appeler mon fils. Ils m'attendent tous deux.

— Appeler ton fils!

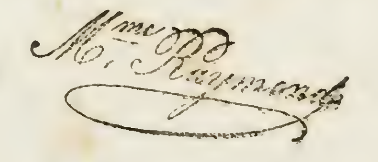
— Oui, j'avais un fils. Oh! comme je l'aimais, mon ami! Je l'avais appelé Woldemar.

— Et ton mari...

— Chut... Paix! Au nom du ciel, ne dis point mon mari : on se moquerait de toi. Pourquoi me regardes-tu ainsi? Tu crois sans doute que je suis dans le délire?... Oh! non, mon ami. Écoute, je me sens la force de tout raconter.

— Non, Pauline; pourquoi déchirer des plaies qui saignent encore? Dieu est plein de miséricorde; ta santé s'améliorera; tu retourneras dans ta patrie...

— Dans ma patrie! Ai-je donc encore une patrie?... La malheureuse Pauline n'a-t-elle pas renoncé à jamais aux foyers paternels?... Y a-t-il donc dans toute la Russie un coin qui puisse servir de retraite à une Russe, veuve d'un prisonnier français?... Ma patrie!... Oh! si nous pouvions disposer du passé, je ne craindrais pas pour mon sort! Avec quelle joie je courrais au devant de la mort afin de mourir au moins dans ma patrie! Insensée! je croyais pouvoir lui dire: Ton Dieu sera mon Dieu, et ton pays... mon pays. Oh! non, mon ami; celui qui abandonne pour toujours ses foyers est tôt ou tard consumé



du désir d'y rentrer... Mais il faut que je profite du reste de mes forces pour te tout raconter.

— A quoi bon, Pauline?

—Ne m'en empêche pas: cela me soulagera le cœur. Tu apprendras comme j'ai été cruellement punie de mon infidélité. Tu as lu ma lettre et tu sais comment je revis Sénicour. Sa main était libre: son cœur m'appartenait; toi-même l'avais envoyé auprès de moi. Je regardai tout cela comme autant d'indices de la volonté du ciel. Il me semblait que je n'étais pas infidèle, mais que je cédais à une sorte de fatalité à laquelle il eût été inutile de m'opposer. En sortant de l'autel, le présent de noces qui m'attendait à la porte de l'église...Ah! Rosslawlew! je faillis en perdre l'esprit! Mais tu partis; on m'assura que ta douleur s'était calmée, et je devins moi-même plus tranquille. Peu de temps après les Français occupèrent notre village. Mon mari redevenu libre, nous partîmes pour Moscou. Le premier mois se passa assez tranquillement: Sénicour m'aimait. Le malheur de mes compatriotes, l'incendie de Moscou, les nouvelles qui ne cessaient d'arriver et qui annonçaient la conquête de toute la Russie; tout cela me paraissait un songe terrible, incompréhensible.

Je ne vivais que pour lui, je ne voyais que lui, précisément comme une personne dans un accès de fièvre chaude se croit en bonne santé. Vers la fin du mois, je remarquai un grand changement dans mon mari; il devint pensif, inquiet, jetait souvent sur moi des regards de compassion; et toutes les fois que je lui demandais la cause de sa tristesse, il me répondait: Nos affaires vont mal. Pourras-tu croire, mon ami, jusqu'où allait mon aveuglement? Je ne comprenais pas le véritable sens de ces paroles et je croyais qu'il parlait de la Russie. Un matin, il s'élança dans ma chambre, pâle et le désespoir peint sur la figure:—Pauline, s'écria-t-il, nos affaires vont de plus mal en plus mal; Murat a été battu!... Est-ce là tout? demandai-je, ne comprenant pas l'intérêt que je devais prendre à ce qui arrivait à Murat. Le visage de Sénicour devint plus pâle qu'il n'était, et, après une courte pause, il ajouta d'une voix incertaine: —Oui, madame, nous sommes perdus. Les Russes sont vainqueurs. Mais pardon; j'ai eu la folie d'oublier un moment que vous étiez Russe! Ces mots m'ouvrirent les yeux. *Nous* sommes perdus; *les Russes* sont vainqueurs. Cette phrase ne cessait de retentir à mon oreille.

Juste ciel! Ainsi le salut de ma patrie était inséparable de la perte de celui qui était tout pour moi dans le monde! Il fallait donc que dans mes prières je demandasse à Dieu de sauver mon époux et de perdre la Russie!

Au bout de quelques jours, pendant lesquels Sénicour ne m'adressa presque pas la parole, il me dit un matin : — Pauline, dans une heure je ne serai plus à Moscou : la retraite de notre armée ne sera pas facile ; je ne veux point t'exposer à de pareils dangers ; tu peux retourner auprès de ta mère ; tu peux même, si tu veux, ne jamais quitter la Russie ; tu es libre!... Je ne le laissai pas achever. — Adolphe! m'écriai-je, ma patrie est où tu es ; pour toi je l'ai oubliée ; pour toi il faut que je supporte tout ; pour toi je veux souffrir et mourir. Il n'y a que cela seul qui puisse me justifier à mes propres yeux. Adolphe m'embrassa avec toute son ancienne tendresse et je suivis l'armée française. Je ne te peindrai pas tout ce que j'eus à souffrir. Ah! mon ami, si je n'appelai pas la mort à mon secours, c'était parce que je ne serais pas morte seule. Le souvenir de la faim, de monceaux de cadavres, de Cosaques, tout cela se mêle confusément dans ma mémoire. Il n'y

a qu'une chose que je me rappelle distinctement. Au passage d'une rivière, ma voiture s'était arrêtée avec plusieurs autres sur un bord tandis qu'on se battait sur l'autre; tout à coup on entendit derrière nous des coups de fusil, des cris et des gémissemens, des sifflemens retentissaient dans l'air ; les glaces de ma voiture furent cassées, un cheval tombait après l'autre. Je ne saurais dire combien long-temps cela dura; je sais seulement qu'un officier de hussards, ami d'Adolphe, me tira de la voiture, me plaça devant lui sur son cheval et s'élança avec moi dans les flots. Je me rappelle que l'eau était très-froide, que nous nageâmes long-temps, que de gros glaçons nous repoussaient sans cesse; nous arrivâmes enfin sur l'autre bord, et au bout de quelques minutes nous eûmes rejoint la garde impériale. Après cela je crois que l'on me mena plus loin dens un traîneau, et plus tard je me trouvai dans une ville qui n'était pas russe ; après cela nous vînmes dans une seconde ville, puis dans une troisième, puis enfin nous restâmes dans celle-ci. Pendant tout ce temps je fus très-malade. Ce même officier de hussards me soignait : quant à Adolphe, je ne le vis point. Long-temps

on me cacha la vérité; à la fin mon dernier protecteur, étant tombé malade d'une fièvre chaude et sentant que sa mort approchait, me déclara que mon mari ne vivait plus. Mais pourquoi te raconter tous mes malheurs? Je devins mère d'un fils. L'ami de mon Adolphe mourut et je demeurai seule dans le monde avec mon pauvre petit orphelin. Tant que j'eus de l'argent, je vécus fort retirée, n'allant presque nulle part et ne connaissant personne; mais quand les Russes mirent le siége devant la ville, quand le pain décupla de prix, quand mes ressources furent épuisées, je pris la résolution d'invoquer la générosité des compatriotes de mon mari. On me donna à la vérité des secours; mais je remarquai que les femmes des employés français et même des bourgeois de la ville me traitaient avec beaucoup de froideur, tandis que les hommes me témoignaient une sorte de bienveillance offensante qui plus d'une fois m'arracha des larmes. Un matin, comme il ne me restait pas un seul morceau de pain, j'entrai dans une maison habitée par un général français. Le domestique alla m'annoncer à la femme de son maître, et je pus entendre distinctement, à travers la porte entr'ouverte, la

conversation de cette dame avec une autre qui était en visite chez elle.—La veuve du colonel Sénicour! dit la première quand le domestique m'eut annoncée. Quelle folie! Imaginez, ma chère, que cette femme est une Russe que le comte de Sénicour a enlevée de Moscou. Je conviens qu'elle est à plaindre; mais je ne peux voir sans colère comme toutes ces mendiantes cherchent à nous tromper. Toute la ville sait que cette Russe n'était autre chose que la maîtresse de M. de Sénicour, et qu'elle a l'insolence de se donner pour sa femme. *Comme ces créatures sont impudentes!*..... Mon Dieu! Je t'avais été infidèle! j'avais abandonné ma famille, ma patrie; j'avais tout sacrifié pour devenir sa femme, et l'on m'appelait sa maîtresse!... O mon ami! Je n'avais aucune ressource, aucun moyen de procurer la subsistance à mon fils, et pourtant la minute d'auparavant j'étais encore comparativement heureuse! Je me précipitai dans la rue sans savoir ce que je faisais, et je pressai contre mon sein mon enfant qui pleurait. Une rivière coulait à mes pieds, mais il ne m'était pas permis de mourir; car mon fils vivait encore. Sans savoir ce que je faisais, je me mêlai à la troupe des malheureux habitans que les Français chas-

saient de Dantzick. Quand je fus hors de la ville je sentis mon cœur soulagé. On nous conduisit par-delà les avant-postes français, en nous annonçant que personne ne pourrait rentrer en ville. De loin je voyais des sentinelles russes et des patrouilles de cosaques. Toute notre troupe alla en avant; mais un cosaque arriva vers nous, et nous dit qu'il était défendu de nous admettre chez les Russes. Tout le monde pleurait autour de moi; moi seule, je ne pleurais point, je revoyais des Russes et ne vivais plus parmi des Français. Mais quand toute la journée et toute la nuit se furent écoulées dans la vaine espépérance que l'on nous permettrait d'avancer, quand mon fils fut devenu si faible qu'il avait même cessé de pleurer; quand je le plaçai inutilement contre mon sein desséché, alors l'amour maternel prit le dessus et étouffa tout autre sentiment; mon fils luttait contre la mort et je ne pouvais pas venir à son secours!

Pauline cessa de parler; ses joues étaient brûlantes; il était facile de voir qu'elle entrait dans un accès de fièvre.

— Oui, oui! continua-t-elle avec un affreux sourire; c'est bien ainsi; mon enfant mourait de faim dans mes bras!... Si je ne me trompe...

oui, tout à coup on s'écria : Un officier russe! Un Russe, pensai-je, il me donnera certainement quelque chose à manger pour mon enfant, et je m'élançai avec les autres vers la levée sur laquelle il s'avançait. Je ne comprends pas moi-même comment je fis pour percer la foule, pour monter sur la levée et pour me jeter aux pieds de l'officier, qui, sans écouter mon cri de douleur, continua sa route au grand galop.

— Est-il possible ! s'écria Rosslawlew en frémissant. C'était toi, Pauline, et je ne t'ai pas reconnue !

La malade s'arrêta un moment; puis elle continua en jetant un regard égaré sur Rosslawlew :—Je ne t'ai pas reconnue!... C'était donc toi, mon ami? Oh ! comme je suis contente !... Maintenant tu ne peux plus rien me reprocher.... n'est-il pas vrai? nous sommes quittes?... Toi aussi tu étais couché à mes pieds, couvert de sang... te le rappelles-tu encore? C'était comme je sortais de l'autel avec mon mari...

— Au nom du ciel! Pauline, interrompit Rosslawlew, ne parle pas de cela.

— Oui, oui, tu as raison, mon ami! Ma tête commence à se troubler... et je ne t'ai pas encore tout raconté... il me semble... c'est juste !..

je me rappelle que je me trouvai de nouveau auprès de soldats français; je ne sais pas comment cela se fit : je sais seulement que je demandai à rentrer dans la ville, que l'on ne voulut pas y consentir; que quelqu'un dit à côté de moi que j'étais une Russe; que Dolcini y vint aussi avec plusieurs officiers français; qu'il leur persuada de me laisser passer; qu'il me conduisit ici et que si je ne suis pas encore morte de faim, c'est à lui seul que je le dois!... Oui, mon ami, j'ai mendié pour mon fils et il est mort... Dolcini me dit un jour... Mais qu'est-ce que j'entends?... chut!... paix, mon ami, paix... c'est juste... il tonne!

— Ce n'est point le tonnerre, dit Rosslawlew; c'est une forte canonnade!

— Non, non, il tonne, répéta la malade avec inquiétude. Ne sens-tu pas comme le plancher tremble?... Cela a lieu toujours quelques minutes avant son apparition.... Ah! comme le temps passe! Il est donc déjà minuit... Oh!... mon Dieu!... voilà le premier coup de l'horloge!.. Va, mon ami, va!

— Calme-toi, Pauline; tu te trompes.

— Au nom du ciel! quitte-moi!... Un second coup... encore un!... Hâte-toi, mon ami, hâte-

toi!... Non! je ne veux pas vous voir ensemble... cela serait horrible! oui, horrible!... va, Rosslawlew, va!... je t'en prie, je t'en conjure!

Pauline voulut se soulever dans son lit, mais ses forces la trahirent, et elle retomba sans connaissance sur l'oreiller. Rosslawlew sortit de sa chambre et lui envoya la vieille, à qui il dit qu'il reviendrait dans quelques heures voir la malade. Son cœur était si déchiré, cette réunion inattendue l'avait si fort affecté qu'en courant dans la rue, il fut quelque temps sans remarquer le mouvement extraordinaire qui régnait dans la ville. On venait d'ouvrir dans la tranchée russe une nouvelle batterie tout près de la place; des boulets de vingt-quatre volaient avec d'horribles sifflemens sur les toits des édifices; des pierres, des planches, des tuiles tombaient comme la grêle dans les rues; tous les passans cherchaient à se cacher dans les maisons. Sans songer le moins du monde au danger qu'il courait, Rosslawlew continuait son chemin. Tout à coup, un fragment de mur détaché par un boulet lui tomba sur la tête; son sang coula à grands flots. Il chancela et tomba sans connaissance sur le pavé.

—

XXXII.

LA REDDITION.

—

Pendant plus de quinze jours, Rosslawlew resta entre la vie et la mort. Il reprenait parfois connaissance pendant quelques instans, et alors il voyait auprès de lui, tantôt son ami Chambour, tantôt un inconnu qui pansait sa blessure. Deux fois il crut voir Dolcini à côté de son lit; mais tout cela était si confus que quand l'inflammation du cerveau, dont il avait failli

mourir, se fut calmée, ses souvenirs ne se présentèrent à lui que comme un rêve long et sans suite. Il cherchait encore à se rappeler quand il s'était endormi, et pourquoi il avait dormi si long-temps, lorsque Chambour entra dans sa chambre.

— Ah! que je suis aise de vous voir! dit Rosslawlew; expliquez-moi donc ce qui m'arrive. Il me semble que j'ai dormi pendant plusieurs jours de suite.

— Vous voilà donc enfin réveillé! interrompit Chambour, en s'asseyant au chevet du lit; Dieu soit loué! Regardez-moi donc! oui, maintenant vos yeux ont un tout autre aspect, et votre teint est aussi bien meilleur.

— Mais pourquoi donc ai-je dormi si longtemps?

— Votre sommeil a failli devenir si profond, que si nous avions fait sauter toute la ville de Dantzick, vous ne vous seriez pas réveillé. Rappelez-vous donc... il y a quinze jours...

— Quinze jours!... Permettez...

— C'est-à-dire le lendemain de votre sortie de prison.

— De prison!... oui, maintenant je me rappelle... j'ai été en prison.

— Vous vouliez faire une promenade dans la ville... c'était le matin. Vers midi, on vous trouva couché par terre, non loin de la place du théâtre, avec une blessure à la tête et sans connaissance. Il paraît que c'est à vos compatriotes que vous devez cela; ils nous envoyèrent toute la journée des bombes. D'où vient donc leur colère contre les pauvres toits? A côté du théâtre il n'en est pas resté un seul.

— A côté du théâtre! dit Rosslawlew, permettez.... mon Dieu!... si je ne me trompe.... tout juste; c'était à côté du théâtre, une maison rouge...

— Une maison rouge? Plus élevée que les autres?

— Oui, oui.

— Avant hier, continua tranquillement Chambour, cette maison a aussi reçu sa part de la générosité des Russes; une bombe y est tombée, mais n'a pas fait grand mal... j'y ai été voir moi-même. Personne de la maison n'a été blessé; seulement une femme malade, qui du reste serait bientôt morte, a été tuée par la bombe.

— Une femme malade?

— Oui; elle se faisait passer pour la veuve

d'un colonel français, ce qui n'est pas vrai.....
Mais qu'avez-vous ?

— Infortunée Pauline ! s'écria Rosslawlew.

— Vous la connaissiez donc ? quel dommage que je ne l'aie pas su ! D'ailleurs il ne faut pas trop vous en affliger; car, comme je vous l'ai dit, elle était déjà presque morte ; et une heure plus tôt ou plus tard...

— Oui, Chambour, vous avez raison ; ceux qui ont connu cette infortunée ne doivent pas s'affliger, mais se réjouir ; et pourtant, si je pouvais la ressusciter...

— Puisque cela n'est pas possible, pourquoi vous tourmenter ? D'ailleurs, si elle était réellement la veuve d'un colonel français, elle n'aurait pas pu choisir une plus belle mort. Mourir *coiffée d'une bombe* ou tout bêtement dans son lit, quelle énorme différence ! Je me rappelle ce que me dit un jour Dolcini... A propos, c'est bon que j'y pense ; savez-vous que ce marchand de Florence nous en a fait voir de belles ?

— Comment cela ?

— Il n'est ni marchand ni Italien ; c'est un espion russe.

— Est-il possible ?... Tout est donc découvert, et il a été...

— Fusillé, voulez-vous dire? Voilà précisément le malheur; c'est qu'il n'en est rien. Peu de temps après votre sortie de prison, on le délivra aussi; et dans peu de jours ce Dolcini sut si bien se faufiler auprès du général Déricourt, qu'on lui confia des dépêches importantes pour Napoléon. Renaud, qui était aussi devenu très-fort de ses amis, entreprit de l'accompagner jusque par-delà nos avant-postes. Comme ils s'approchaient du faubourg de Langfurth, monsieur Dolcini prit, en présence de vos cosaques, très-poliment congé de Renaud, et dit:—Remerciez le général Rapp de l'amitié et de la confiance qu'il m'a témoignées, et n'oubliez surtout pas d'ajouter que je ne suis pas le marchand italien Dolcini, mais le partisan russe..... Il prononça alors son nom; mais il est si difficile que je n'ai jamais pu parvenir à le répéter, quoique je l'aie entendu plus de cent fois. Renaud resta pendant plus d'une demi-heure, bouche béante, à la même place; et quand enfin il revint à Dantzick et rendit compte au général Rapp de ce qui s'était passé, il put se regarder comme fort heureux de s'en tirer sain et sauf, car le général faillit en perdre la tête; Déricourt en eut presque un coup de sang; et le gros Papillot, qui se rap-

pela d'avoir causé deux ou trois fois familièrement avec ce Dolcini, fut obligé de se mettre au lit de frayeur. On visita avec soin tous les coins et les recoins de la maison qu'avait habitée ce prétendu marchand italien ; on s'empara de tous ses papiers : et s'il ne m'avait pas remis la veille une lettre pour vous, il est probable qu'elle ne vous serait jamais parvenue.

— Comment! vous avez une lettre pour moi?

— Oui; et quoique en ma qualité de commandant d'une compagnie franche, je sois tenu d'intercepter toute correspondance étrangère, j'ai donné ma parole de vous remettre cette lettre en mains propres, et Chambour n'a jamais manqué à sa parole. La voici; lisez-la à votre aise. Il faut maintenant que je me rende chez le général Rapp; il paraît que l'on va délibérer sur la reddition de Dantzick ; mais je veux voir pourtant qui de nous criera le plus haut. Adieu.

Rosslawlew ne répondit rien. Toute son attention s'était portée sur l'adresse de la lettre, dont l'écriture lui rappelait des souvenirs jadis bien chers. Il décacheta le paquet. Le premier objet qui frappa son regard fut une boucle de

cheveux châtains : Rosslawlew la pressa contre ses lèvres.

— Pauvre Pauline! dit-il en versant des larmes, voilà tout ce qui reste de toi!

Quand son émotion se fut un peu calmée, il lut ce qui suit :

« Mon ami! Dolcini m'a dit que tu étais ma-
» lade, et que tu ne pouvais pas venir me voir:
» Je vais donc mourir sans avoir pris congé de
» toi, car je ne pense pas que je puisse vivre
» jusqu'à demain. Écoute ma dernière prière.
» Ma sœur t'aime... oui, mon ami! Olga t'aime
» aussi tendrement que je l'aimais, *lui!* Hélas!
» pourquoi n'était-elle pas ta fiancée? alors,
» moi seule j'aurais été malheureuse. Mon ami,
» elle est digne d'être ton épouse... ton épouse!
» oh! cette pensée est consolante! Tu entreras
» toi-même un jour dans ce monde, où nous
» nous reposons des peines que nous avons
» éprouvées sur la terre! Alors je pourrai aussi
» vous voir, vous et lui ensemble, et vous ai-
» mer tous deux. Tu seras mon frère, Wolde-
» mar... J'ai encore une prière à te faire : tu
» trouveras dans cette lettre de mes cheveux.
» Je te prie, mon ami, de les enterrer sous le

» sorbier où nous étions assis le jour où ta
» bonté et ta générosité furent sur le point de
» détacher mon cœur de lui. Peut-être diras-tu
» que je suis une folle, une enthousiaste..... ô
» mon ami, si tu savais combien il est difficile
» de mourir en pays étranger ! Je veux au moins
» qu'une partie de moi repose sur la terre de
» Russie. Adieu, Woldemar ! Je crains de vivre
» plus long-temps que je ne pense. Les bombes
» russes volent autour de moi, et pas une seule
» ne vient mettre un terme à mes maux. Ah ! je
» ne regarderais pas cela comme une rétribu-
» tion, mais comme une réconciliation, et je
» mourrais heureuse. Adieu, mon ami ! »

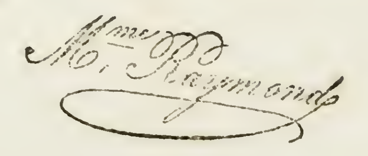
Rosslawlew eut de la peine à achever la lecture de cette lettre. Le passé tout entier se représenta à sa mémoire.

—Pauvre Pauline ! malheureuse Pauline ! s'écriait-il au milieu des larmes qui lui coupaient la parole. Oh ! comme ton cœur savait aimer ! oui, tes derniers vœux seront sacrés pour moi... je veux être ton frère... Mais si Olga appartenait déjà à un autre ? si Pauline avait pris pour de la réalité le rêve que caressait son imagination ? si sa sœur n'éprouvait pour moi que de l'amitié ?

Tout à coup Rosslawlew se rappela l'exclamation involontaire qui avait échappé à Olga quand il lui avait sauvé la vie.

—Oui, se dit-il, dans cette exclamation, il y avait quelque chose de plus qu'une simple amitié... Mais quelle impatience elle montrait de me voir uni à Pauline! Comme elle cherchait tous les moyens de la disposer en faveur de ce mariage!

Rosslawlew se perdit en conjectures; il ne savait pas ce dont est capable le cœur d'une femme réellement noble et sensible, quels sacrifices il est en état de faire pour assurer le bonheur de ceux qu'il aime. Nous sentons peut-être avec plus de force, mais nous raisonnons trop, nous sommes trop pensifs; nous voulons partout un but, un plan; souvent, pour nous servir de l'expression d'un poëte russe, *la santé d'autrui nous rend malades,* tandis qu'il est rare que nous soyons heureux par le bonheur des autres. Passer la vie entière dans un amour sans espoir; nous réjouir, non de notre propre bonheur, mais du bonheur de la personne que notre cœur avait choisie; oh! il n'y a que les femmes qui soient capables d'une pareille abnégation; et si toutes ne sont pas en état d'at-



teindre à un amour si désintéressé, si peu terrestre, toutes au moins savent le comprendre.

Rosslawlew relut plusieurs fois cette lettre. Chaque mot écrit par la mourante Pauline réveillait dans son cœur mille sentimens opposés. Tantôt il prenait la résolution de remplir ses vœux, tantôt il jurait de ne jamais appartenir à personne. Souvent l'image de la douce, de la bonne Olga se montrait à lui sous la forme la plus séduisante; mais en même temps la pâle figure de Pauline venait l'agiter, et l'espérance du bonheur se joignait sans cesse dans son esprit aux souvenirs les plus déchirans. L'arrivée de Chambour interrompit ses réflexions; il s'élança dans la chambre comme un insensé, et dit en balbutiant :

— Adieu, Rosslawlew, je quitte la ville à l'instant même.

— Avec votre compagnie? demanda Rosslawlew.

— Non, seul!

— Seul! que prétendez-vous donc faire?

— Déserter.

— Déserter! répéta Rosslawlew au comble de l'étonnement.

— Oui, *mille tonnerres!* je ne veux pas rester

un instant de plus parmi ces hommes, ces lâches, ces... Figurez-vous, j'arrive du conseil de guerre! Toute la garnison se rend prisonnière.

— En vérité! s'écria Rosslawlew avec joie.

— Oui, monsieur, oui; et quelle en est, croyez-vous, la raison? c'est que nous n'avons plus de vivres que pour un jour... *Les misérables!* Mais n'avons-nous donc pas d'armes? dix-huit mille Français ne peuvent-ils pas se frayer partout un chemin et arriver, s'il le faut, toujours en se battant, jusqu'au centre de la terre... Personne ne m'avait encore demandé mon avis; mais quand j'appris que le général Rapp allait signer cette honteuse capitulation, je me suis levé. L'infâme Déricourt voulait m'empêcher de parler; mais, le diable m'emporte, j'ai crié si haut qu'il a été obligé de se taire, bon gré mal gré. Messieurs, ai-je dit, savez-vous ce qu'il faut que nous fassions, si nous sommes Français? Il faut que nous rejetions avec mépris cette ignominieuse proposition de l'ennemi; que nous fassions sauter les remparts, que nous formions toute l'armée en une colonne serrée, que nous attaquions l'ennemi, le mettions en déroute, et que nous allions à Hambourg nous réunir au maréchal Davoust. —

Mais, reprit Déricourt, les assiégeans sont deux fois plus forts que nous. — Qu'importe? ce ne sont point des Français. — Nous sommes entourés d'ennemis de tous les côtés, ajouta Rapp; la Russie tout entière s'est soulevée contre l'empereur. — Qu'importe encore? m'écriai-je; nous n'avons qu'à nous montrer; tout fuira à la vue de ces aigles victorieuses; nous dispersons l'armée des assiégeans, nous brûlons Berlin, nous anéantissons l'armée prussienne... — Il est fou, s'écrièrent tous les généraux. — Taisez-vous ou retirez-vous! cria Rapp d'une voix de tonnerre. — Puisqu'il en est ainsi, que le diable m'emporte, dis-je le plus tranquillement du monde, je me retire... oui, *cent mille diables!* je m'en vais; mais je ne rentre pas chez moi; je cours à l'armée ennemie. Se rende prisonnier qui voudra, que l'on défile en bon ordre devant ces hordes de Scythes, que l'on dépose les armes devant ces soldats que j'ai souvent vus trembler devant une seule compagnie! Quant à moi, je déclare, en présence de tout le monde, que je ne veux plus servir, et je passe directement à l'ennemi. — Allez au diable, pourvu que vous nous débarrassiez de vous! s'écria Rapp. Je jetai sur lui un regard de pitié, et un autre de mépris

sur la bande de lâches dont il était entouré; puis je suis accouru pour venir prendre congé de vous. Du reste, j'espère que nous nous reverrons bientôt. Quand la capitulation sera signée, vous serez libre et vous me retrouverez dans votre camp.

En effet, Rosslawlew ayant quitté Dantzick peu de jours après, il revit Chambour à nos avant-postes, et ils s'embrassèrent comme d'anciens amis. Sareadjew était précisément de service, et fut charmé de revoir Rosslawlew.

— En vérité, frère, dit-il, nous commençions à perdre l'espérance de te revoir..... Comme tu es changé!... Laisse donc là ce Français, et viens avec nous.

— Comment, Sareadjew, reprit Rosslawlew en souriant, lui en veux-tu toujours de la peur qu'il t'a faite sur la Nehrung?

— Peur!... Il faut convenir que c'est un fameux héros, pour me faire peur... Il est arrivé en se glissant comme un chat dans l'ombre, et s'est sauvé aussitôt que ma compagnie se fut formée et qu'elle commença à le travailler... Quel officier, vraiment! naguère il était fanfaron, et maintenant c'est un vagabond.

— Mais comment vous arrangez-vous avec lui ?

— Avec lui ! que le ciel nous soit en aide ! ce Chambour est pour nous un tourment d'enfer ; il ne nous laisse pas un moment de repos. Il bavarde, il fait du train et crie du matin jusqu'au soir. Il a appris que ses effets avaient été publiquement vendus à Dantzick : et pourquoi ne l'auraient-ils pas été? il est déserteur. Voilà qu'il veut retourner à Dantzick, et mettre tout en pièces. On ne sait pas du tout comment il faut s'y prendre avec lui. Qu'on me le donne seulement pour quinze jours, je saurai bien le morigéner ; il ne sortira pas de la salle de police ; et s'il murmure, au pain et à l'eau ! Tu verras comme il deviendra sage.

Au bout de huit jours, Rosslawlew fut complétement rétabli ; et, le jour de la reddition de la place étant arrivé, il se rendit avec tout l'état-major à la porte d'Oliva, par laquelle la garnison devait sortir. Seize mille Russes et Prussiens étaient rangés en bataille sur deux lignes, sur le glacis du bastion du Hagelberg. D'abord parut le général Rapp ; il portait une pelisse de velours vert pardessus son uniforme richement brodé : un profond chagrin se lisait

sur sa figure. Ce brave guerrier de Napoléon, un des héros d'Austerlitz, pliait pour la première fois devant l'ennemi sa tête chargée de lauriers. Immédiatement après vinrent les colonnes françaises. Elles défilèrent par divisions et dans le plus grand silence entre nos lignes. Rosslawlew ne pouvait contempler sans une vive sympathie ces intrépides guerriers, qui, s'avançant tambour battant et musique en tête, posaient les armes et continuaient leur marche tête baissée. Plusieurs d'entre les officiers pleuraient; d'autres s'efforçaient de paraître indifférens, et fumaient du tabac. Cette dernière circonstance n'échappa pas au regard perçant du capitaine Sareadjew. Quand ce cortége, qui ressemblait en quelque sorte à celui qui accompagne les funérailles d'un vaillant général, fut passé, notre sévère commandant s'approcha de Rosslawlew, et lui demanda si, selon lui, les Français avaient suivi toutes les règles d'un défilé de cérémonie.

— Je n'y ai réellement pas fait attention, répondit Rosslawlew.

— En ce cas, je te dirai ce que j'en pense. Ils n'ont pas la moindre idée de tenue. Ils ne savent pas garder l'alignement; et as-tu remarqué

ces deux officiers qui, en marchant devant leur corps, fumaient du tabac ? En vérité, frère, je n'ai jamais eu une fort haute idée de leur discipline militaire... Mais cela est aussi par trop fort.

— Eh, Sareadjew, est-ce dans un pareil moment que l'on songe à ces choses-là ? Je voudrais bien te voir, toi, défiler devant l'ennemi pour poser les armes.

— Tu n'as pas tout-à-fait tort, frère ; je conviens que c'est désagréable, et il est fort possible que moi-même, en pareil cas, je ne pusse pas tenir ma compagnie bien au pas. Et pourtant, je te réponds qu'il ne m'arriverait jamais de fumer du tabac en défilant... C'est mal ; c'est d'un mauvais exemple pour les soldats.

Nous ne décrirons pas l'entrée solennelle de nos troupes à Dantzick, et nous ne voulons pas parler non plus des suites de cette guerre colossale, dans laquelle toute l'Europe était réunie contre les Français. Qui ne connaît jusque dans leurs moindres détails les événemens de cette mémorable époque, qui s'est terminée par la chute du plus grand génie militaire qui ait existé ? Nous remarquerons seulement que diverses circonstances empêchèrent Rosslawlew

de revoir son ami Sarjetzki. Après la seconde campagne de France, le régiment dans lequel ce dernier servait fit partie de l'armée d'occupation. Dans l'intervalle, le reste des troupes retourna en Russie, et Rosslawlew quitta le service pour la seconde fois.

CONCLUSION.

—

La paix générale régnait déjà depuis quelque temps en Europe; le commerce florissait; tous les peuples paraissaient tranquilles, et la Russie, oubliant peu à peu les maux qu'elle avait soufferts, commençait à recueillir le fruit de ses immenses sacrifices. Nous nous reposions, et les Russes francisés reparaissaient dans les sociétés, reparlaient encore de Paris, et aspiraient de nouveau au titre honorable de singes de ce peuple léger qui continuait à nous traiter de barbares et à se prétendre la première nation du monde. Des centaines de brochures politiques s'efforçaient à l'envi de prouver que nous n'avions jamais remporté de victoire, et que le froid avait seul été notre sauveur. Les

Français nous avaient battus dans toutes les occasions, et grâce à notre humilité et à l'habitude que nous avons prise de croire tout ce qui est écrit en Français, ces campagnes entreprises sur le papier contre notre gloire militaire commençaient à trouver de l'écho dans les salons. Nous avions à la vérité acquis quelques années de plus et un peu d'expérience, et pourtant nous n'avions pas tout-à-fait abandonné les lisières de messieurs les Français. Maintenant, il paraît, grâce au ciel, que nous sommes sortis de l'enfance, et nous sentons qu'ils nous est possible de vivre sans ces précepteurs qui ne flattent jamais leurs disciples obéissans, ne leur accordent jamais de louanges, mais se moquent au contraire d'eux en toute occasion, quoique l'amélioration de nos fabriques et les progrès de notre industrie nationale dussent leur faire comprendre que nous sommes des élèves assez avancés. Maintenant nous sommes accoutumés à aimer ce qui est à nous; nous ne rougissons plus de parler russe, et plus d'une fois j'ai déjà eu le bonheur (comme les temps changent!) d'entendre dans les sociétés les plus brillantes, des dames tenir des conversations entières en russe sans y mêler un mot de français.

Dans l'année 1818, six ans après l'invasion française, pendant une superbe soirée du mois de mai, reposaient dans un bois épais de tilleuls, à l'ombre d'un sorbier touffu, le seigneur du village Utjeschino et ses convives avec qui il venait de faire une longue promenade. La maîtresse de la maison, jeune et belle femme, était assise devant une grande table à thé. Dans ses yeux bleus et pleins d'amabilité, qui demeuraient attachés sur deux enfans jouant sur un tapis étendu à ses pieds, se peignait tout le bonheur d'une heureuse mère et d'une tendre épouse. Son époux, jeune homme d'une trentaine d'années, causait avec un homme âgé qui, appuyé sur une canne à pomme de cornaline d'une forme singulière, regardait aussi jouer les enfans. Un homme entre deux âges, en habit gris de la landsturm avec des épaulettes d'or, les écoutait avec beaucoup d'attention..... Non loin de là, négligemment étendu sur un large banc de gazon, un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, et ayant de l'embonpoint, vêtu d'un habit de chasse vert et une casquette de cuir sur la tête, fumait une énorme pipe d'écume de mer. Tout près de la table, et le dos appuyé contre un arbre, on voyait un

officier d'état-major en petit uniforme de cavalerie, le visage gai, le teint frais et d'une agréable figure; il parcourait en souriant un petit volume.

— C'est comme tu voudras, mon neveu, dit le vieillard en posant sa canne contre un arbre et en tirant de sa poche une tabatière d'ivoire artistement travaillée; mais je ne suis pas de ton avis, je trouve que c'est ton fils et non pas ta fille qui te ressemble. La fille est le portrait vivant de sa mère. N'est-ce pas, ma chère Olga?

— Non, mon petit oncle, répondit la jeune dame, ils ressemblent tous deux à Woldemar.

— Je le veux bien, madame, continua le vieillard en souriant; je vois que vous dites comme dans la chanson : Je vois partout ton image!... Mais quel est donc ce nouveau jouet qu'a ton Nicolinka? Ah! c'est un fusil avec une baïonnette.

— C'est un cadeau de notre bon maire.

—De Sareadjew? Eh bien, Ilmenew, tu as été hier à la ville. Sa santé est-elle bonne?

— Grâce au ciel, mon cher Nicolas Stepanowitsch, répondit l'officier de la landsturm, il se porte bien, mais il est fort affligé. On lui a envoyé du gouvernement pour compléter son

corps d'invalides, des hommes si estropiés, qu'il ne sait qu'en faire. Il a beau les mettre en rang, il ne peut pas en obtenir d'alignement. L'un a l'épaule gauche plus haute que la droite; le second une jambe plus courte que l'autre; enfin, il n'y en a pas deux dont la taille soit droite. Cela fait mal seulement de les voir. Hier, le pauvre diable s'est tourmenté pendant la journée entière avec eux sans pouvoir en venir à bout.

— Cesse donc enfin ta lecture, dit le maître de la maison en s'adressant à l'officier de cavalerie; après une séparation de six ans, il me semble que la première fois qu'on se revoit on doit avoir assez à se dire.

— A l'instant, *mon cher*, à l'instant. Tu ne saurais croire que de choses intéressantes j'ai trouvées dans ce petit volume.

— Mais que lis-tu donc ?

— Le *Guide du Voyageur* pour l'an 1817.

— Ah! Je l'avais pris aujourd'hui dans ma bibliothèque pour voir combien on compte d'habitans à Londres. Mais que trouves-tu donc d'intéressant dans cette statistique ?

— Tu n'as donc pas vu les instructions qu'elle contient sur la manière, par exemple, dont il faut se conduire avec les dames russes ?... Ah !

Voici quelques mots au sujet de Moscou... Oh! oh! Qu'est cela? Il paraît que nos anciens amis les Français ne peuvent pas perdre l'habitude de se mêler de choses qui ne les regardent pas. *Enfin Moscou renaît de sa cendre, grâce aux Français qui président à sa reconstruction.*

—Oserais-je vous demander, monsieur, ce que cela signifie en russe? dit le chasseur en posant sa pipe.

Sarjetzki ayant traduit ce passage, le chasseur en habit vert s'écria:

— Comment! quoi! monsieur? Cela se trouve dans ce livre?

— Que le diable emporte ces fanfarons! Je voudrais bien savoir s'ils m'ont donné de l'argent ou des secours pour rebâtir ma maison sur le Pajessnea?

— Peut-être, dit le maître de la maison, l'auteur entend-il parler des architectes français?

— Mais y a-t-il donc un seul architecte français à Moscou? Y pensez-vous, mon cher Wladimir Sergejewitsch? Manquons-nous donc d'architectes russes?

— Burkin a raison, interrompit le vieillard; à quoi nous serviraient des architectes étrangers? Regardez ma maison. Est-elle par hasard

mal bâtie? Et pourtant elle n'a été construite ni par un Français ni par un Allemand; mais par un seigneur russe, par moi-même, Nicolas Stepanowitsch Ischorski. Feu ma sœur, sa mère, je ne veux pas en dire du mal, était folle des Français, et elle confia en conséquence la construction de sa maison de Moscou à un de ces messieurs, qui ne manqua pas de mettre des cheminées dans toutes les pièces, de sorte que dès le premier hiver, la pauvre femme faillit mourir de froid.

— Grâce aux Français! répéta Burkin en bourrant sa pipe; nous avons brûlé Moscou sans eux, nous saurons bien sans eux le rebâtir.

— Mais dis-moi, Wladimir, demanda Sarjetzki, Moscou se rétablit-il vraiment?

— Oui, mon ami; mais on aperçoit encore à chaque pas des traces de cette triste destruction.

— Je n'ose point penser, dit Sarjetzki, à l'affreuse situation dans laquelle se trouvait notre seconde capitale quand nous sortîmes de la porte de Kalouga; te le rappelles-tu encore, Rosslawlew? Déguisés tous deux, moi en officier français et toi en bourgeois de Moscou. Te

rappelles-tu aussi que tu t'es arrêté devant les fenêtres d'une maison ?... Pardon, je n'aurais pas dû t'en faire souvenir... Mais, puisque je l'ai dit, apprends-moi donc ce qu'est devenue cette infortunée. Où est-elle maintenant ?

— Où elle est ! répéta Rosslawlew en jetant un regard douloureux sur un petit monument de marbre presque entièrement caché par les branches du sorbier. Des larmes mouillèrent les yeux d'Olga, et Ischorski, penchant la tête, se mit à tracer avec sa canne des figures dans le sable... Où elle est ! continua Rosslawlew. O Alexandre ! son sort m'a été en quelque sorte prédit. Il y a six ans, au moment où, assise en ce lieu même, elle me dit : — Nous serons heureux, oui, mon ami, parfaitement heureux ! Fédora la folle s'écria....

Les paroles de Rosslawlew furent interrompues par un éclat de rire rauque et affreux. Les rameaux touffus du sorbier s'écartèrent, derrière le tombeau se montra la figure desséchée, repoussante de Fédora, et un nouvel éclat de rire retentit jusqu'au fond de la forêt.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



